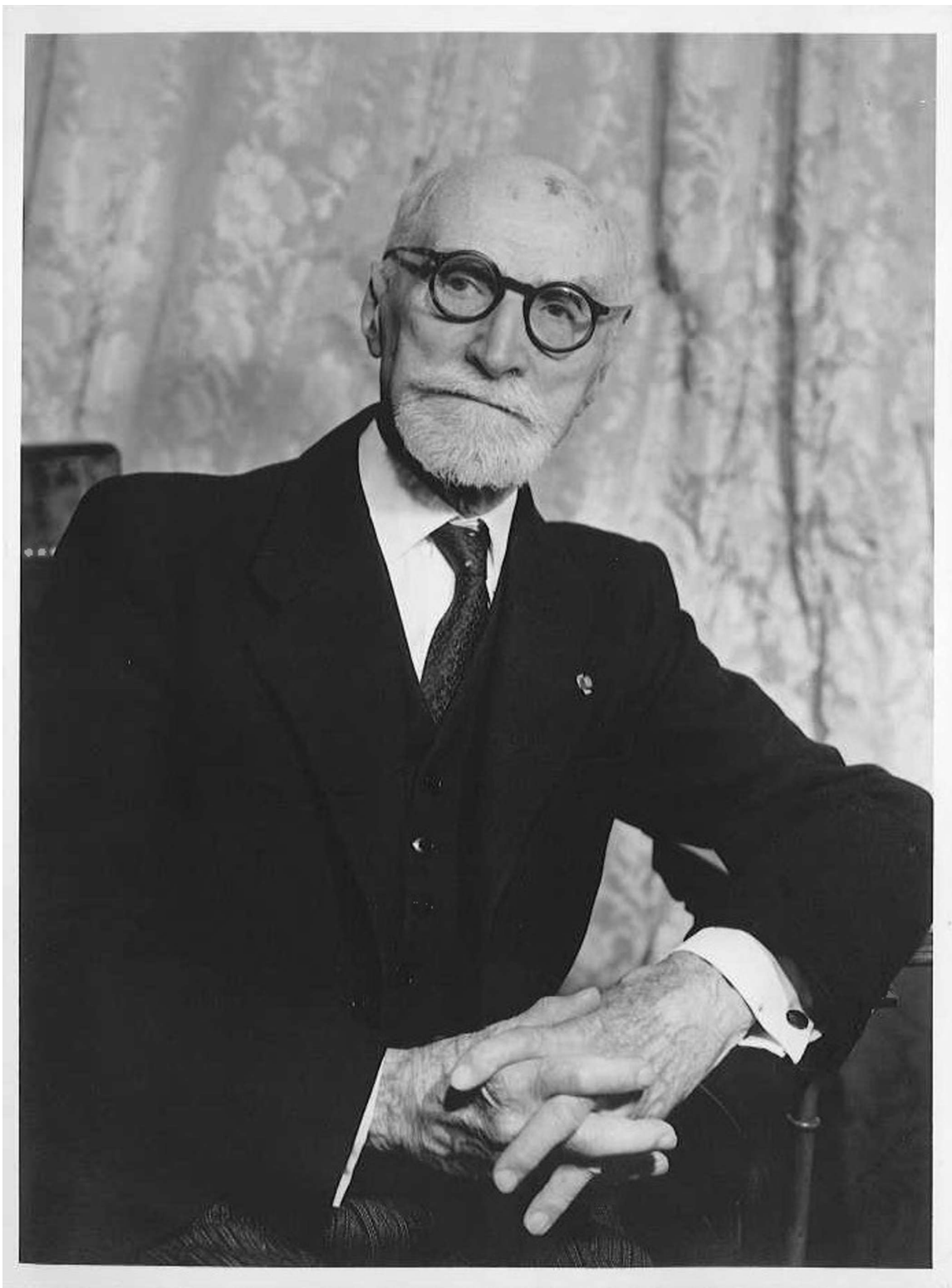




p 1 (1) P R Anniv. 94 ans 14 GM.jpg

10 - Cérin à Leboucq de son mariage (1808)

11 - 12 - Documents

13 - Carte d'identité de Cérin

14 - Leboucq

15 - Passerelle sur le pont de la rue de la République

16 -

17 - Carte de la rue de la République

18 -

19 - Carte de la rue de la République

20 -

21 -

22 - Carte de la rue de la République

23 - Carte de la rue de la République

24 - Carte de la rue de la République

25 -

26 - Carte de la rue de la République

27 - Carte de la rue de la République

28 - Carte de la rue de la République

29 - Carte de la rue de la République

30 - Carte de la rue de la République

31 - Carte de la rue de la République

32 - Carte de la rue de la République

33 - Carte de la rue de la République

34 - Carte de la rue de la République

35 - Carte de la rue de la République

36 - Carte de la rue de la République

37 - Carte de la rue de la République

38 - Carte de la rue de la République

39 - Carte de la rue de la République

40 - Carte de la rue de la République

41 - Carte de la rue de la République

42 - Carte de la rue de la République

43 - Carte de la rue de la République

44 - Carte de la rue de la République

45 - Carte de la rue de la République

46 - Carte de la rue de la République

47 - Carte de la rue de la République

48 - Carte de la rue de la République

49 - Carte de la rue de la République

50 - Carte de la rue de la République

51 - Carte de la rue de la République

52 - Carte de la rue de la République

LEGENDES Villes

157

LEGENDES Album I

- Ces légendes ne prétendent pas donner des indications précises sur les images qu'elles commentent, seulement un schéma qui guide celui qui cherche à se renseigner.

On trouvera des informations complémentaires sur Paul Riboud (P.R.) dans les trois albums où j'ai rassemblé les principaux documents de sa main qu'il a laissés ainsi que les photos retirées du registre au format inhabituel dans lequel il les avait collées.

- J'y ai ajouté les légendes qu'il avait écrites dans un cahier séparé après les avoir fait agrandir.

- On pourra aussi consulter les mémoires d'Yvonne Latour, établir avec un soin méticuleux qui donnent toutes garanties.

- Les trois albums P.R. se trouvent dans les archives de Praz (bibliothèque du salon).

1 - P.R. le jour de l'entrée dans sa quatre vingt quinzième année, au cours d'une fête donner 14, Av. George Mandel.

3 - Photo du portrait du grand-père de P.R. paternel, actuellement à Praz.

5 - Mémorial.

7 - Mon grand-père César 1851 à 31 ans, le daguerréotype est à Praz.

9 - Un "Congé de libération" qui ne prouve pas que César a fait 7 ans de service M. seulement qu'il était libéré de toute obligation.

11 - Passeport qui jette quelque lueur sur les conditions de vie de l'époque.

13 - Carte d'électeur de César.

15 - 17 - Documents.

19 - César à l'époque de son mariage (1868)?.

- 21 - Ma grand-mère, même époque.
- 23 - Lettre de condoléances de Charles Seguin à la mort du frère de Paul (diphtérie dite croup) très peu de temps avant la découverte de Pasteur qui l'aurait sauvé.
- 25 - Un tableau composé par P.R. à noter 9 et 10 les parents de Louise.
- 27 - Lettre des parents de P.R. à l'occasion de son mariage.
- 29 - Auguste Ponçan et sa mère (sœur de César) 1865.
- 31 - Au centre Auguste Ponçan.
- 33 -
- 34 - Jules Riboud frère de Paul.
- 36 - La pension Boileau.
- 37 - Cahier de composition de Paul, quatre ans.
- 37 - Paul (le cadet) avec son frère.
- 41 - Paul à 11 ans.
- 43 - Paul avec sa mère, 15 ans.
- 45 - Paul avec ses parents, 18 ans.
- 47 - Des souvenirs à l'occasion du mariage de Philippe Landrin, fils d'un camarade de lycée et de l'X de Paul.
- 49 - 51 - A l'X 1891.
- 53 - Ecole du Génie à Versailles.
- 55 - Souvenirs gastronomique de P.R. qui était tout, sauf un amateur de bonne chère.
- 57 - Ingénieur des Ponts à Privas. Rencontre avec Louise Paris

à l'occasion d'une vente de Charité (Louise extrême gauche).

58 - P.R. 1900 portant les traces d'une grave fièvre typhoïde.

59 - Lettre de Marcel Gros, chef de P.R. et mon parrain, à l'occasion du mariage de Paul et Louise Paris.

60 - Texte de René Lecourt à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de mariage des parents.

61 - Texte de "Tante Nini" son épouse qui reflète bien son caractère enjoué et caustique.

63 - Louise R.

65 - Marcel Gros au mariage 12 décembre 99 et envoi du texte aux parents de Paul, qui n'assistaient pas au mariage, apparemment une manifestation du caractère de ma grand-mère.

67 - Voyage de noces.

69 - Portrait fait à cette époque, car donné par la petite fille de M. Gros.

71 - Lettre de P.R. après le départ de Privas pour son nouveau poste à Soissons (1901).

73 - Lettre des parents de Paul à l'occasion de cette nomination. 75 - Installation à Soissons.

77 - 79 - 81 - Lettres (1901).

83 - Portrait P.R. à 33 - 35 ans.

85 -

87 -> 91 - Lettres de 1901 à 1903.

93 - Un texte de P.R. sur un épisode de la vie de son père, sur laquelle nous avons peu de détails.

95 - Naissance d'Yvonne.

97 - Mon grand-père César à 85 ans.

98 - Auguste Ponçan.

99 - Lettre d'Auguste Ponçan à son oncle César à l'occasion de la naissance d'Yvonne.

101 - Lettre de mon parrain M. Gros à l'occasion de mon baptême.

102 - Lettre du même à Paul à propos de sa nomination à un nouveau poste de la Cie des Chemins de Fer de l'Est.

103 - Paul, ingénieur des Ponts à Soissons avait dans ses attributions l'établissement d'un tracé et la construction d'une voie secondaire - un mode de transport par fer destiné à desservir les petites localités en plein développement,... avant de buter sur l'automobile. Ce tracé a provoqué des jalousies et a déclenché une polémique qui a pratiquement contraint Paul à quitter l'administration des Ponts pour entrer au Chemins de Fer de l'Est.

Paul en avait gardé un profond ressentiment à l'égard de la politique et de son monde.

106 - Portrait de Paul en 1910, la famille est à Troyes après avoir quitté Soissons en 1908.

107 - Auguste Ponçan.

109 - Le même avec un insupportable perroquet que Yvonne et moi nous rappelons fort bien.

111 - Lettre de ma grand-mère au chevet de Auguste Ponçan peu de temps avant sa mort.

113 - 115 - Livre de comptes de P.R.. A noter l'absence d'aucune rubrique pour les impôts et la colonne "Economie" symbole de la mentalité dominante de l'époque.

117 - Lettre - Août 1914, Paul est mobilisé sur place, Mobilisation.

- 119 - 121 - “
- 123 - Une lettre de P.R. qui reflète l'angoisse d'un père devant le peu d'aptitude de son fils pour le calcul.
- 125 - Portrait.
- 127 - La famille sur la terrasse à Praz 1917.
- 128 - Portrait.
- 129 - Lettre - Problèmes de ravitaillement. Les Devolaine et Delaly étaient des amis proches des parents - qu'ils avaient accueillis à leur arrivée à Soissons.
- 130 - Printemps 1918, La Grosse Bertha - Relevé des points de chute par P.R. et établissement de la zone de dispersion. D'où trajet que Paul m'impose entre la rue Moncey où nous habitons et le collège Rollen avenue Trudaine. Quand il m'arrive de passer place St Georges, je me rappelle le temps où elle était off-limit.
- A propos de la Grosse Bertha, je rappelle que c'est une erreur des pointeurs d'un gros canon qui a envoyé son projectile au-delà de l'objectif et fait découvrir le rôle de la résistance de l'air.
- 131 - L'aquarelle en question est dans le petit salon à Vieux Moulin : Vue de Venise, le canal. Louis prenait des leçons de peinture chez Dauphin.
- 133 - Paul, Directeur de la Cie Août 21.
- 135 - La fresque peinte par A. Herter en souvenir de son fils tué en France en 1917 dans les rangs du corps expéditionnaire U.S.. Le tableau représente le départ des troupes de la gare de l'Est à la mobilisation août 14. Il se trouve actuellement dans le hall de la gare.
- 137 - Portrait de P.R. par A. Herter, 1925, offert en souvenir.
- 138 - Portrait de P.R. à son bureau 1934 rue d'Alsace. Quand j'étais petit P.R. m'emmenait le dimanche matin à son bureau.

Je faisais mes devoirs en face de lui.

141 - L'épée d'académicien de Caquot, grand ami de Paul. Ingénieur des Ponts en poste à Troyes alors que Paul entrait à la Cie de l'Est dans la même ville. Cérémonie dans le buffet de la nouvelle gare de l'Est.

143 - J'ai fait ce portrait quelques jours avant que Paul quitte la Cie (mai 1935). Il porte les lunettes noires imposées depuis le décollement de la rétine en 30 - 31. Je suis allé le chercher à son bureau. Nous sommes rentrés ensemble rue Danton, pour la première heure d'une retraite prématurée qui devait durer...37 ans.

145 - Sa carrière.

147 - Avec Louise à Praz.

148 - Groupe 1953.

149 - Avec Nicole 1937.

150 - Lettre, la guerre, l'occupation, Paul et Louise sont à Chindrieux 1942.

153 - La libération, 1944 et l'"épuration".

155 - 1945 Paul m'accompagne à Bordeaux 15 décembre pour mon retour aux U.S. en Liberty ship.

157 - 50 ème anniversaire de mariage, rue Danton.

159 - Allocution de René Lecourt.

161 - Textes de Nini.

163 - 1948 avec Jean-Jacques, 2 ans.

Portrait St

Mon frère Jules François Riboud est né le 3 nov 1869 a été baptisé le lendemain à l'Eglise St Ambroise, ayant pour parrain François Beninge, mon grand père maternel, et pour marraine ma tante Anne Riboud (la "tante Poucan")

Je suis né Bd Voltaire le 16 décembre 1872 et ai été baptisé le lendemain 17 dans la même église, mon parrain étant Joseph Kochuan dont je n'ai jamais rien su (sinon qu'il m'a laissé en souvenir une obligation) et ma marraine Fannie Beninge Sœur

Erreur
révisée
depuis
par une
lettre que
j'ai reçue
C'est bien
la tante Fanny
qui est venue
à mon baptême

de ma mère; je pense que celle-ci n'était pas présente au baptême puisque c'est mon autre tante Hortense alors âgée de 19 ans qui m'a emmené peu de jours après à Lantenot où elle habitait avec ses parents. Par suite d'une erreur matérielle l'employé de l'état civil chargé d'enregistrer ma naissance à la mairie du XI^e arr^t a écrit, à la suite de mon nom et de quelques autres de la même page du registre, le mot novembre au lieu de décembre ^{après le} chiffre 16. Et je traîne avec moi depuis ce moment la deux dates de naissance; l'erreur commise n'a été découverte que lorsque j'ai dû produire un acte en règle; comme elle ne pouvait guère me gêner je me suis abstenu de rien faire pour obtenir qu'un jugement inévitable malgré l'évidence du fait, la fasse disparaître.

Lorsque je suis revenu à Paris 13 Rue Communes où mes parents étaient venus habiter, (c'était probablement à la fin de 1876) j'y ai trouvé mon frère qui est mort deux ans plus tard de la diphtérie qu'on appelait alors le croup et devant laquelle les médecins étaient ~~ad~~ impuissants. De ce qui fut pour mes parents une grande épreuve (une lettre de Marc Seguin à mon père que j'ai conservée en porterait témoignage) je n'ai gardé aucun souvenir, on m'avait sans doute éloigné pour éviter la contagion et jamais je n'ai voulu aborder un si douloureux sujet, mais je me rappelle très bien mon frère, et je garde un culte, après tant d'années, à sa mémoire comme à celle d'un être d'exception qu'il eût sans doute été s'il avait vécu, et le beau visage de presque adolescent qu'on voit sur une photographie de 1878, à côté duquel paraît bien pâle le visage d'enfant, quelconque de son jeune frère, m'est toujours présent à l'esprit.

De mes premières années d'élève à l'École Boileau Rue du Roi Doré, et du cher M Veyher (?) mon professeur une autre photographie, celle de notre classe conserve la trace. Je suis entré au Lycée Charlemagne en 8^e à Pâques 1882 comme externe y suis resté soit externe soit demi pensionnaire et boursier jusqu'en 1891. Généralement bon élève j'ai eu, en sixième, une défaillance qui m'a laissé sans prix à la distribution ce dont je ressens encore aujourd'hui l'humiliation silencieuse. Silencieuse aussi a été mon affection pour quelques uns peu nombreux de mes professeurs : celui de français (de Selles) au

début, celui de Mathématiques (un ardéchois au teint jaune avec qui j'ai correspondu pendant les vacances suivantes) en cinquième, en seconde celui de littérature (M Doin), en spéciales Dybowski professeur de physique et chimie, et, surtout, Edouard Lucas, l'auteur de "Récréations Mathématiques", mort accidentellement à l'automne 1891 d'un érysipèle "traumatique", consécutif à la blessure que lui avait faite au cou un fragment de raisselle cassée. N'étant pas sur la liste des candidats reçus à l'X j'étais rentré en Spéciales au début d'octobre et y serais sans doute resté un an encore si M Lucas avait vécu, car j'étais son élève préféré dans une classe peu nombreuse et au demeurant assez faible, et il me voyait en moi bien à tort sans doute un futur normalien. Lorsque les démissions de plusieurs mieux placés eurent fait de moi le 264^{ième} sur 267 admis, je suis allé prendre conseil de M Jousset qui avait été le chef de bureau de mon père modeste employé principal de l'Exploitation du P.L.M. retraité depuis 1887 (avec une pension de 1700^f), et aussi de M Couvin le patron généreux de la maison Couvin-Yvôse (bâches et préloirs) et, grâce à eux, j'ai eu la sagesse d'abandonner les Spéciales pour entrer à l'X parmi les derniers "gigons", j'ai laissé derrière moi tous les autres "taupins" de Charlemagne dont quatre (et parmi eux Paul Landrin), ont été reçus l'année suivante.

Boursier au lycée, j'ai désiré ne pas l'être à l'X

pour un motif qui, plus tard, m'a paru fort peu valable ;
mes parents s'y sont prêtés sans discussion, je leur ai coûté
ainsi 2000^f or plus le prix (que je n'ai pas retenu) du trousseau.
Ces deux années, bien qu'elles aient été mes seules années
d'internat, ne m'ont laissé aucun mauvais souvenir, pendant
le baptême des conscrits je n'ai eu à subir que l'indignifiante
brimade de mon ancien Leroy-Beaulieu me faisant manger
des frites dans un calot crasseux ; j'ai eu, dans la Salle 34,
d'agréables Cocons dont un "Stan", et deux "postards", avec
un "crofale", de tout repos, et le piston d'un autre ^(nous) n'a pas
gênés, Bourcel et moi, pour travailler. La stupide "Hure à
Reiset", qui ne pèse comme un remorin ne m'a pas fait
aller en "tôle" ; j'ai vivement ressenti l'émotion de tous
lorsque le capitaine Mayer - qui était aussi "mon" capitaine
et m'avait à cette époque essayé une "tunisque" - a été tué en duel
par le Marquis de Morès. Les habituelles et parfois dange-
reuses "distractions", du "Soufflet", m'ont laissé indifférent.
J'ai eu la chance - car j'en crois que c'en était une - de faire
à l'infirmerie en 1892 un séjour de quelques semaines pour
soigner une entorse. Entre les deux années d'école j'ai
passé au Lenzbourg chez Marc Seguin, colon d'un
domaine de 500 hectares, qu'Auguste Poussan l'a dédit à
père, un grand mois de vacances qui m'a permis - c'était
pendant l'été de cette même année 1892, - d'apercevoir quelque
chose de l'œuvre alors en plein essor, grâce aux Français, m

Algérie et en Tunisie. Et je suis sorti "bottier".

Les nécessités d'une collaboration bien éphémère et sans gloire à la "Revue historique de l'armée" m'ayant conduit en 1954 à feuilleter, à la Bibliothèque de l'X, quelques documents d'archives, j'y ai relevé les suivants que je n'avais pas conservés et dont ma mémoire n'avait à peu près rien retenu.

Promo
1891

Numéros de Sortie et nombre de points

1. 2328 M.	26. 1929	55. 1730
2. 2213 M.	27. 1909	56. 1728
3. 2175 P.C.	28. 1909	57. 1718
4. 2126 M.	29. 1900 G.M.	58. 1713
5. 2094 M.	30. 1897 G.M.	59. 1709
6. 2088 M.	31. 1885 G.M.	60. 1708
7. 2074 P.C.	32. 1885 G.M.	i
8. 2067 P.C.	33. 1882 G.M.	202. 1083
9. 2040 P.C.	34. 1878 P.T.T.	
10. 2039 P.	35. 1867 M.E.	
11. 2030 P.C.	36. 1850 M.E.	
12. 2026 G.M.	37. 1849 P.T.T.	
13. 2025 G.M.	38. 1841	
14. 2019 G.M.	39. 1819	
15. 2010 P.C.	40. 1810	
16. 2009 P.C.	41. 1800	
17. 1996 P.C.	42. 1796	
18. 1988 P.C.	43. 1780	
19. 1985 P.C.	44. 1778	
20. 1972 G.M.	45. 1775	
21. 1965 P.C.	46. 1765	
22. 1965 P.C.	47. 1755	
23. 1964 P.C.	48. 1751	
24. 1955 P.C.	49. 1751	
25. 1931 P.C.	50. 1749	
	51. 1748	
	52. 1737	
	53. 1737	
	54. 1736	

(Les numéros barrés sont ceux des disparus du plus récent annuaire)

Sur les 269 entrées de ma

promotion, 65 qui avaient hâte de gagner leurs grades dans l'armée, sont sortis de l'X "petits chapeaux", après 1 an et n'ont pas été classés, des 202 autres les 60 premiers et le

dermier ont eu les points du tableau ci-contre; le major qui l'était déjà à l'entrée les domine nettement puis qu'il y a 5% d'écart entre lui et le second (mon cher cocon de Salle Pourcel); on voit ensuite par la faiblesse des différences le rôle que le hasard, un malaise du candidat, l'humeur de l'examinateur peuvent jouer en pareil cas; j'ai eu 313 points de moins que le major et 1 seulement de plus que mon suivant 302 de plus que le troisième (devenu plus tard le général Duchêne chef d'état major du M^{al} Béthain)

le détail du calcul ne concernant m'a rappelé qu'y intervenaient (pour un quart) les points obtenus au passage d'une Division à l'autre, et à des degrés divers les "colles", ; les examens de fin d'études n'ont été dans mon cas, avec la moyenne 16, que de 58% du total et je n'ai certainement pas justifié, par la suite, ma note 17 en Chimie et les 20% points qu'elle m'a valu.

Des 269 conscrits de 1891 22% ont aujourd'hui disparu dont 18 seulement "Morts pour la France", à la Guerre ou en déportation et des 60 premiers il ne reste plus que 9 ; c'est la proportion de l'ensemble: 1/6 .

J'ai vécu avec mes parents rue Commines pendant les 12 années comprises entre la mort de mon frère et mon entrée à l'X. Nous habitions au quatrième étage un petit appartement de 3 pièces et une cuisine groupées autour de l'antichambre, avec débarras au 6^e et cave, d'un loyer de 800^f par an, chiffre qu'on jugerait aujourd'hui insupportable ; la cuisine et la salle à manger devaient chacune par une fenêtre sur une cour qu'un mur bas séparait de celle beaucoup plus vaste d'une maison de la Rue des Filles du Calvaire ; je couchais dans une alcôve qu'une porte vitrée séparait de la salle à manger. Sur la rue deux assez grandes pièces éclairées chacune par 2 fenêtres étaient l'une la chambre à coucher de mes parents (avec le lit dans une alcôve) et en même temps l'atelier de couture de ma mère, l'autre le salon où elle recevait ses clientes en semaine et où mes parents pouvaient recevoir le dimanche des invités. Un water closet prenant jour sur le palier était accessible de l'antichambre. Le même palier desservait deux autres logements d'une pièce l'un sur rue contigu à notre salon et que j'occuperai plus tard, l'autre sur cour, avec W.C. commun. Ma mère occupait normalement 2 ouvrières qui ont été long
Temps

Les deux demoiselles Lambercht (j'ai retenu leur nom) dont l'aînée est restée vieille fille la cadette s'est mariée et a suivi son mari en Algérie d'où elle a pendant de nombreuses années donné de ses nouvelles, - et une apprentie, une "arpète" comme on disait alors en argot parisien, pour faire les courtes. Il m'est d'ailleurs arrivé à moi jeune garçon d'aller livrer une robe, dans un de ces grands cartons à courroies qu'on ne voit plus guère, à quelque cliente un peu lointaine, comme celle dont une tout restée présente, après 70 ans passés, la rue, le nom même et... le parfum. A ces "pratiques" de moralité moins qu'incertaine et qu'on s'arrangeait pour recevoir à part, s'en ajoutaient d'autres toute différentes : M^{me} Cauvin a gravi plusieurs fois ~~vers~~ nos 4 étages pour venir "essayer" et ce n'était, à la vérité, de la part de cette grande bourgeoise, qu'une marque de la bienveillance qu'elle voulait avoir pour la femme de l'employé du T. L. M. qui tenait punctuellement le compte des baches louées par son mari à la Compagnie (!) Cet atelier de couture où l'on chantait tout en travaillant ferme et souvent tard le soir, m'a fermé lorsque je suis entré à l'X ; sans doute pensait-elle que mon avenir serait désormais assuré et que les économies du ménage (quelque 100 000 francs or) le mettaient à l'abri du besoin.

Entré à Charlebourg comme je l'ai déjà dit, à l'âge de 1882, j'ai de la suite à St Paul St Louis le catéchisme de l'abbé Diquat prêtre florissant que je vois euee assez sévère probablement parce que j'étais un élève assez

(1) Beaucoup plus tard lors que j'étais à la C^{ie} de l'Est j'ai revu M Cauvin Sénateur (je crois) et Conseiller général de la Somme qui nous a plusieurs fois invités à déjeuner chez lui Rue de Milan où, jeune homme, j'étais allé le voir, et plus tard encore, la fille M^{me} de la Moissonnière qui possédait à St Paul de Rouen un magnifique domaine nous y a tous reçus

médiocre, apprenant mal ce qu'il fallait retenir
par cœur, et ne le comprenait pas; j'ai néanmoins
fait comme tous les autres ma première communion
~~et~~ un matin de l'année suivante⁽¹⁾ avec la cérémonie de
confirmation l'après-midi; seule ma mère y avait
assisté et je ne me souviens pas qu'il y ait eu chez nous
ce jour-là un déjeuner nombreux de famille. Mon
père, qui avait peu à peu complété par la lecture une
instruction primaire très courte, avait peut-être
assez confusément les tendances "positivistes" des
Saint-Simoniens. Mes parents n'allaient jamais à
la messe et je n'y allais moi-même que pendant les
vacances pour accompagner mes cousins et cousines
à Plancher les Mines, à Luxeuil, à Escarbotin où
avaient essaimé les descendants de mon oncle Jules
Rebourd qui ne devait pas être beaucoup plus zélé catho-
lique que mon père, mais lui dont la femme Adèle Farat
était très pieuse (presque chaque année elle ~~allait~~ faisait
le pèlerinage d'Eintriedeln en Suisse) et lui ^(assez) longtemps
survécu.

Studieux je crois n'avoir eu que très rarement besoin
de remontrances pour faire ma besogne d'écolier. Je travaillais
le soir à la table commune dans la salle à manger sous la
sus-pension à pétrole qui nous éclairait seule (nous ne
connaissions le gaz que par les becs "papillon" de l'escalier)

pendant que mon père lisait son journal - le "Rappel", entre autres - ou qu'il faisait les factures que ma mère lui dictait, et tenait les comptes; une phrase qui le plus souvent terminait ces factures m'est restée en mémoire: "Façon, boutons, baleines et diverses... 35^{fr}". Le dimanche nous allions ensemble "sur les grands boulevards", jusqu'à la brasserie Truber où nous buvions un verre de bière en lisant l'Illustration ou le Monde Illustré. En été nous parcourions la forêt de Fontainebleau à la recherche des "girolles"; un collègue de mon père au TLM M d'Abbadie, charmant homme, nous invitait ^{parfois} à déjeuner chez lui, à St-Mandé puis à Montgeron, où nous retrouvions sa femme et sa fille Pauline, très belle jeune fille parfaitement élevée qu'un assez tôt mariage a conduite plus tard à tomber dans les bras de son médecin, et à mourir prématurément. (tuberculeuse) Mon père faisait presque chaque année une cure à Cantierets pour y soigner sa laryngite; j'ai gardé le souvenir d'un ou deux voyages à Lyon chez ma tante Ponçan, de deux ou trois visites à mes grands-parents avec ma mère à Lantenot d'où nous gagnions à pied, par Melisey, Flancher les Mines ^(et aussi) et quelque brève excursion à Feuillère, aux gorges du Tier, mais ce sont les séjours prolongés de presque tous les ans chez les Reboud ou les Stacoffe qui ont surtout rempli, l'été, mes loisirs de jeune garçon, et je garde beaucoup de souvenirs aux cousins germaines plus âgés que moi l'aîné de 28 ans, le dernier de 15 ans qui m'ont reçu chez eux et ont ainsi permis

au petit parisien fils de l' "oncle Césaire", de faire avec leurs enfants
 ses contemporains, sur les routes, dans les bois, tant de promenade,
 salutaires. Il me semble que je suis allé pres que chaque année
 à Plancher les Mines; je voyageais seul, de nuit, de Paris à
 Belfort en 2^e classe (l'employé principal n'était ^{donc} pas tout à fait
 du prolétariat), mes sœurs m'avaient ensuite à Champagny,
 au petit matin, j'y trouvais une carriole qui assurait chaque jour
 le service en s'arrêtant sur la route à chaque "bouchon"; j'avais
 une chambre, d'ordinaire, chez Paul Reboud, homme excellent
 entre tous, beaucoup moins brillant que Julien son frère
 cadet mais plus affectueux et qui, surtout, avait épousé en
 1883 Marie Fouclaude (j'étais à son mariage à Luxeuil) avec
 qui j'étais affranchi de sentiments, sans doute, m'a fait entretenir
 pendant de longues années une correspondance que j'ai eu la
 tort de ne pas conserver (!) Quand j'avais fini mes devoirs de
 vacances, et sauf lorsque le mauvais temps m'amenait à faire
 auprès de Marie Fouclaude quelque lecture à haute voix,
 j'allais en promenade sur les pentes du Ballon, au Saut
 de la Croix, à la Chêrêtraie, avec Henri Stacoffe et d'autres
 cousins de mon âge. A Luxeuil où je retrouvais Marie mon
 aînée de quelques mois morte religieuse de la tuberculose) à
 21 ans, la sœur Marthe exactement de mon âge tuberculeuse
 elle aussi mais qui sut assez bien se soigner pour survivre
 jusqu'en 1941 et leurs frères, les Bains avec le petit orchestre, les
 baigneurs étaient une grande attraction; et aussi le petit jardin
 dont je retrouve encore le parfum quand je respire à Chis d'Isieux
 l'odeur des groseillers. Mon cousin germain "l'oncle Ernest", ~~dit~~
~~20 ans plus âgé que moi~~ avait épousé Marie Rohm fille d'un
 chapelier de Luxeuil où il était venu de Plancher créer une autre
 fonderie de cuivre que son labeur avait fait prospérer. On était
 plein pour moi, la aussi, de bienveillance et de bonté. A Escartotin

(1) J'en ai retrouvé une partie en classant toutes les lettres qui s'étaient accumulées à
 Paris et à Chindrieux (26.5.1961) FF

où se tout dans une jeune expatriée les Stacoffe j'ai fait
connaissance avec le bord de la mer à Eu, à Ouidal, au Vieux port
et j'ai appris avec Henri à monter à bicyclette; leur fille aînée
Marie est morte à 29 ans tuberculeuse; de telles morts dans des
milieux très aisés ne se concevraient plus aujourd'hui. Toutes
ces familles issues de la même souche que mon père lui ont
toujours montré beaucoup de déférence sans doute parce que la
mort de son frère en 1880 et l'éloignement de la tante Suzanne
à Lyon puis à Caluire faisaient de lui le "doyen". Mes parents
ont souvent reçu les uns ou les autres à dîner chez eux communs
et souvent aussi; Julien le plus parisien de ces franc-comtois m'a
emméné le soir au Café concert à Batoulan, à l'Eldorado...
Je n'ai depuis jamais cessé d'entretenir avec eux ^{leurs} ces relations
familiales. Je ne saurais en dire autant avec les membres
de ma famille maternelle; Sauf deux de ces tantes j'ai depuis
très longtemps perdu de vue les ^{autres} descendants de mes grands-
parents; je crois que ceux-ci ne savaient pas ^(pres) écrire
et que, pour ce motif peut-être, ma mère leur écrivait peu; je
n'ai pas le souvenir de l'émotion que je voudrais aujourd'hui
avoir eue à la mort de ma grand-mère en mars 1890 et de mon
grand père ~~deux~~ ^{deux} ans après, mais je sais ce qu'a
été ma tristesse lors du pèlerinage que j'ai fait beaucoup plus
tard à Caudebec où la maison (dont j'ai gardé ^{j'ai gardé} un croquis
au crayon de 1891) avait disparu, comme avaient disparu
leurs tombes dans le cimetière de St Germain.

Au Lycée Charlemagne, qui s'enorgueillissait d'avoir été
fréquenté par des hommes devenus célèbres, les classes étaient
en général d'une trentaine d'élèves, enfants de commerçants
ou d'artisans du Marais ou de la banlieue de la ligne de
Vincennes. L'enseignement spécial (sans latin) venait d'y
être introduit, mais les classiques (dont j'étais) les apôtres
des "épiciers", et les fréquentaient peu, quoique d'origine

mes yeux quelques noms et quelques visages que plus de
soixante ans n'ont pu effacer : Mourer avec qui j'ai
fait presque toutes mes classes jusqu'à la Rhétorique, nous
échangeions d'ordinaire les premières places, et les prix ;
officier de marine il a épousé à Tahiti une française
que j'ai vue avec lui à son premier voyage en France chez
ses parents B^{de} Voltaire (son père était chef de bureau à la
préfecture de la Seine), c'est en débarquant à Marseille
que cette jeune et jolie femme avait fait connaissance
avec le chemin de fer — Portalier docteur en droit puis
locteur maître de danse à l'opéra où je l'ai revu
dans "Les deux Pigeons", et qui nous a conduits ~~à~~ dans
dans les Couillottes du théâtre, un soir où nous sortions
du dîner annuel des anciens élèves du lycée — Flageul
(qui était avec moi ce soir là), avocat, membre du conseil
de l'ordre très mondain, plein de cordialité ; nos relations
se sont rétablies un jour, sur son initiative, il y a bien
longtemps déjà, nous avons connu chez lui son gendre
et le drame Baccal qui a fait suite de sa charmante
fille une divorcée ; je me reproche d'avoir depuis deux ou
trois ans laissé ces relations se distendre — Cholet que
nous avons retrouvé, avec beaucoup de plaisir pour moi
et pour lui, peut-être, en Algérie, treize ans au moins
après nous être quittés (recontre sans lendemain) — deux
fils de de Lesseps Étienne et Mathieu de vœux aussi
simples que le nom de leur père était illustre ; à ceux qui
comme moi ont assisté à la Sorbonne à une conférence du
grand homme du Canal de Suez déjà préoccupé de recueillir des
fonds pour le Panama mais encore dans sa gloire, la présence

d'ai leurs assez éphémère de deux de ses fils parmi nous a
du être un sujet de fierté; je ne les ai jamais revus (~~et~~ la belle
fille de l'un d'eux (Huciel je crois) se trouve par le plus grand
hasard en contact depuis quelques jours avec notre Douvresique
pour la décoration d'un livre) - René Herscher jeune bourgeois
très soigné, très fin, que j'admiraais d'aller pendant les
vacances à l'étranger et de parler avec enthousiasme de
l'ascension du Mont Rose; je ne l'ai jamais revu, lui non
plus, mais j'ai connu beaucoup plus tard son frère Eugène
membre de la promotion 1887 qui avait été un brillant élève
de Charlemagne - Paul Lamoignon de qui j'ai longuement
parlé dans la Chronologie de nos cinquante ans parce qu'il
fut mon seul ami - Charpentier, fils d'un gros marchand
de bois du quai de la Rospée; charmant, d'une santé un
peu fragile il m'avait inspiré une véritable affection; je
recopiais pour lui les cours qu'il avait enseignés; j'ai plusieurs
fois dîné chez ses parents alors en deuil d'un fils, brillant
soldat, mort en Algérie des suites d'un accident de cheval, et mes
parents l'ont reçu, à ma demande, à notre table rue Commares;
nous nous sommes séparés après la Rhétorique et je n'ai
jamais su quelle carrière il avait pu faire; les lycées rassemblent
des éléments trop disparates, les disciplines au départ sont
trop différentes, et les associations d'anciens élèves, quand elles
existent, ne recueillent qu'un nombre trop faible d'adhésions
pour qu'il soit possible d'y suivre sans les revoir eux-mêmes ceux
qu'on a connus. J'ai présidé un an sur l'insistance de Flageul
et sans enthousiasme, comme à regret, l'association de Charlemagne
et n'ai rien tenté pour en accroître l'influence; si je l'avais tenté
je me serais heurté, sans aucun doute, à l'extrême diversité des
origines, des goûts, des formations, des valeurs morales, qu'aucune

tradition forte n'avait pu guider et ne pouvait par suite réunir.

Il ne reste à écrire ici un dernier nom de camarade de classe à Charlemagne, ce nom est depuis cinquante ans gravé sur une tombe du cimetière d'Hyères, à la suite du mien que précède le deuxième prénom d'Yvonne. Les deux frères Pierrehugues étaient fils d'un pharmacien de la Rue Vieille du Temple mort avant que je les connaisse, dont la veuve avait continué la pharmacie en épousant en secondes noces le veuve de son premier mari, lui aussi pharmacien et du même nom. Nous sommes restés leur sœur et moi fiancés de fait pendant cinq ans, le maire du IV^e arrondissement nous a mariés le lundi 5 juillet 1897, et le lendemain l'abbé Bellon prêtre très instruit, peut-être un peu sceptique, ami de la famille, nous a mariés à l'Eglise St Croix de la Bretonnerie au déjeuner qui suivit, à l'Hôtel Continental, assistaient notamment Paul Reboult et sa femme, des cousins près de la Rue Communes à l'Hôtel des Filles du Calvaire, des Stacoffe et Paul Landrin. Dans la nuit du vendredi 22 au Samedi 23 avril 1898 alors qu'un enfant était attendu pour les derniers jours du mois, une crise d'éclampsie, que le médecin traitant n'avait eu rien soupçonné, éclata; un chirurgien de Lyon (le Dr Polisson) appelé par téléphone vint aussitôt et tenta de sauver la mère en sacrifiant l'enfant par une opération pour laquelle on vint sur une demande lui prêter main forte; un bel enfant mort, aux cheveux blancs, fut ainsi mis au monde, et sa mère mourut dans d'atroces souffrances sans avoir pu prononcer depuis le Samedi matin un seul mot, le lundi 25 avril vers 3 heures de

L'après-midi. Si, quelque jour, l'un de ces petits enfants vient à passer par là, qu'il fasse au cimetière d'Hyères le pèlerinage que nous y avons fait, la grand-mère et moi en 19... et que j'ai refait seul ensuite en 1948 et en 1958 on saura lui désigner sur l'autre fleuve du vallon, une à l'entrée tombe où, malgré l'abandon dans lequel elle sera probablement tombée n'ayant plus personne pour l'entretenir, il pourra peut-être déchiffrer encore mon nom; qu'il donne une prière à l'inconnue qui y repose depuis le 28 avril 1898 et à son grand père, à sa grand-mère aussi dont la réserve pendant toute une longue vie commune n'a pas été de l'indifférence, un socreux.

Botter à ma sortie de l'X je pouvais par mon rang choisir entre toutes les carrières sauf une, les Mines; j'ai choisi les ponts et chaussées qui avaient la "cote" (et l'ont peut-être encore) et qui a choisis Suquet bien que, sorti troisième, il eût pu prendre les Mines, il était il est vrai fils (et devait devenir gendre) d'ingénieur des ponts ce qui pouvait passer à mes yeux pour une recommandation. Et nous nous sommes tous les quinze, nombre un peu anormal, égaillés dans divers garnisons de sapeurs pour y faire selon la règle d'alors, notre année de sous-lieutenants. J'ai ainsi habité un an 10 Rue La Quintinie à Versailles une charmante chambre meublée que Rambaud mon "ordonnance", entretenait chaque jour avec soin; l'ordonnance, je crois disparu, non sans raison d'ailleurs, mais dans ce temps là son choix était la première préoccupation des nouveaux arrivés dans un Régiment. J'ai appris au 1^{er} At du Génie

à monter un peu à cheval, à manœuvres sur la place d'armes,
face au Château, à suivre quelques travaux de sape, à faire
aux grandes manœuvres, aux abords du fort de Vaugorier, du
service en campagne. J'ai pu, au Mess où est passé un
instant Pollet le futur auteur des "Embrasés", (sous le nom bien
oublié de Michel Corday), voir l'agencement de la camaraderie
polytechnicienne, et ce que peut être la vie de garnison, dans
une garnison il est vrai très spéciale à 20 kilomètres de Paris,
mais je n'ai pas acquis le goût du service militaire.

J'ai feuilleté des
nouveau aux jours où ces
soixante-cinq pages écrites (très
probablement toutes) à l'époque où j'ai
daté ce complètement c'est à dire avant le 14
septembre 1956; je n'ai pas eu, depuis, le
goût de les compléter. 20. 3. 1967

P.S. Je crois utile de rappeler
ici quelques-uns des objets de votre
dévotion reçus par quelques-uns de vos frères
passés: aucun n'est mis en ordre de mon frère
et de vos parents, mais en ordre d'années écoulées
pour ne pas perdre plus d'objets, celle de 1956 à
celle de 1957. J'ai bien entendu
Nicolas et sa mère. Les parents de Louis sont inhumés aux
duobles de nous y sont mes allées ensemble
coulées dans la Citra en 1955
le chauffeur de Jacques en 1956



P 19 (5 ou 3) 3.jpg

Mémorial ⁽²⁾

1

César Riboud, mon père est né à Lyon rue de Tarente le 20 Janvier 1820, l'hiver était, lui ont dit ses parents, très froid et la Saône gelée. A l'école jusqu'à 12 ans seulement il a sans doute été mis très tôt en apprentissage comme on le faisait alors dans les familles pauvres et, lors de la libération de la classe 1840 à laquelle il appartenait sans avoir fait de service militaire, ayant été, maintenant dans ses foyers comme soutien de famille, il était "doreur sur métaux". Ce premier métier s'il l'a exercé ne lui a toutefois laissé aucune trace, il ne m'en a jamais parlé; par contre celui de wagonnier sur la ligne de St Etienne à Rive de Tier (l'un des 3 tronçons de la ligne de St Etienne à Lyon, première voie ferrée digne de ce nom, ouvert au service des voyageurs en octobre 1832 et à celui des marchandises en 1833) l'avait marqué très profondément et en 1904 il racontait encore, d'ailleurs sans la moindre amertume les acrobaties qu'il lui fallait faire lorsque ayant laissé échapper la barre de bois qui actionnait le frein dans les fortes descentes il devait aller en chercher une autre au premier ralentissement pour reprendre ensuite son poste à la courbe; l'ouvrage consacré par l'illustration aux Chemins de fer en 1935 a donné sur cette préhistoire des détails semblables accompagnés de la reproduction de dessins de l'époque qui montrent des "Voitures pour voyageurs descendant sans chevaux ni machines de St Etienne à Tiviers"; mon père n'a toutefois jamais, dans ses récits, freiné que des trains de charbon. En 1950 d'après un "Passport à l'intérieur" valable entre Lyon et Boulogne conducteur de travaux, 22 Rue de Tarente, le passport porte sa signature toujours la même mais il n'a jamais revendiqué le titre devant moi; quelque complaisance des Seguin n'y est peut-être pas étrangère; en 1857 sur un Passport à l'intérieur valable entre Lyon et Strasbourg mais non signé, ce qui oblige à croire qu'il n'a pas servi, mon père a 37 ans, il est devenu ou redevenu "employé de chemin de fer", habitant à St Etienne, la création en 1852 des deux Compagnies de Paris à Lyon et de Lyon à la Méditerranée et leur fusion en une seule (le P.L.M.) en 1857 l'amèneront sans doute vers cette époque à Paris; je n'ai pu reconstituer de cette partie de sa modeste carrière, les archives émancipées à Paris en Bresse en 1940 ayant été détruites en 1944 par un bombardement, mais j'ai très bien ce qu'il a fait longtemps dans le "Bâtiment d'Exploitation" encore debout (avec une destination différente) devant la façade de la nouvelle gare; jus qu'à sa retraite en 1887 (comme employé principal, avec une pension de 1700) il a recensé les baches louées au P.L.M. par la maison Cauvin Yvôse, rue de Lyon, et connu ainsi M Yvôse puis M Cauvin plus tard Sénateur de la Somme que j'ai revu ainsi que sa fille M^{me} de la

Moissonnière autour de 1920 et chez qui nous avons, Rue de Milan, de jeux plusieurs fois ensuite (M^{me} de la Moissonnière nous a même reçus, son petit eudemont, dans son domaine au-dessus de Fougères, tous les cinq) à ces salons exceptionnelles nées de son service, mon père a ajouté celles de ses collègues (dont M d'Abbadie) et de ses chefs (dont M. Jousselin) que lui valaient sa conscience, son application au travail, sa pondération, la dignité de sa vie, et les nombreuses lectures sérieuses dont il avait su enrichir une instruction première très pauvre. Republicain, répétant volontiers au sujet du Grand Empereur la phrase connue: "Il a fait trop de bien pour en dire du mal et trop de mal pour en dire du bien", Napoléon III avait été pour lui et restait dans ses propos "Badinguet", et je garde avec soin l'exemplaire grossièrement relié par lui du "Napoléon le Petit", de Victor Hugo imprimé en Belgique et rendu en France sous le manteau; mais lorsqu'il défendait ses opinions (qui étaient celles alors du plus grand nombre) c'était avec modération et sans jamais sortir de son calme (1).

En 1869, habitant 13^d Richard l'environ mon père épousa (à 49 ans!) Julie Cheminge "couturière 46 Rue Laborde"; le ménage s'installa peu après rue Bérquet où naquit mon frère puis 59 13^d Voltaire où je suis né, enfin vers 1875 13 Rue Commines dans un appartement du 4^e étage avec 2 belles pièces ayant chacune 2 fenêtres sur la rue, une autre, la salle à manger avec alcôve, donnant par une fenêtre sur un ensemble de cours qui s'étendaient jusqu'aux maisons de la Rue des Filles du Calvaire et contiguë à cette salle, la cuisine, au grenier une petite chambre de débarras, au sous sol une cave; le loyer annuel était de 800^f. Seul l'escalier était éclairé au gaz, des "suspensions", ou des lampes à pied éclairaient les différentes pièces au pétrole, une "lampe pigeon", à essence donnait un peu de lumière dans l'antichambre, on faisait la cuisine sur un "potager", à la "braise", de boulanger. C'est là que j'ai vécu d'abord avec mes parents puis vu vivre ma mère veuve, pendant plus de cinquante ans.

C'est là aussi qu'est mort mon frère peut-être dans l'alcôve où j'ai dormi toutes les nuits jusqu'en 1891 et de temps à autre jusqu'en 1894; il était né le 3 novembre 1869 et avait été baptisé le lendemain à S'Ambrice, son parrain étant François Cheminge et sa marraine Anne Poncan qui n'assistaient pas au baptême. Selon un usage alors très répandu lorsque la mère, travaillant, ne pouvait garder un nouveau né, il fut mis en nourrice chez une brave femme de la

- (1) Cette indication est inexacte: ma mère est née à Quers commune voisine
 (2) Le mémorial a été écrit sur 20 pages dont la dernière est datée; groupées par quatre ces 20 pages ne sont plus que cinq, la date finale du 13, mars 1958 a été conservée, les notes en renvoi sont postérieures; ces notes résultent le plus souvent de renseignements recueillis au cours de recherches récentes
 (3) Mes archives gardent un cahier à couverture bleue dans lequel mon père notait au jour le jour avec une minutie extrême les moindres dépenses, la dernière entrée qu'il a écrite au crayon et d'une écriture tremblée est à la date du 4 juin 1905 4 jours avant sa mort. Au verso du même cahier sont notés brièvement les menus faits quotidiens

Sanlieue où mes parents allaient souvent le voir, la Guerre les obligea à le reprendre avec eux, et quelques vieux papiers montrent toutes les démarches qu'ils ont dû faire, et leurs appels toujours entendus à des personnes charitables (dont M Yvose) pour assurer à leur enfant, pendant le Siège, la ration de lait. J'ai de mon frère un souvenir précis, nous jouions ensemble dans la salle à manger, sans doute avec le canon en bois qui est encore à Chindrieux, mais plus grand que moi et plus sage, il me dirigeait et portait mon cartable lorsque nous allions à l'école. Pour tous ceux qui l'avaient connu il te témoignait d'une grande précocité; j'ai relu de lui quelques lettres: dans l'une datée de Plancher les Mines le 16 août 1878 il parle de sa promenade à Ronchamp "où il y avait au moins 30 bannières", et remercie ses parents de lui avoir promis de le mener à Lyon "pour y faire la connaissance de sa tante et de son cousin Auguste" - dans une autre du même jour il remercie cette même tante en son nom et au nom de son frère "des objets (des jouets certainement) qu'elle leur destine, ajoutant "qu'il fera tous ses efforts pour aller à Lyon cette ville que son père lui a dépeinte comme "très belle et très grande" - une encore est un compliment qu'il envoie "à sa mère chérie", pour sa fête, elle est datée "en mauvais vers"; sur la photographie de la même année (la dernière) où je suis debout à côté de lui on le voit avec un beau visage plein (à 8 ans 1/2) d'une sorte de gravité. Le "croup", dont on ne meurt plus depuis que le Dr Roux a su préparer en 1894 le sérum antidiphthérique l'a emporté le 22 novembre 1878. Au reçu de cette nouvelle Marc Seguin écrivait à mon père, du dimanche, le 4 décembre: "Je ne peux vous dire, mon cher père, toute la peine que je viens d'éprouver en apprenant par une lettre de ma sœur, le coup terrible qui vous frappe; ce pauvre enfant, si bon, si beau, si richement doué! qui nous aurait dit en le voyant il y a six semaines sous les arbres de St Mandé, qu'il faudrait le perdre si tôt!..."

De ce coup terrible mon père (non plus que ma mère) n'a pas dû en effet se remettre, mais il s'est appliqué toujours à n'en rien laisser paraître. Acceptant l'inévitable il s'était vers la fin de sa vie, résigné, silencieusement, à voir sans enfant celui que bientôt il quitterait, peut-être "pour toujours". Lors que, le 19 décembre 1904 je suis venu lui annoncer la prochaine bonne nouvelle, il s'est, après quelques larmes de joie, résaisi: "Je n'aurais jamais cru, m'a-t-il dit (j'ai noté cela le jour même) qu'on puisse venir si vieux et éprouver un bonheur pareil. Cet enfant ne manquera pas de dot, c'est moi qui la lui ferai dès sa naissance. Heureux d'avoir été longtemps avare pour pouvoir être prodigue une fois..." Le lendemain je suis allé le revoir, m'efforçant de lui montrer au sujet de sa santé déjà très atteinte un optimisme que je savais sans fondement.

"il m'a répondu : "Je te crois, j'ai peut-être encore disé au à vivre, mon grand père n'est mort qu'à 93 ans et il n'était pas aussi bien soigné que moi ; mais je ne me préoccupe plus de rien maintenant ; ~~Il n'a plus rien~~ ne vous désolés pas trop. A la grâce de Dieu !", Il a pu voir de ses yeux au début de juin 1905 la photographie que j'avais prise le 28 mai de la nouvelle née dans les bras de sa maman, et il est mort le lundi 8 sans souffrance apparente et sans une plainte, nous étions, ma mère et moi, près de lui, un miroir passé devant, sa bouche nous a confirmé qu'il avait bien cessé de vivre. Malgré ces mots "à la grâce de Dieu", que je viens de relire dans mes notes nous n'aurions pas cru devoir appeler à son chevet un prêtre ; il était, en effet, de pratique, archange, n'allait jamais à la messe et avait lâché ma mère - peut-être pour pouvoir préparer le bon déjeuner, qui devait suivre ? - assister seule le 1^{er} Mai 1884 à ma première communion, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer non. Seulement le plus bas des blasphèmes mais un seul mot qui pût choquer une âme pieuse. L'église de la Rue de Burenne lui a donné la sépulture ecclésiastique et nous avons, comme c'était encore de règle, suivi à pied, avec toute l'assistance, le corbillard qui l'emportait au Cimetière d'Ivry où reposait déjà mon frère et où ma mère l'a rejoint en 1930. Son testament n'exprimait à cet égard aucune volonté mais il s'achevait par une courte phrase émouvante de la part de celui qui avait toujours gardé secrètes ses émotions : "Je vous embrasse tous les deux du plus profond de mon cœur", Il vous laissait en titres une centaine de mille francs or, amassés "sou à sou" fruit de son travail, plus encore de celui de ma mère, de leur esprit d'économie, qui n'avait jamais accompagné tout fois aucune privation (il y avait à chaque repas du vin sur la table) de leur goût de l'ordre et de leur conduite sans reproche (3)

Ma mère Julie Lheninge, fille aînée de François est née à non à Lantenot comme je l'ai par erreur (n'ayant aucun papier) déclaré à la Mairie du III^e arrondissement lors de son décès, mais probablement à St Germain⁽¹⁾ commune voisine où eut été inhumés ses parents ; elle ressemblait physiquement à son père, à qui j'ai ressemblé à mon tour ; vigoureuse, dure à la besogne, prenant peu de distractions, elle dirigeait bien le petit atelier où travaillaient deux ou trois ouvrières (à 3^{fr} 00 ou 3^{fr} 50 par jour) dont les deux demoiselles Lambrecht avec qui elle correspondait encore bien après avoir fermé sa maison, et les apprenties (les "arpètes", de l'argot parisien) qui faisaient les courses et liraient les robes ; Le soir ma mère dictait à mon père, qui écrivait mieux qu'elle, ses factures et

lettres écrites ou reçues, visites de parents (le, Riboud de nombreuses fois) ou d'amis (M^{me} Gros est venue le 29 nov 1898 avec ses deux fils dont le plus jeune ne veut toujours pas rester à la pension) ; le 28 oct 1899 il a calculé le prix (128.64^{fr}) de ses "valeurs en portefeuille" ; le 18 sept 1901 il a écrit en tremblant tant un peu une ligne émouvante que j'ai decalqué pour la faire reproduire avec les deux dernières du cahier datées, celles-ci, pour une nouvelle heureuse, du 23 mai 1905.

2 le lycéen que j'étais entendu encore chanter dans la mémoire, après le prix de l'étoffe et de la doublure la phrase qui les terminait toutes : "Facon, baleines et divers 35". Mais elle était en même temps passionnée et autoritaire; revoquant tout ce qu'elle jugerait propre à éloigner d'elle son fils, elle eût voulu, sans aucun doute, choisir elle-même la jeune fille (riche, de préférence) qui ferait le bonheur de celui-ci. Après une lutte indirecte d'abord, ouverte ensuite, mêlée d'incidents pénibles que rien ne pourrait excuser et auxquels mon père ne participait pas, elle s'inclina, redevenue calme, devant tout de pureté, de douceur et de charme, et compatit certainement - de loin, toutefois, afin de ne pas laisser seul mon père vieillissant - à la tragédie qui s'achèvera après trois jours le 25 avril 1898. La seconde épreuve - car c'en était une aussi, puis que je ne l'avais pas consultée, fut aduivie sans combat: la préparation avait bénéficié peut-être à ses yeux d'encouragements de haute valeur morale dont le désintéressement était manifeste. Et, après une période d'attente pour tous douloureuse, le rôle toujours difficile que n'avait su bien jouer ni la mère ni la belle mère, la grand mère très assagie l'a rempli de son mieux en "gâtant" tout qu'elle le pouvait ses petits enfants. Presque chaque année elle est venue passer quelques jours à Chindri eux (une fois avec la chère "Dante Hortense") où l'accueillait toujours la belle-fille dans la générosité de son cœur. A Paris elle vivait simplement dans le voisinage de "vieilles demoiselles", (M^{lle} Caillot la fille de la "dame blanche" de ma petite enfance, M^{lle} Manet) qui lui faisaient de fréquentes visites; elle était aussi très fière de ses relations avec M^{me} Borchut mère (ou tante?) du général du Génie (X1885) et avec M^{me} Cheralier mère d'un brillant normalien dont j'ai pensé depuis qu'il était peut-être le futur Jacques Chevalier de l'Université de Grenoble. Elle continuait d'ailleurs à "faire des économies", comme le lui avait suggéré mon père dans son testament. Ce n'est que sur la fin de sa vie que, fatiguée, elle s'était décidée à prendre une domestique.

Après de longs abandons la piété des âmes simples lui était en partie revenue et elle allait volontiers à l'Eglise. "pour se recueillir avec les siens". Elle est morte le 23 Janvier 1930 doucement, la très chrétienne et très bonne Marie Fonclaise était avec moi à son chevet; au cours de l'après midi comme j'allais m'absenter quelques instants j'avais dit à ma mère "à tout à l'heure", et j'ai su par Marie Fonclaise que ma mère toujours présente avait répondu: "mon fils m'a dit à tout à l'heure". A mon retour elle était en agonie et le prêtre que je suis allé chercher à S'heur s'est borné à quelques prières à mon sens trop hâtives dont j'ai garde un souvenir pénible.

II

Je suis né B^d Voltaire le 16 décembre 1872, mais le scribe distrait qui sur 2 pages du registre a écrit le mot novembre au lieu de celui de décembre m'a fait naître légalement un mois plus tôt et nul n'a jugé utile de faire reconnaître par un jugement qui eût été obligatoire une erreur pourtant manifeste. J'ai été baptisé le lendemain à S'Ambroise ayant pour parrain un belge (J. Koelman) sans doute ami de mon père et pour marraine "Fannie Leminge tante maternelle de l'enfant", mais sur le registre paroissial la "marraine" a signé "femme Lheninge", signature inhabituelle qui me fait penser que la présente était en réalité non pas "Fannie", peut-être déjà mariée (elle a eu un premier enfant en 1874) mais sa sœur Hortense dont on m'a toujours dit que c'était elle qui m'avait aussi bôt baptisé, emmené à Lantenot chez mes grands parents, Ramené à Paris en 1876 je suis allé, d'abord avec mon frère, puis seul à la Pension Boileau, Rue du Roi Doré; on y apprenait à lire et à écrire, à psalmodier les départs, à copier sur papier gaufré des compliments de Tour de l'An; la règle plate sur le bout des ongles intervenait quelquefois marquée doucement - par M Boileau, mais lorsqu'il s'agit pour moi d'entrer bien tôt au lycée, son ddjout, le bon M. Veyher, vint rue Communes me donner quelques répétitions d'allemand. Seules répétitions que j'ai eues. A Pâques 1882 je faisais en trois mois "ma huitième", au Lycée Charlemagne tout en suivant le catéchisme de l'abbé Dignat à l'église S'Paul S'Louis, d'ailleurs avec difficulté: l'abbé Dignat ne m'intéressait pas. Externe surveillé ou demi-pensionnaire (avec bourse partielle) j'ai fait pendant 9 ans deux fois ou une seule fois chaque jour le trajet aller et retour par la rue de Burenne et la rue de Sévigné entre la rue Communes et la rue S'Paul, j'ai eu quelques rares amis: Monier devenu officier de marine et mari d'une charmante française de Bafibi, mort depuis bien longtemps, Flageul, avocat, un des rares survivants de cette génération, Paul Landrin (X 1892) dont les parents m'ont d'abord et nous ont ensuite accueillis bien souvent dans leur hôtel de la rue d'Amsterdam, ou dans leur villa de S' Germain en Laye, qui, marié à Hélène Bissandier, fille de Gaston l'aéronaute nous a reçus à son tour B^d de Courcelles et, une fois, en villégiature à Lion sur Mer; Paul Landrin est mort d'un phlegmon à la gencive en 1921, nous n'avons pas cessé depuis d'entretenir avec sa veuve des relations cordiales. Au lycée j'ai aimé certains professeurs et je garde en mémoire avec reconnaissance leurs noms et leurs visages: le dernier a été Edouard Lucas professeur de "taupé", auteur des "Récréations mathématiques", mort accidentellement en 1891 pendant les grandes vacances.

(1) J'ai fait ma première communion le 1^{er} mai 1884; après avoir vu dans cette même église le 30 mai 1958 un prêtre qui m'a incidemment appris qu'une messe était dite chaque année à la mémoire des communicants de 1884, j'ai fait ma seconde communion à S' Séverin le 16 juin. Dans l'agenda qu'Auguste Poncan, a tenu depuis très longtemps sans doute mais dont les pages non détruites par lui peu avant sa mort débutent

7

Bachelier de Rhétorique en 1889, et sciences en 1890, classé en 1891 quatrième après le dernier reçu à l'X, rentré à Charlemagne au début d'octobre pour y faire une seconde année de "spéciales", je me suis vu, à la suite de démissions, le 26⁴ sur 269 entrés à l'École en première année, j'étais de même à mon entrée en Seconde année et quinzième à la fin de celle-ci ; ce rang me permettant de choisir entre toutes les "Bottes", offertes sauf une (les Mines) je choisis les Ponts et Chaussées qu'avait choisis mon camarade Suquet. Bien que, sorti troisième, il eût pu prendre les Mines ; l'armée avait à cette époque un grand prestige ce qui rendait moins âpre la compétition pour les emplois civils (60 de mes camarades avaient d'ailleurs quitté l'X "petits chapeaux", au bout d'un an, afin d'entrer plus vite à l'École d'application de Fontainebleau) Mais ma carrière aurait pu être tout autre si la mort d'Edouard Lucas n'avait pas laissé son élève préféré (dont il aurait sans doute voulu, bien à tort, faire en 1892 un candidat à Normale) libre de suivre les sages conseils d'hommes d'expérience (M Cauwin, M Joussetin) que j'ai nommés déjà.

Après une année, pour moi sans intérêt comme sous-lieutenant de réserve au 1^{er} Régiment du Génie à Versailles, ce qui me valait de sauver le premier de l'épée le cercueil de Sadi Carnot déposé sur les marches du Panthéon le 1894, je revins habiter rue Commines une chambre indépendante contigue au Salon de mes parents ; mes trois années d'élève ingénieur se passèrent ainsi coupées par deux "missions" de vacances en province l'une à Bayonne l'autre à Marseille et en juin 1897 j'étais affecté comme "ingénieur ordinaire, à l'arrondissement de Privas que j'avais choisi qu'il me rapprochait de la Provence et aussi parce que la "fusion" dans l'ardèche entre les mêmes ingénieurs du Service des routes nationales et celui des chemins vicinaux (cette question était partout débattue avec des fortunes diverses selon les tendances politiques des conseils généraux) comportait d'appréciables avantages matériels, de l'ordre pour moi, de 2 à 3000^f de plus chaque année. Et, ayant pris avec M Gros mon ingénieur en chef un bref contact que j'avais aussitôt senti plein d'espoir, j'épousais le 6 juillet, à l'Eglise des Blancs Mantoux, Rose Perruques, (Sœur ~~de~~ d'un de mes condisciples de Charlemagne, fille d'un pharmacien décédé, originaire du Var et belle-fille du neveu de celui-ci) portant le même nom et pharmacien lui aussi Rue Vieille du Temple) à qui j'étais en fait depuis longtemps fiancé.

Le 25 avril 1898, après d'affreuses souffrances, celle qui sur l'intervention d'un éminent chirurgien lyonnais, le D^r Tolosson, appelé en hâte, avait mis au monde un bel enfant mort, succombait

à une intoxication albuminurique (l'éclampsie) contre laquelle personne, ni son médecin traitant, ni sa mère présente, ni ses deux frères médecins, ni son beau père, n'avait songé à la prévenir par des analyses périodiques. Pendant ces trois jours deux âmes généreuses et très chrétiennes (M. Gros et M^{me} Laulagnet, veuve d'un avocat et propriétaire de l'immeuble dont elle habitait le second étage, ayant loué le premier et le rez de chaussée à M. Gros) s'étaient efforcées de soutenir la défaillance de celui qui attendait impuissant la fin du drame, lui épargnant les derniers épisodes; et lorsque, après l'inhumation à Hyères où j'avais retrouvé Auguste Pougan, je repris mon service, M. Gros et M^{me} Laulagnet me recurent avec une affection dont je n'ai rien oublié et m'encourageaient à vouloir revivre. Bientôt en sortant de leur maison, sur le Cours du Temple, j'allais voir passer devant moi, le beau et pur visage de la fille aînée du conservateur des hypothèques, nouvellement installée à Privas qui, avec sa sœur caquette, accompagnait leur mère en visite.

Le mariage eut lieu le 12 décembre 1899, mon père et ma mère y assistaient et c'était aussi pour moi une grande joie; mes deux témoins étaient mes collègues du Département, de Mollins de Louvion Delemer d'autrefois de promotions très voisines de la mienne. J'ai conservé précieusement écrit de sa main le texte de l'allocution que M. Gros avait lue à la fin du déjeuner et qu'il avait ensuite, sur sa demande, envoyé à mon père; on n'aurait rien pu dire de plus émouvant avec plus de délicatesse.

Nous habitons une petite maison à l'extrémité du Cours du Temple, au Rond Point de l'asile interdépartemental d'aliénés; j'avais mes bureaux sur le Cours du Temple même pres que en face de ceux de M. Gros. Le service des routes me laissant quelques loisirs je les occupais de mon mieux; nous étions souvent invités et nous avons fait à Paris, chez mes parents qui s'étaient gérés pour nous recevoir, un bref séjour lors de l'Exposition de 1900; nous avons plusieurs fois été reçus chez M. de Refuge, chez M. de Sal. Mon camarade Delemer, ayant eu connaissance cette même année par son oncle Lermynck, conseiller général de l'Aisne, et grand "sucrier", d'un poste vacant à Soissons que sa parenté ne lui permettait pas d'accepter, me le signala et, au mois de Janvier 1901 nous partîmes par un jour rigoureux d'hiver, avec notre brave domestique "la vieille Anna", pour nous installer 27 avenue de la Gare dans une maison récente que son propriétaire n'était

par la mort de M^{me} Charles Seguin (dont j'avais ignoré l'existence) le 6 juin 1886 et se terminent le 5 déc 1912, on lit: "Octobre 30 ma confession à Tournières", novembre 1 ma communion, la première depuis environ 45 ans, l'agenda est précieux aussi, par les dates qu'il donne au jour le jour sur nos voyages à Chindrieux et les menus événements familiaux.

pas jus qu'alors parvenu à louer, à cause de son architecture bizarre, et qu'il avait accepté d'aménager pour me permettre d'y loger des bureaux en sous sol, de plain pied avec le jardin. Nous y sommes restés sept ans; j'ai été simultanément sous les ordres de trois ingénieurs en chef, un, le principal, à Laon, M Limasset, pour les lignes "betteravières", à peu près toutes disparues aujourd'hui dont la construction allait commencer, un autre à Reims (M Bourguin) pour la Navigation sur l'Aisne et son canal latéral, un troisième à Compiègne (M Derôme puis M Dusureau) pour le Canal latéral à l'Oise; les relations les plus agréables et les plus sûres s'étaient très vite établies avec chacun d'eux; chacun avait accueilli notre ménage et non pas moi seul. A Soissons même l'usage était alors de "faire des visites", des relations s'étaient rapidement créées, superficielles avec quelques fonctionnaires, ^{et} les officiers du 67^e, plus étroites avec un ingénieur récemment arrivé à la C^{te} du Fay, M de Vorges et surtout avec la famille de M Deviolaine, maître verrier à Tauxrot Conseiller général beau père du créateur et maître de la Banque de Soissons, M Delaby. Mes relations avec les descendants de M Limasset s'épaulent puis se renouent à la première occasion, je vois très souvent M^{lle} de Vorges veuve, et M^{me} Louis Deviolaine veuve aussi; j'ai été l'un des deux exécuteurs testamentaires de M Delaby puis, en 1948 l'un des quatre exécuteurs testamentaires (donataires en outre de quelques uns de ses meubles et de ses bijoux) de Madeleine Delaby sa fille (!) Et c'est au 27 de l'avenue de la Gare que tout nés nos deux premiers enfants.

Mais M Emile Deviolaine dont une des lignes betteravières de mon service traversait la circonscription était catholique et "conservateur"; le député de l'arrondissement, personnage médiocre (on le disait marié à une danseuse de cirque) était "radical", et vraisemblablement franc maçon, le Ministre Combes, de fâcheuse mémoire, avait régné de 1902 à 1905 et son esprit ne s'était pas dissipé. Je fus appelé un jour chez le Directeur du personnel du Ministère des Travaux Publics Claveille ancien conducteur des ponts et chaussées issu de la politique anticléricale mais, au demeurant, brave homme. M Claveille m'expliqua qu'on n'avait rien à me reprocher mais qu'il valait ^(MELIX) pour moi, changer de poste, que deux étaient libres entre les quels je pouvais choisir, le nom de mon "persécuteur", que j'oublie ici volontairement, n'avait même pas été prononcé. Aucun des deux postes ne me tentait. Mis au courant par M Limasset, M Dusureau me

conseilla d'aller voir M Descubes, alors ingénieur en chef adjoint de la Voie de la Compagnie de l'Est. Mon choix fut fait après une brève conversation avec M Descubes au cours de laquelle celui-ci m'avait demandé, notamment, avec un sourire, quelles étaient mes opinions politiques, ajoutant presque aussitôt pour m'aider à répondre: Poincaré sans doute? Je fus donc autorisé à entrer en congé hors cadres à la Compagnie de l'Est en septembre 1908. Le député de Soissons m'avait rendu sans le vouloir un inappréciable service.

Avant de reprendre ce qui est le véritable objet de ce Memorial, j'achève de dire ce qui concerne ma carrière. Ingénieur principal de la Voie à Troyes, où mon adjoint, M Babouret, devenu ensuite mon successeur, m'a appris une partie de ce que j'ignorais - de nos relations la veuve malgré son très grand âge et sa fille n'ont pas plus que moi perdu le précieux souvenir - j'y ai connu débutant Albert Caquot, qui, depuis, a fait dans la Science appliquée une magnifique carrière; appelé peu après les graves inondations de 1910 (et peut-être grâce à elles) à succéder à l'arrondissement de Paris à M Müntz, au moment où le quadruplement des lignes de banlieue venait d'être entrepris, collaborateur au service central de M Siegler de M Descubes et de M Henry, trois noms que garde fidèlement ma mémoire, nommé ni sans étonnement ni sans inquiétude adjoint au Directeur (en quittant le service de la Voie j'avais demandé à M Descubes de m'y conserver une place) j'ai le 16 septembre 1921 succédé à M Tétardin, X de la promotion 1878, propriétaire de l'importante verrerie de Portieux dans les Vosges, qui se retirait. La "Grande Guerre", m'avait "maintenu à mon poste, comme tous les "affectés spéciaux" des chemins de fer, me donnant en outre le Commandement - peu dangereux - d'une Section de chemins de fer campagne chargée de l'exploitation dans la vallée de la Thur en Alsace d'un tronçon de ligne à vie normale, arraché aux allemands au début du conflit, et de deux funiculaires. M. Descubes m'ayant chargé de suivre l'exécution par les Sapeurs du 5^e Génie des multiples projets de lignes stratégiques, de gares régulatrices, de reconstruction d'ouvrages de truits dont il était l'auteur, j'avais, tout en continuant à m'instruire, traversé sans dommage et sans gloire une longue période d'épreuves si cruelles à tant d'autres, ^{je m'étais} replié avec le "gros" du service central à Dijon en 1914 avant la bataille de la Marne, et sur le point de l'être une nouvelle fois - après un peu plus de trois ans passés à Paris - à Bar sur Seine en 1918 (j'avais été chargé d'y préparer le "logement"). La paix revenue j'ai vu s'entreprendre et s'achever le grand travail un d'eux franchissait le col de Bussang, l'autre montait au Breitfirst.

très jeune fille, il avait fait danser chez son père alors ingénieur en chef des Ponts le mariage d'amitié fut un mariage "brillant"; celui de sa sœur cadette l'était de pour l'un, de 52 ans pour l'autre a montré que les deux mariages étaient des mariages nombre des exécuteurs testamentaires, et je ne suis pas parvenu à faire prévoir dans le

11/

de reconstruction de la Gare de l'Est dont le maître d'œuvre était M. Descubes, homme éminent, d'une grande bonté et d'une haute droiture, mort en 1927 d'une tumeur cancéreuse quatre ans avant l'inauguration solennelle du 23 décembre 1931; M. Descubes avait pu toutefois assister le 7 juin 1926, dans le hall en cours de transformation, à l'arrivée en place, en présence du Maréchal Joffre, de M. M. T. Herrick ambassadeur des Etats-Unis, de M. Painlevé Ministre de la Guerre et de M. de Monzie, Ministre des Travaux Publics, de la "décoration murale offerte à la France" "rétroscrite par l'auteur, le peintre Albert Herter, en souvenir de son fils Evrit" "tombe glorieusement au Bois Belleau devant Château Thierry le 13 juin 1918". J'ai gardé quelque fierté de m'être trouvé dès l'origine mêlé - par mes relations avec Hugues Leroux son beau frère - aux nobles intentions d'un peintre, certes sans génie, d'une grande générosité de cœur. J'en garde une autre encore, toute différente, celle d'avoir voulu et fait réaliser, par mon vieil ami Max Sainlaube, dans le domaine de Séricourt habité autrefois par Scitte puis par la famille du peintre provençal Louis Dauphin, une "maison de cure", modèle pour tuberculeux; cette initiative avait été accueillie avec le plus vif intérêt par le D^r Bidermann phthisiologue et médecin chef adjoint de la Compagnie et, si j'ai été conduit un jour à rectifier auprès de M. Narps alors Directeur de la Région de l'Est certaines erreurs de fait commises par le rédacteur anonyme (mais ne cessant jamais) de la "Vie du Rail", dans un article à la mémoire du D^r Bidermann, je consigne à celui-ci, pour de multiples raisons, une reconnaissance emue. La maison de cure de Séricourt a été inaugurée le jeudi 11 juin 1931.

La carrière que je viens de résumer et que m'avaient prédite certains de mes chefs de Soissons sans m'en convaincre et sans m'en faire maître l'ambition¹ devait avoir bénéficié, à mes yeux, de circonstances, dont une au moins (les inondations de 1910) et peut-être aussi la Guerre, était imprévisible; elle avait bénéficié à coup sûr de tel défaut de comportement d'un de mes pairs, plus ancien que moi à la Compagnie où il rendait d'éminents services; aussi mon premier soin avait-il été le jour même de ma nomination comme successeur de M. Félixardin, d'aller m'excuser auprès de lui, d'être nommé "au bénéfice de l'âge"² et jamais depuis aucune ombre n'a obscurci nos relations. J'ai donc eu depuis 1921 à diriger sous l'autorité d'un Président (M. Gomel, puis M. Renaudin, puis M. Marlio) et d'un Conseil à tous égards irréprochables, une "grande maison", dont la haute confidentialité était de tradition ancienne, où l'intrigue n'avait aucune place, très pénétrée de ses devoirs de réseau frontière face à l'Allemagne; un journaliste connu, Lucien Romier, avait écrit un jour en brossant

Un tableau sommaire et humoristique des différents réseaux, que celui de l'Est lui apparaissait "imtentinet sans enis te", et de Monzie, politicien sans vertu mais plein d'esprit, avait dit, paraît-il, à nos tiers (m. Cassier Président du Midi), qui le lui a répété, que le Directeur de ce même réseau était "un fil à plomb moral". J'ai reçu enfin à mon tour les décorations qui sont plus ou moins tôt attachées à certaines fonctions et leur ont fait perdre à peu près tout leur sens; Commandeur en août 1927 et sans me dissimuler que ce pouvait être une manière de paiement par le député de Velfort des petits services qu'il avait pu lui rendre le Directeur de la Compagnie de l'Est j'ai été sensible au geste de Gardieu ministre me le faisant honorer lui-même cette promotion que je n'avais pas sollicitée et à laquelle je ne songeais pas.

Dans la nuit du 23 au 24 décembre 1933, un horrible drame, la Catastrophe de Lagny, vint, par plus de 300 victimes, me plonger dans le deuil; le froid, un brouillard épais, la fragilité de voitures en bois dont on composait encore obligatoirement à cette époque les trains supplémentaires les jours de grande affluence, les témoignages de sympathie que je reçus, celui sur tout du Maréchal Gyautey m'écrivant le 25 "Je sais par une longue expérience quel souci intelligent de la bonne marche du réseau du bien être et de la sécurité des voyageurs vous animez tous, et vous n'en devez que" "plus souffrir de ce qui est advenu du fait d'exceptionsnelles conditions atueles plus rigues" "impossibles à prévoir", tout cela ne put m'empêcher de me tenir pour responsable comme le serait un général après une bataille perdue; j'offris ma démission au Président (Marlio) qui la refusa. Le 31 juillet 1935 je mettais fin, spontanément, à mes fonctions, à peu près à l'âge où mon prédécesseur et M. Weiss mon antéprédécesseur avaient renoncé aux leurs, donnant un exemple trop rarement imité. Au lieu de me laisser offrir un banquet d'adieu, comme l'avait fait M. Weiss, ou de me retirer sans me prêter à aucune manifestation collective, comme l'avait fait M. Téraud, j'ai réuni dans la Salle du Conseil autour d'une coupe de Champagne pour leur dire adieu, mes collaborateurs et reçu des 28 plus hauts en grade un livre. M. Duchatel qu'une grave maladie de cœur avait conduit à se retirer prématurément avant moi, m'aurait probablement sans cette circonstance remplacé; c'est Pellarain un peu plus jeune qui assura ma succession jusqu'à la création le 1^{er} janvier 1938 de la "S.N.C.F."

Sevoir de la page 4 — Rien que dans les jeunes générations on ait parfois paru l'ignorer, nous avons été de l'origine le mariage de mes deux belles sœurs: Angèle Paris (la chère tante Solon de tous ces nœuds) qui faisait chez nous à Soissons de fréquents séjours, a été de épousé Marcel Louis par ce que l'oncle de celui-ci le charmant M. Piller l'avait bien su et cher nos amis communs les voisins (M. Voisin était fabricant à Soissons, avec sa femme devenue veuve assez tôt, nous avons longtemps correspondu, M. Voisin était de plus un très proche parent de René Barth qui a été mon collaborateur à l'Est et nous est resté ainsi que sa femme très fidèle). — Marguerite Paris (la "tante Nini de tous jeunes et vieux") la épouse René Lecourt qui l'avait connue enfant à Gueret, parce que tous ans plus tard, à l'opéra, au Bal de l'X en 1902 ou 1903, il a croisé, reconnu, puis abordé une "belle tante jeune femme" (c'est lui qui l'a dit le 10 décembre 1946) que, et et chausées à Gueret. Le métier de Marcel Louis ne permettait pas de dire que, vantage; mais les deux familles étaient excellentes et une expérience de 40 ans est parfaite — (1) Mon rôle dans les Serenades a été rendu difficile par le trop grand attribution de certains legs une interprétation équitable des clauses du testament —

Marie-Louise Joséphine Paris - deux prénoms d'impératrice, disait-elle par amusement, - est née à Vully Place Municipale, chez son grand père paternel Nicolas Paris, "négociant", le 27 décembre 1876, de Marie Alice Esclavard, sans profession, âgée de 23 ans, épouse de Louis Paris; il semble donc que c'est chez sa belle mère Jeanne Broussouloux et non chez sa mère Elisa Ventéjoul qu'Alice Esclavard, qui le jour de son mariage, 20 mars 1876 habitait, d'après un autre acte, à Vully, 3 Rue de la Barrière, est venue faire ses couches. Elle s'est élevée chez les sœurs de Nevers à Château-Chinon puis au lycée de Guéret tout nouvellement construit dont plusieurs maîtresses devaient être "fraîchement embauchées", de l'Ecole normale de Sèvres (elle correspondait encore bien après son mariage avec M^{lle} Cazalaban sa maîtresse préférée) Louise Paris ayant obtenu le 26 octobre 1893 un "Brevet de Capacité pour l'Enseignement primaire", s'en tint là, elle avait chez ses parents autre chose à apprendre. Son séjour à Paris chez M. de Refuge l'année de l'Exposition de 1889 dans un milieu de grande culture littéraire et artistique lui avait fait une vive impression, elle y avait retrouvé l'héritage de Refuge devenu plus tard Comte de Solms à la lecture elle mêlait un goût pour l'aquarelle qu'elle a conservé jusqu'à la fin. A Piras en 1898 elle était arrivée "dans tout son éclat" comme elle me le disait elle-même, avec un sourire, lorsque 58 ans après je cherchais trop tard hélas! à recueillir de sa bouche quelques souvenirs précis. Notre voyage de noces sur la Côte d'Azur puis en Italie a été pour elle, si heureuse, et si peu gâtée jusqu'à la par sa vie dans de lointaines petites villes de province, un émerveillement. A Piras puis à Soissons elle avait reçu l'accueil que lui méritaient son intelligence, son naturel, sa grâce dépouillée de toute "coquetterie", son charme. Attribuée, avec moi, de n'avoir pas encore d'enfant et, très probablement, sur le conseil de sa mère à qui je me reproche aujourd'hui de n'en avoir pas témoigné plus vivement ma reconnaissance, elle se mit spontanément en 1903, à la clinique de la Rue de la Santé, entre les mains d'un chirurgien alors très connu (le professeur Foirier) pour une opération d'ailleurs peu grave suivie pendant plusieurs mois d'un traitement douloureux confié aux soins de notre excellent médecin le Dr Noirmant. Le 18 mai 1905 elle avait l'immense joie de mettre au monde notre première fille. Elle devait être dès lors une mère de famille parfaite qui eut la chance de nourrir elle-même, longuement, chacun de ses trois enfants, puis à mesure qu'ils grandissaient de leur ouvrir l'esprit et le cœur, de les suivre dans leurs premières études, les filles l'une après l'autre chez les sœurs de la Rue Henner, leur frère à la pension paroissiale de la Rue Tolaniche, de les guider dans leurs lectures, de les suivre toujours de près sans chercher à les garder sous son aile. Maîtresse de maison, ne recher-

pour elle-même aucun succès facile, curieuse de tout ce qui touchait aux arts, à l'Histoire, à la nature, elle savait entretenir avec ses hôtes des conversations qui tout en l'intéressant, les intéressaient aussi. Aux soins du ménage et des enfants, aux recettes de cuisine qui ne la laissaient pas indifférente, elle mêlait d'attentives lectures, des visites d'expositions, des leçons d'aquarelle (avec Claude Dauphin charmant aquarelliste gendre d'Adolphe Brissot mort très jeune tuberculeux). Nous avons ainsi passé après Privas, après Soissons, après Troyes, à Paris 9 Rue Moncey, puis 5 Rue Danton de longues années heureuses, et depuis 1914 Chindrieux était devenu, grâce à elle, une grande maison de famille. Des voyages nombreux mais toujours trop courts je le sent trop bien maintenant, en France (à Troyes une fois) en Italie, en Sicile, en Espagne, en Suisse, en Algérie, en Tunisie, en Grèce, en Angleterre, en Hollande (le dernier) la passionnaient; d'une inaltérable égalité d'humeur, n'exprimant jamais aucune exigence, s'intéressant à tout, elle était la compagne rêvée,

Notre vie familiale, intimement mêlée à celles de mes deux belles-sœurs dont aucun sentiment d'envie ne devait jamais nous séparer. S'était poursuivie, protégée; je l'ai dit déjà, par les circonstances: en 1914, à 42 ans alors que la plupart de mes contemporains "faisaient leur devoir", aux armées, j'étais mobilisé théoriquement dans un des services de l'arrière, et maintenant, en fait dans mes foyers; Chindrieux était pour les miens, très loin de la ligne de feu, un précieux refuge où j'ai pu les retrouver quelquefois et d'où ils ont pu sans encombre après la bataille de la Marne me rejoindre à Dijon et de là, rentrer avec moi à Paris; en dehors des périodes de vacances où nous étions de nouveau séparés, nous avons vécu ensemble Rue Moncey; les obus de la Berthelot en mars 1918 les ont fait repartir en Savoie après quelques émotions et des descentes nocturnes dans la cave. En octobre les enfants rentraient en classe et le 11 novembre au milieu de cette inoubliable journée toute fleurie de drapeaux je conduisais les deux aînés, revenant précipitamment Jacques du Collège Rollin Yvergne de la Rue Hermer, sur la place de l'Opéra pour entendre Martha Chénal chanter la "Marseillaise". Le 17 juillet 1925 Yvergne se mariait à la Vierge, à vingt ans, suivant son goût qui était aussi le nôtre, nous allions peu après nous installer pour beaucoup plus longtemps rue Danton. Tous profondément meurtris par la mort le 9 septembre 1931 de Madeleine Lagoutte nous voyions avec espoir Jacques revenir des Etats Unis sur le "La Fayette", où il avait rencontré M^{me} F. Wynn et ses filles, et son mariage à Chindrieux le 17 juin 1933 nous ravissait. Et je donnais le 31 juillet 1935 ma dernière signature rue d'Alsace

(1) Surtout-il que je rappelle ici pour ceux qui n'étaient pas nés alors, quelle est ma misère pour avoir voulu éviter un groupe de femmes qui lui barraient la route. Elle a eu peine, au cours de l'année suivante, faire construire "notre caveau" dans la concession p. dans le même cimetière. Sur la dalle de couverture en béton armé du caveau commun j'ai fait une croix en pierre dure fournie par le marbrier de Culot; on ne pouvait à cette époque s'arrêter au cimetière où nous sommes allés deux si souvent.

où Jacques était venu me chercher et m'aider à sécher mes larmes. Nicole avait alors vingt cinq ans ; elle avait eu déjà et aurait encore quelques déceptions sentimentales ; née plus délicate que ses sœurs et frère un peu nerveuse parfois, hésitant peut être à souffrir assez tôt à sa mère ses soucis intimes, elle nous préoccupait. Une grave infection dentaire m'avait alarmé au point que je crus pendant quelques heures que nous allions la perdre. Nous avions toutefois fait tous les trois en voiture au cours de l'été 1938 un pèlerinage dans l'ardèche, et elle m'accompagnait à Paris pour quelques heures ce jour du 14 septembre 1939 qui m'a révélé que je devrais le lendemain entrer à l'Hôtel Dieu de Beaune où je suis resté près de trois mois. La mobilisation de Jacques en Alsace pendant la "drôle de Guerre", son brusque rappel le jour même de son arrivée permissionnaire au Cap Ferrat où nous étions tous réunis, sa vaillante "retraite de combattant", l'"exode", au cours duquel Nicole quittant Yvergne et sa caravane s'était un peu égarée, les jours passés à Chindrieux sans nouvelles de Nicole ni de Jacques, l'apparition de celui-ci en civil dans l'entrebailllement des persiennes de la Salle à manger de Chindrieux, sa mère s'ébranvissant presque de joie en allant sur le seuil à sa rencontre, tandis que Nancy restait très calme d'apparence, mes voyages à Paris pour conclure la location à Culox, dans la maison Barbier, de la boutique qui allait devenir "Le Carrefour", auparavant nos émotions à l'arrivée des allemands sur la rive droite du Rhône, la fusillade derrière la barricade qui barrait la route, notre séjour plusieurs nuits dans la cave du château de M^{me} de la Tullaye, - tout cela s'était apaisé peu à peu dans le calme relatif où nous vivions "en zone libre". Un ausweis assez régulièrement renouvelé (il ne l'avait pas été (et j'en garde le regret) lors des obsèques de M. Lator) me permettait de maintenir un lien avec Paris et la "zone occupée".

Et à la fin de septembre 1942, laissant Nicole seule à la maison, nous allions par le train à Fleaux voir Manière, encore assez mal remis des suites de six mois passés comme prisonnier en Allemagne (du 15 mai au 30 novembre 1940).

Le dimanche 4 octobre, après avoir, - sans le moindre pressentiment - déjeuné dans le train de retour, nous descendîmes vers 3 heures après midi à la gare de Culox ; le curé de Chindrieux l'abbé Charavel et le Docteur Euler nous y attendaient. Quelques mots suffirent : Nicole était morte. Aujourd'hui encore, après quinze ans et demi, ce samedi 8 mars 1958 qui termine la semaine au début de laquelle je me suis recueilli, tout seul, le lundi 3 pour le quarante-huitième anniversaire de sa naissance, les larmes m'ont contraint à m'interrompre

16 Silencieusement, celle qui l'avait mise au monde à Troyes le 3 mars 1910 a supporté la terrible épreuve. Mais l'année dernière un incident fortuit m'a fait découvrir, dans un placard de sa chambre à Chusdrieux, le gros cahier que Nicole avait acheté "le jour de ses dix-huit ans" avec 10^{fr} prélevés sur le cadeau d'anniversaire de papa; Nicole projetait d'y écrire "un peu de tout" et les derniers mots qu'elle y a écrits sont datés de janvier 1930. Sa mère l'a repris le mercredi 3 mars 1943. "Ma chérie, j'attendais ce jour là pour commencer ce journal : ton anniversaire, trente-trois ans!" "Quelle journée poignante pour ton père et pour moi; ce matin à la messe" "aux repas, et ce soir..." Et le 31 octobre suivant elle écrivait: "La tombe est terminée, une simple dalle⁽¹⁾, elle sera pour tous les trois; qui de nous deux y entrera le premier? Je ne recule pas devant l'et hincence" "puisque c'est pour te retrouver... Mon Dieu, donnez-moi le courage" "nécessaire..." et, le vendredi 3 mars 1944: "Nous pleurons tous les deux ce matin en montant la côte pour aller entendre la messe, j'ai" "communiqué, c'était ton anniversaire ma chérie et tous les souvenirs" "d'il y a trente quatre ans se pressaient pour nous... La Sœur Gilbert" "pleine d'expérience... il semblait que tu protestais d'être descendue sur" "la terre Et jusqu'à l'heure de ta mort, ma chérie, je n'ai jamais été" "rassasiée de tes beaux yeux noirs; ils sont fermés à présent pour toujours."

Et c'est peut-être mieux ainsi. Le grand dispensateur de nos joies et de nos peines aura voulu lui épargner l'amertume d'une vie qu'elle aurait pu juger gâchée, si elle n'avait pas forcé un foyer.

Sa mère lui a survécu quatorze ans; elle m'avait laissé aller seul à Beaurive au cinq centenaire de l'Hotel Dieu, parce qu'il lui semblait "trop égoïste et trop douloureux de jouer sans elle de ces fêtes"; mais la vie a repris lentement, la blessure ne s'est pas fermée, elle est devenue moins brûlante, plus rien n'a été écrit sur le gros cahier d'écolière après le 3 mars 1944. Elle a eu pour moi quelques craintes: le bombardement anglais sur Culor, où je ne trouvais au moment de la chute des bombes, la réquisition brutale par les gens de la "Présidence" de deux fiats d'estence que j'avais distillés au fond d'une cave, en ayant déjà de bon gré donné quatre, et qu'une dénonciation a fait découvrir (les allemands en 1940 s'étaient bornés à me prendre, en mon absence, une caisse de Champagne et, après 1942, lorsque la "zone libre" avait cessé de l'être, aucune visite n'était venue troubler votre repos). Jacques et les siens étaient à l'abri en Amérique, j'allais régulièrement à Paris aux réunions de la Thomson (où De Gaulle m'avait demandé d'entrer vers 1938) après la Victoire des alliés nous sommes rentrés à Paris

est morte d'une fracture au crâne, étant tombée de bicyclette à la sortie de la grand-maison perpétuelle de la famille Malliard dont les restes ont été, devant moi, rassemblés; j'ai pu faire sceller, au droit de la partie de ce caveau qui doit nous recevoir tous les trois, l'aque songer à un "monument" et cette simplicité convenait à notre tristesse; j'avais seul

5

17

Jacques est venu des Etats Unis une première fois seul arrivé au Hâvre sur l'Indochinois à la fin de septembre 1945, chargé d'expériences multiples sur l'industrie du pétrole qu'il avait approfondie, il avait en outre avec l'aide de l'industriel La France et aussi, je crois, de Maurice Partiot, et non sans une certaine résistance de l'administration ^{avait fait construire} un canon - plus exactement un affût de canon qui permettrait de tirer dans tous les plans et sous tous les angles, et ce canon avait fait des tirs réels en juin 1944; reparti en décembre sur le Roy James Cole par Bordeaux où je l'avais accompagné et qui lui avait valu avec d'autres passagers dont J.P. Sartre une traversée pleine de pittoresque et certainement aussi d'émotions, il était revenu une seconde fois seul encore en décembre 1946 débarqué à Cherbourg où j'étais allé l'attendre à l'arrivée de l'île de France, et était reparti le 25 janvier par avion, son ami de Montricher voyageait avec lui et nous étions allés M^{me} de Montricher et moi les voir s'envoler d'Orly, émus sans trop nous le dire, l'un et l'autre; j'étais enfin allé les chercher tous de retour, à Rotterdam le 23 mars 1947. Les années scolaires à Paris de nos petites filles débutaient par celle de Marie Claire 1946-1947, vint ensuite Mircille, Dominique et les fins de semaine Bernadette, Louis de St Germain en Caye venait retrouver l'une ou l'autre de ses sœurs le dimanche, avant de devenir à son tour notre pensionnaire.

Le Congrès des Chemins de fer qui, sous le prétexte que m'en donnait la présidence de la petite Compagnie d'intérêt local de la rue de Mironesnil, me comptait parmi ses membres, nous avait permis tous les deux (comme autrefois à Rome (en 1922)) à Lucerne en juin 1947 et de nouveau, à Rome en 1950 de faire un paisible séjour.

En décembre 1949 le samedi soir 10 pour nos "noces d'or", nous réunissions à table nos enfants, nos petits enfants. Le ménage Secavitch; ce qui a été ce soir le dit par les uns joué par les autres se le garde pieusement dans nos archives. Le lendemain dimanche tous nos proches de Paris et quelques amis (Mani Lère Landrin, Deriolaine) se rassemblaient autour d'un goûter; sur la photographie prise avant leur arrivée, nous sommes à peu près tels, il me semble, que nous étions quelques années auparavant, elle assiste moi debout; et le lundi matin 12 vrai jour anniversaire nous saluait à la messe à St Séverin. En 1953 nous faisions en Hollande un très court et très agréable voyage. Je regardais ma compagne de tant d'années, elle s'alourdisait peut-être un peu, ses beaux ^{cheveux} d'argent s'argentait davantage, mais elle était toujours la même, et lorsque le soir de décembre 1952 où avaient été salués mes quatre vingts ans, nous nous étions retrouvés seuls, voulant oublier un instant le 14 octobre 1942, elle m'avait dit que venaient de s'écouler "cinquante trois ans de bonheur".

Mère, elle avait su, après les avoir nourris de son lait, élever ses trois enfants; belle mère elle était restée toujours dans son rôle, sans aucun mérite, il est vrai, tant ce rôle lui était rendu facile, grand mère elle s'est intéressée constamment, de très près, à ses petits enfants et, lorsque, l'un des derniers jours de juin 1956, revenant d'une promenade au Bois en voiture (qui était le bal d'une promenade d'essai en vue de la course à faire bientôt jusqu'à la gare de Lyon) nous nous étions arrêtés devant la maison du Boulevard Emile Augier où vivaient en même temps que nous ^(arrivées) nos petites filles, elle avait su les appeler près d'elle et leur sourire.

Elle n'est devenue vieille que le 30 décembre 1953 à soixante dix sept ans. Ce jour là, tout d'un coup, alors qu'elle s'installait devant la table de notre table à manger pour envoyer, à Vieux Moulin, un des "Christinas", dessinés par Dominique, sa mari n'a pu tracer que des lettres informes. Je regarde en ce moment, une fois de plus, ce Christmas à travers mes larmes: elle n'a exprimé aucune émotion apparente se bornant à dire: "C'est le commencement de la fin, je ne peux plus écrire". Nous sommes allés quand même à Beaune le lendemain. Ayant recueilli de divers côtés des paroles rassurantes j'ai presque cru que ce qu'on appelle, paraît-il, d'un terme bizarre de l'aphasie de l'écriture était un accident, une sorte de blessure au cerveau qui pourrait se cicatriser et je me suis appliqué à la rééduquer peu à peu, les mots dictés et épelés ensuite par elle lui revenaient. Aucune autre forme de paralysie ne s'était produite j'ai cessé d'écrire sur le cahier où j'avais noté ces premiers symptômes et l'année 1954 s'est écoulée ainsi tout entière avec quelques visites du Dr Bouttier avant et après les vacances et d'assez nombreux médicaments. Le 17 novembre nous déjeunerons à Seixes chez le Dr Bourdier (j'ai vu depuis que la femme et lui l'avaient trouvée morte vivante). Pour ne pas lui imposer la fatigue d'un long voyage et aussi dans la crainte de ne pouvoir l'uis taller convenablement à l'hôtel je suis allé seul le 2 Janvier 1955 à l'émouvante cérémonie au cours de laquelle Marie Claire, au Rubet, à renouvelé ses vœux; je savais d'ailleurs et le lui avais dit que Marie Claire la verrait ensuite quelques jours à Paris avant de repartir pour le Brésil. Bientôt des signes allaient apparaître; à l'investigation des Lecourt, Marie Claire venant de partir, nous consultâmes de Dr Plas, cardiologue réputé, paraît-il, une première fois le 2 février une seconde fois le 25 mars, la médication prescrite très semblable à celle du Dr Bouttier avait rétabli le rythme du cœur mais les troubles circulatoires s'accroissaient et le Dr Plas ne m'avait pas dissimulé qu'une "guérison", était impossible; et le 31 Mars la malade descendit de voiture devant le 44 de l'avenue Georges Mandel où nous allions déjeuner. S'écroulait brusquement sur le sol épuisée qui conduisit à la porte cochère, sans que j'aie pu faire.

P.S. Dans les pages de ce Mémorial il y a peu de chose sur les deux grandes guerres mais j'ai consacré de nombreux chapitres à la seconde que j'ai traversée en simple Spectateur. Il y a peu de chose aussi sur une carrière à laquelle je me suis consacré tout entier pendant 37 ans de vie active dont 27 à la C.S. de l'Est; de plus nombreux détails

quoique tout près d'elle un geste pour la retenir, l'arcade sourcillière avait porté et, signe bien plus grave elle ne s'était rendu au cun compte de sa chute, affirmant au s'ilôt relevée qu'elle avait simplement heurté de la tête la grille d'entrée de l'immeuble.

J'ai recommencé à prendre des notes; je viens de les relire; température persistante malgré les antibiotiques, somnolences prolongées, indifférence apparente à tout et à tous, fréquentes interventions la nuit de l'infirmière de garde (une de celles qui avaient soigné Simone Tirette) confusion de mots (je le pensais tout au moins) quand elle disait un matin à son réveil: "où est papa...?" et un autre jour, pendant notre déjeuner: "Est-ce que maman ne doit pas venir aujourd'hui?" Puis une accalmie s'est produite et j'écrivais le dimanche 24 avril que nous avions ensemble le matin regardé sur l'écran la "messe à l'envers", commentée par le P. Roquet et fait l'après-midi des projets pour Chindrieux avec "une dame de compagnie", et peut-être aussi "un gardien de propriété".

C'est un autre projet que j'ai voulu et pu réaliser dans les semaines suivantes au prix de courts et nombreux voyages que mon inquiétude n'a pas toujours supportés aisément: afin que ma malade n'ait en aucun cas à devoir monter un étage j'ai aménagé un cabinet de toilette dans la véranda, un water-closet dans la cuisine et fait de la bibliothèque une chambre à coucher. Le 9 juin nous avons en voiture fait aux Andelys le pèlerinage qu'elle désirait depuis quelque temps faire - comme si elle avait pressenti que ce serait le dernier - et le 28 juin nous débarquions sans incident à la gare de Calvados tandis que la Citroën amenait à Chindrieux la "gouvernante" embauchée depuis le 12 mai. Cette année là encore l'été se passerait dans le calme si non sans inquiétude; c'est ce que j'ai noté rétrospectivement en reprenant mon carnet le 2 février 1956: "présences habituelles des enfants et petits enfants complétées par celle des deux filles de Marcelle dont nous avons eu la garde pendant quelques jours"; nous avons pu faire tous les deux dans la Citroën une promenade à Yenne et une autre (avec Bruno) à Belley et nous étions rentrés à Paris le 20 septembre. Contrairement à la tradition antérieure nous n'avions voulu aller ni à Vieux moulin à Noël ni à Beaune le 1^{er} Janvier, les visites, me rappelle mon carnet, étaient toujours bien accueillies (celle de M^{me} Lebert l'avait je m'en souviens, beaucoup amusé les absences, étaient rares et brèves et la malade en souriait).

En mars la situation s'est de nouveau aggravée. Marchal "éminent professeur", appelé par le D^r Bouttier que cette situation inquiétait peut-être plus qu'il voulait le montrer, a jugé que je pourrais garder ma malade "3 ou 3 ans", encore! J'ai accepté cette illusion; mais la "pleurésie

cardiaque" diagnostiquée peu auparavant faisait apparaître la nécessité d'une ponction douloureuse; un mieux l'a écartée, sans toutefois que le déclin de la conscience, que je notais le dimanche de Pâques 1^{er} avril, s'atténue. Pour tromper mon angoisse de tous les instants, j'ai fait et refait de mes mains "l'objet mystérieux, dont le nom l'avait distraite, puis une chaise longue transformable en fauteuil roulant qui devait lui servir à chaudière sur la terrasse et dans l'allée des Dommières dont le nivellement sommaire devait être en cours." En mai, les somnolences étaient moins longues, j'ai repris mes es sés de lecture (j'en ai conservé les traces) puis les inconsciences ont reparu accompagnées de scènes presque violentes dont la pauvre Dominique était le témoin passif; calme le jour la malade refusait de se coucher le soir, réclamaient deux petits sacs dans lesquels elle avait entassé pêle-mêle des objets de toilette et du linge de rechange, essayant d'ouvrir la porte du palier pour sortir; il fallait la supplier de se laisser déshabiller et mettre au lit; elle repoussait la prière, et me dit une fois que j'étais mal venu à l'y engager; bien que la sachant irresponsable, ces violentes verbales où je ne pouvais pas la reconnaître ne déchiraient; elles cessaient lorsque vers la fin de juin je pus lui faire comprendre que nous allions bientôt partir pour la Savoie, et le 28 juin, la "Buick" de Jacques nous conduisit, en passant par la cour de la Poste, à quelques mètres du compartiment qui nous avait été réservé.

A Chindrieux les premières semaines de juillet auraient presque pu, tant elles étaient calmes, me donner l'espoir d'un sursis; le mercredi 25 nous avions fait encore une courte promenade jus qu'aux fleurs qui commençaient à sortir devant la maison fermière, elle s'était étendue ensuite sur la chaise longue tandis que je m'asseyais à côté d'elle et y prenais quelques photographies. Le lendemain, brusquement, sans cause apparente, elle avait une forte fièvre; couchée elle ne devait plus se relever. J'ai noté, jour par jour, presque heure par heure tous ses gestes et tous les détails pour tenter de recueillir encore d'elle quelques signes de tendresse: je les garde dans mon cœur. Le 1^{er} septembre à 17h40 le sien a cessé de battre. Je n'ai pas eu à lui fermer les yeux qui étaient déjà clos. Elle est morte là où elle devait certainement mourir, ayant vu dans ses derniers jours et reconnu, j'en suis sûr, tous ceux qu'elle aimait et qui ont prié ardemment pour elle. Dans la tombe où elle repose j'entrerais bientôt le dernier. Que Dieu me pardonne mes fautes, et, si telle est Sa volonté, comme l'enseigne l'Eglise, qu'il me donne l'immense joie de revivre un jour, de la revoir et de l'aimer encore.

Elle ne s'en est pas souvenue une seule fois]

P. Riboud

13 Mars 1958

auraient manqué d'intérêt pour ceux à qui j'ai surtout pensé en écrivant le mémorial. Si toutefois ils lisent une lettre de Mme Boudin, veuve d'un de mes anciens chefs à Reims, que nous avons conservée, ils y verront l'annonce de ma promotion future, et je garde en mémoire ce qu'a dit au Conseil de l'Est. M. Gerardin mon prédécesseur mettant la direction de la Compagnie "entre des mains sûres et jeunes."



César Riboud 1820-1905
mon grand-père

Yv. Le Couy

On opère tous les Jours
et par tous les temps.
de 7 h^{res} du matin à 7 h^{res} du soir
dans un pavillon vitré
THAÛST - DODERO
Photographe, en tout genres.
Portraits en ville
spécialité pour le coloris
1850
Portraits après décès
reproduction de tableaux
Rue de la Préfecture 9.

Le neuvième jour du mois d'août
de l'année Mil-huit-cent-cinquante-un
C. Riboud

Daguerreotype de César Riboud que j'ai sommairement
recollé en en conservant le vieux cadre. Sa date 9 août 1851 est
écrite de sa main et la signature identique à celle qu'il mettait
encore cinquante trois ans plus tard au bas de ses lettres.

373



PLACE
de Lyon.

ROYAUME DE FRANCE.

DÉPÔT DE RECRUTEMENT ET DE RÉSERVE
du département de *la Seine*

CONGÉ DE LIBÉRATION.

NOUS, soussigné, Commandant du dépôt de recrutement et de réserve du département d'Alger, fils de Mathieu, Délivrons le présent Congé de libération au Sr Joseph Béjar, Jeune Et Casé 1840, né le 20 janvier 1820, et de Marie Prid'homme, domiciliés à Alger, canton d'Alger, département d'Alger, cheveux ch. fonc., sourcils ch. fonc., yeux gris, front ordinaire, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond, visage oval, taille d'un mètre 638, milimètres, profession de tailleur, métier de tailleur, dernier domicile à Alger, canton d'Alger, département d'Alger, marié à D^{lle} El Aïssa Contractée mariage, domiciliée à Alger; lequel est inscrit comme Jeune folle au registre-matricule du corps sous le n° (le), et a terminé le temps de service exigé par la loi le 31 décembre 1847. Fait à Alger le 31 décembre 1847.

Le Commandant du dépôt,

VU et VÉRIFIÉ :
Le Sous-Intendant militaire,

Vu :
Le Maréchal de camp.

APPROUVÉ :
Le Lieutenant général,

Broderick



INDICATION
DES SERVICES OU DE LA POSITION DANS LA RÉSERVE.

CAMPAGNES ET BLESSURES.

Donn Soldat de la classe de 1840 N° 373 de la liste de
Contingent de 1840. Laisse par des foyers Comm. Indig.
de famille. Libéré définitivement ... le 31 décembre 1844

✓

POLICE GÉNÉRALE
DU ROYAUME.

Passe-Port

à l'Intérieur,
valable pour un an.

DÉPARTEMENT
du Rhône

SOUS-PRÉFECTURE
d

COMMUNE
d Lyon.

Registre 501
N^o 193.

SIGNALEMENT.

Agé de 30 ans.
taille d'un mètre 64 centimètres,
cheveux châtains,
front rond
sourcils châtains,
yeux gris-bleu
nez moyen
bouche moyenne
barbe blonde
menton rond
visage ovale
teint coloré.

SIGNES PARTICULIERS :

Signature du Porteur :

E. Riboud



Passe-port à l'Intérieur,
valable pour un an.

Nous Maire de la ville de Lyon.

Invions les Autorités civiles et militaires à laisser passer et
librement circuler de Lyon, département
du Rhône à Coulon. département
du var.

Le S. Riboud, le 9

profession de conducteur de travaux.

natif de Lyon, département du Rhône
demeurant à Lyon, rue de Yarente 21.
et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Delivré sur attestation.

Fait à Lyon,

le 9 septembre 1850

Le Maire de Lyon.



Arnaud

Prix du Passe-port : DEUX FRANCS.

VILLE DE LYON.

N° 2026

NOTA. — Sera puni de l'emprisonnement et d'une amende : 1° celui qui se sera fait indûment inscrire sur les listes électorales ; 2° celui qui, déchu du droit de voter par suite de condamnation judiciaire, faillite, etc., aura voté en vertu d'une inscription antérieure ou postérieure à sa déchéance ; 3° celui qui aura profité d'une inscription multiple pour voter plus d'une fois.

(Art. 98, 99, 100 et 101 de la loi du 19 mars 1849.)

Lyon. Imp. Nigon, rue Chalamont.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Elections à l'Assemblée Législative.

CARTE D'ÉLECTEUR *

Maison Bussot, quai d'Occident,

Le 8 Juillet 1849, à HUIT heures du matin.

Le Citoyen

rue de Sarron

Lyon, le 20 Juin 1849.

Le Maire de la Ville de Lyon,

Reveil.

1^{er} CANTON.

4^{me} SÉRIE.

* Cette Carte devra être conservée avec soin, attendu qu'il n'en sera pas donné de duplicata

POLICE GÉNÉRALE.

(P. I.)

PASSE-PORT

à l'Intérieur,
valable pour un an.

DÉPARTEMENT

d *Seine*

SOUS-PRÉFECTURE

d *Seine*

COMMUNE

d *Paris*

Registre *A*

N° *541*

SIGNALEMENT.

Âgé de *38 ans*
taille d'un mètre
64 centimètres.

cheveux *bruns*
front *ronde*
sourcils *bruns*
yeux *bleus*
nez *droit*
bouche *fine*
barbe *brun*
menton *ronde*
visage *ovale*
teint *rose*

SIGNES PARTICULIERS :

Signature du Porteur :



EMPIRE FRANÇAIS.

Passe-port à l'Intérieur,
valable pour un an.

Nous *Préfet de la Seine*

Invitons les Autorités civiles et militaires à laisser passer et
librement circuler d *St. Étienne* département
d *Seine* à *St. Étienne* département
d *Bois de la Roche*

L. P. Ribaud chef

profession d'Employé au chemin de fer,
nati f d *Lyon* département du Rhône
demeurant à *St. Étienne*
et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Délivré sur *demande*

Fait à *St. Étienne*, le 25 *juin* 1859.



Frais du Passe-port: DEUX FRANCS.

Le Préfet de la Seine
les Secrétaires Généraux

U. M. M. M.

VILLE DE LYON
—
5^e Arrondissement

ÉLECTIONS DU CORPS LEGISLATIF
Dép^t du Rhône. — 2^e Circonscription électorale CINQUIÈME CANTON

CARTE D'ÉLECTEUR

1^{re} SECTION, assemblée à l'Ecole des Frères, rue Saint-Pierre, à Vaise,
Le Dimanche 31 mai 1863, de 8 heures du matin à 6 heures du soir,

COMMUNE D'OUTRE-FUREN.
Sections des Conseillers Généraux et d'Arrondissement

CARTE D'ÉLECTEUR.
M^r Ribou Joseph
Mayouir Berard
L'Assemblée aura lieu le samedi 31 juillet & Dimanche
1^{er} Août 1863, à 8 heures du matin à la Mairie.
G^r le Maire d'Outre-Furen.
Pichon, cons. municipal.

DOMICILE.
9. de Vaise, 36
Le Maire,
ANT. BESSON.

de la Section.
15.

Joseph Ribou
DATE
DE LA NAISSANCE. 1820
QUALIFICATION. *Cup^r ch^{re} d'art*
DÉMEURE. *rue Béquet 14*

Signature de l'Électeur.
J. Ribou

Fait à Paris, le 2 septembre 1870.
Le Maire,
Charles MOTTE

L'Électeur apportera son bulletin préparé en dehors de l'assemblée. Ce bulletin sera sur papier blanc,
et sans signe extérieur.

Cette Carte devra être conservée par l'Électeur.

-17-





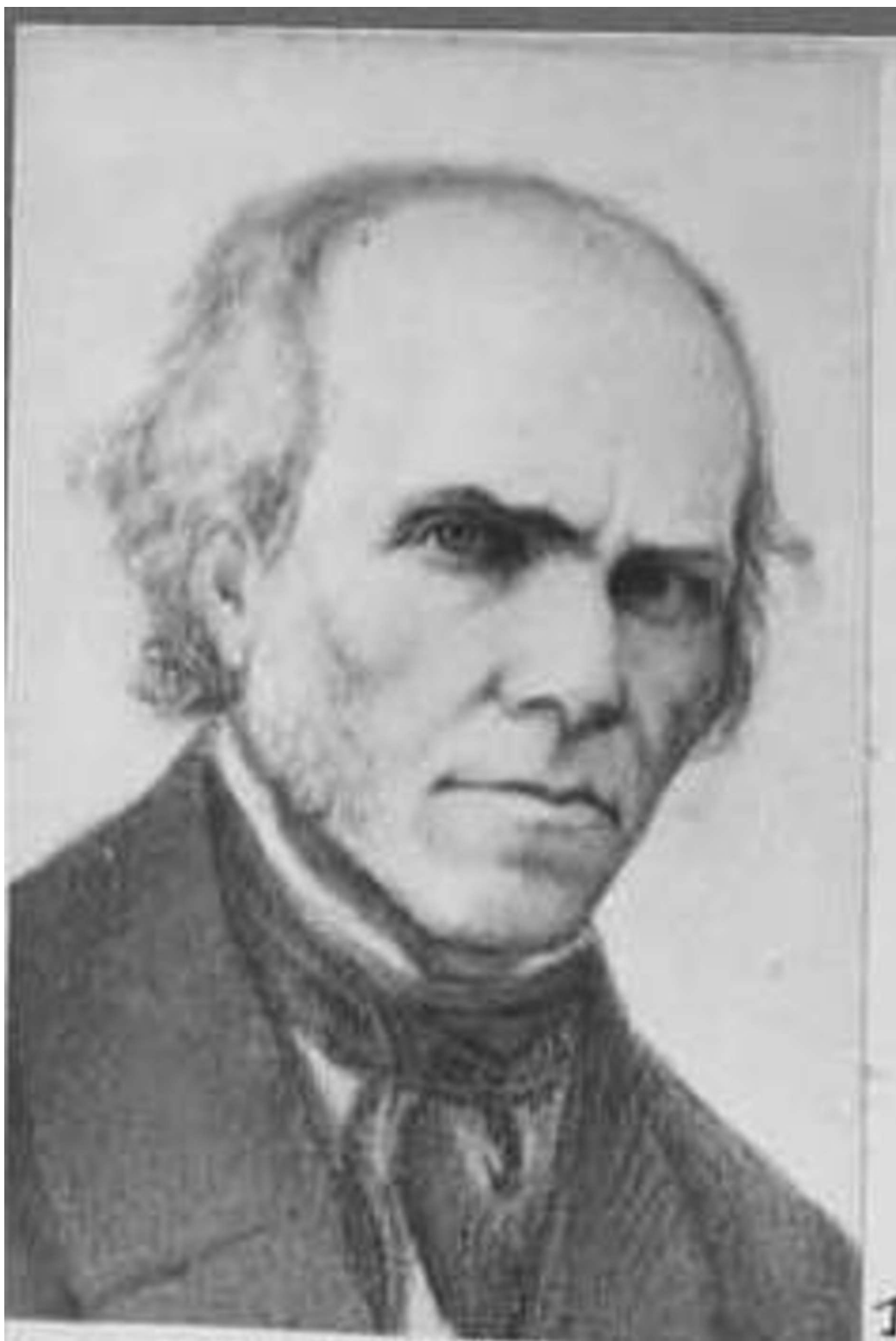
Quincé, 25 novembre 78

Mon cher César

Je n'essaierai point de vous donner des consolations à propos d'un malheur qui n'en comporte pas. La mort d'un enfant est d'autant plus cruelle qu'elle semble plus contraire aux lois naturelles, et les regrets qu'elle laisse sont longs à disparaître. On se résigne à perdre un parent âgé, si grande que puisse être l'affection qu'on lui porte, parce que la mort est le terme fatal auquel aboutit toute existence qui se prolonge régulièrement, mais devant le cercueil d'un enfant on reste accablé de douleur, et on se demande où est la justice et la logique des choses qui se passent en ce monde. Il vous reste heureusement un second fils sur lequel vous pourrez reporter votre tendresse et vos projets d'avenir.

Ma sœur qui a vu quelquefois ses enfants malades et qui a tremblé à l'idée de les perdre, me charge de vous dire qu'elle prend une part bien vive au malheur qui vous frappe. Mon frère était déjà reparti pour l'Algérie





p 50 (25) 1 Simon Prud'homme.jpg











p 50 (25) 5.2 Alice Esclavard.jpg



p 50 (25) 6.1 Louis Paris.jpg





p 50 (25) 7.1 Julie Theninge.jpg



p 50 (25) 7.2 Julie Théninge.2.jpg



p 50 (25) 8.1 Cesar Riboud.jpg







p 51 (25) 9 Louise Paris.jpg



p 51 (25) 10 Paul Riboud.jpg



p 51 (25) 11 Angèle Paris.jpg





p 51 (25) 13 Marguerite Paris.jpg





p 51 (25) 15 Yvonne riboud.jpg





p 51 (25) 17 Nancy Gwinn.jpg



p 51 (25) 18 Jacques Riboud.jpg



p 51 (25) 19.1 Nicole Riboud.jpg





Boris le 2 Mars. 1900.

Mes chers enfants

Notre lettre de Bordeaux ne
vous est parvenue qu'hier soir
et par conséquent ma réponse
n'a pas pu partir par le courrier.

Vous avez bien fait de rentrer
chez vous deux jours plus tôt.
De ce côté du monde que nous
vivons plus à l'aise, il n'y
avait rien qui put nous y retenir,
et nous avons les yeux depuis
assez longtemps pour nous en apercevoir
et besoin de regagner notre
gîte.

Mais rassurez-vous très braves
d'apprendre que malgré les
longues courses que nous avons

faites nous restons chez nous
bien portants tous les deux.
Continuez, mes chers enfants,
à nous bien porter c'est le
plus grand plaisir que nous
pouvons nous faire.

Notre mari, mon cher Pierre,
et bien plus étourdi qu'il ne
le paraît, il m'a donné des
adresses auxquelles je me suis
adressées conformément pour lui écrire
et je crois bien qu'il a rarement
retenu les lettres qui lui étaient
adressées. Ce qui me fait dire
cela c'est qu'il ne répondait pas
du tout à ce que je lui demandais.

Mais rassurez-vous, mes chers
fils, les souvenirs de tant de
famille, ce qui nous a fait
grand plaisir, j'en ai eu
très gentille. M^{me} Joseph qui
nous a écrit une gentille petite
lettre dans laquelle elle nous
invite, très respectueusement,

Monsieur Pierre nous envoie ses très affectueux salutations à tous deux.

Je t'ai écrit un bonjour et t'ai dit que j'étais bien et que j'étais content de t'écrire. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu fatigué et que j'avais besoin de repos. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu triste et que j'avais besoin de te voir. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu amoureux et que j'avais besoin de toi. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu étonné et que j'avais besoin de te parler. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu inquiet et que j'avais besoin de te rassurer. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu heureux et que j'avais besoin de te remercier. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu triste et que j'avais besoin de te voir. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu amoureux et que j'avais besoin de toi. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu étonné et que j'avais besoin de te parler. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu inquiet et que j'avais besoin de te rassurer. Je t'ai aussi dit que j'étais un peu heureux et que j'avais besoin de te remercier.

d'aller passer une partie de l'été au château de Fontaine d'Escoubert, tant on est désarçonné à cause des grièges, on y charite la Carmagnole et l'on y promène le drapeau rouge. Il arriva même dit même que l'on a menacé d'incendier les usines. J'aime à penser qu'elle s'exagère la situation.

À Stencher ils vont bien, sauf ce pauvre bout qui s'est fait en ditant de reins. D'ont il souffre beaucoup et qui le tient au lit. Mais après cela il n'y a aucun danger nous dit on...

Mais alors, bien, mon cher, continue ton petit bonhomme de chemin, moi il va de mieux en mieux. Mais nous remercions bien, mes chers enfants, de vos bons souhaits et croyez que de notre côté nous faisons des vœux pour votre bonheur, en particulier je souhaite à Paul une bonne année. L. Pélissier

Mou cher Paul

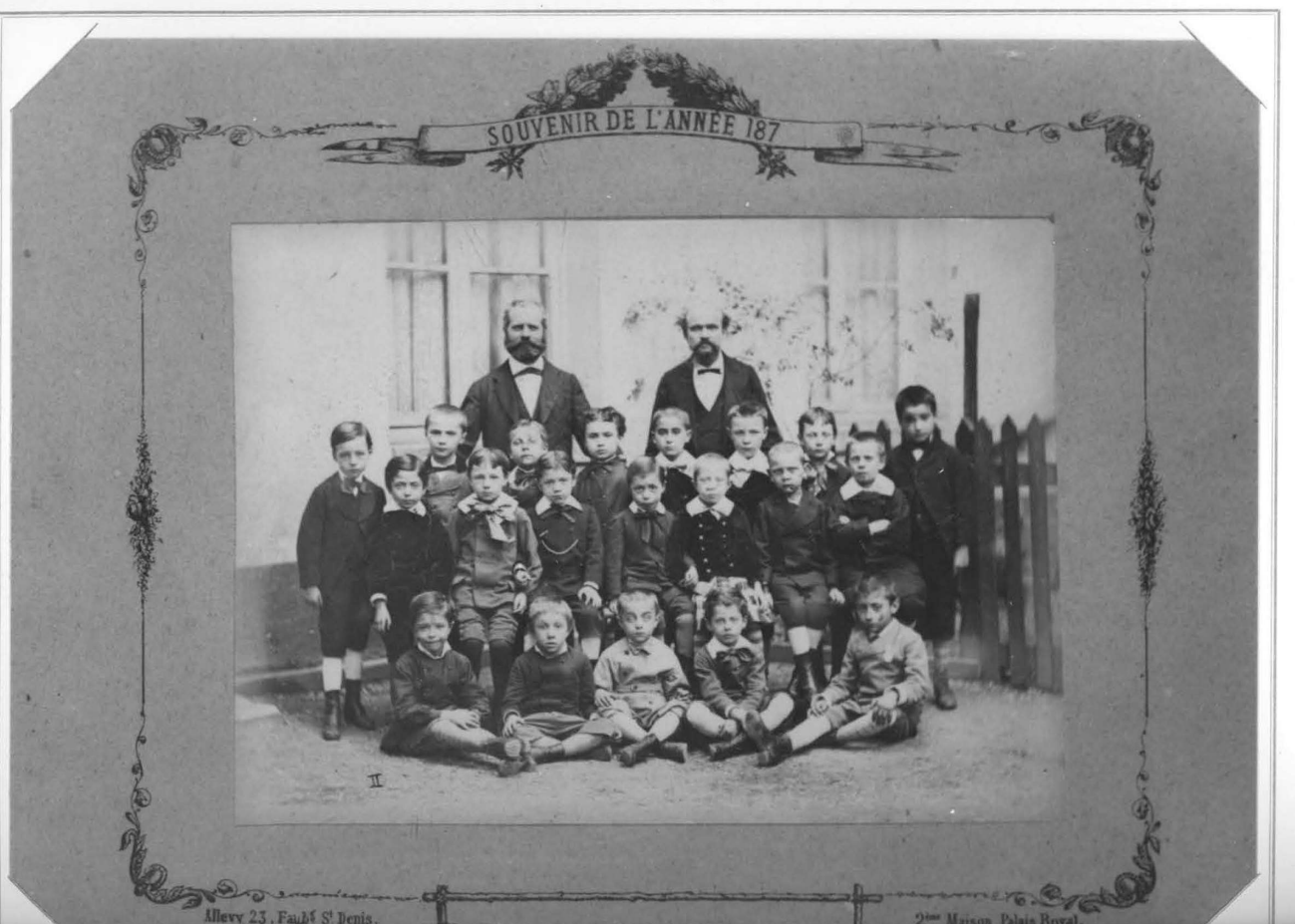
Qu'on en fin la même pensée que moi; De bon matin j'étais réveillé je te voyais tout petit venir en chemise; mais tu n'es pas venue, C'est moi qui te supplie de venir doubler la bonne année à papa dans mon plus simple costume. J'espère que d'ici pas trop long temps tu partageras les joies que tu nous a données quand tu étais petit, je te le souhaite de tout mon cœur. J'espère que Louis sera de même avis, en attendant que la mère annonce cette bonne nouvelle, je vous embrasse bien

Tout doucement et avec les Déeses
Notre mère J. Pélissier
J'ai toujours mes deux doigts





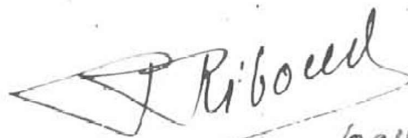




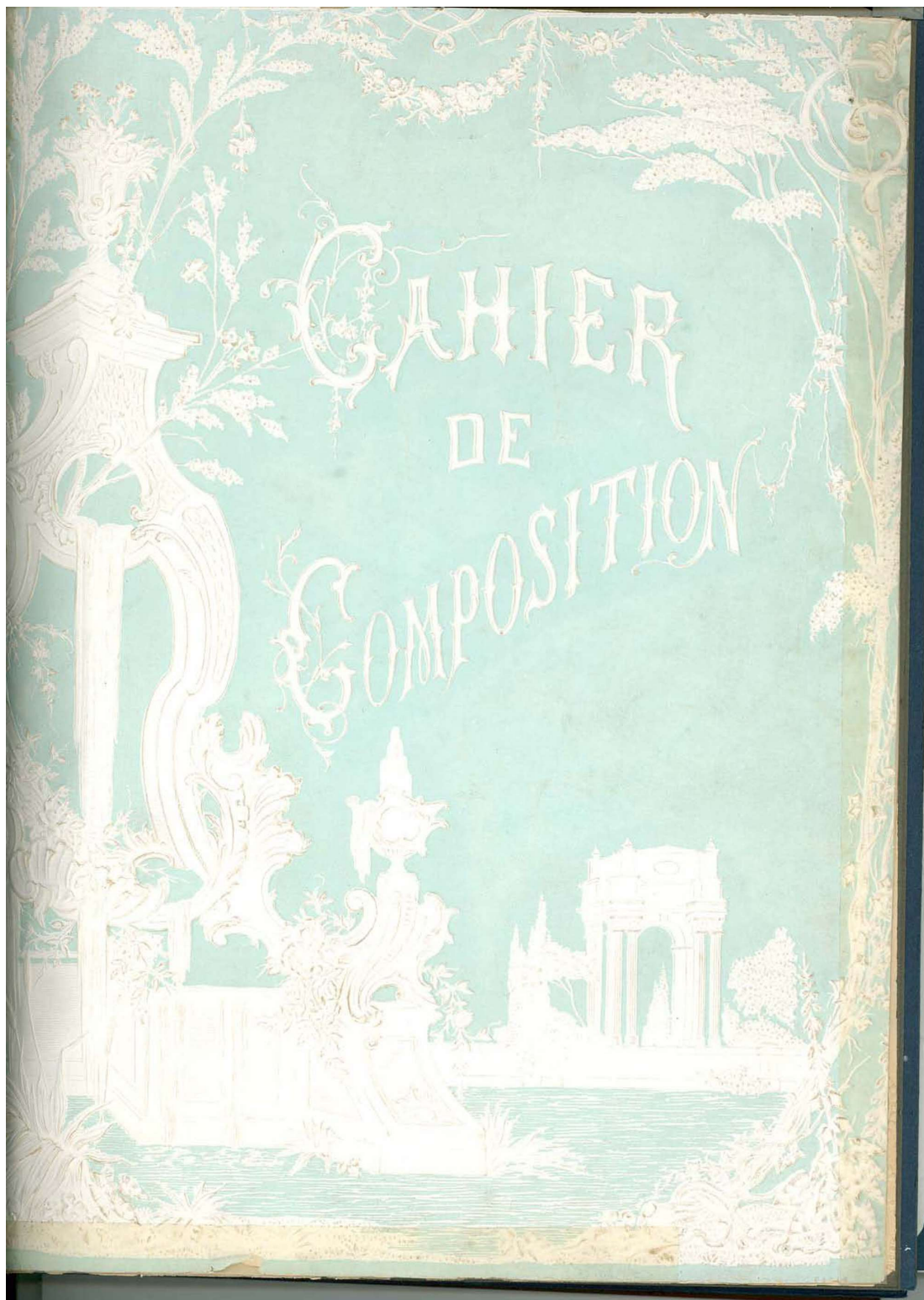
La Pension Boileau Rue du Roi Doré
en 1881

M Boileau est debout à gauche, à côté de lui son sous maître
Meyer qui a donné au signataire de ces lignes les seules
"répétitions" qu'il ait jamais eues, des répétitions d'allemand
(Meyer était alsacien) pour pouvoir entrer honorablement à Sàzig
1882 en huitième au Lycée Charlemagne. L'élève de M Meyer
est au dernier rang à gauche la tête cachant en partie le bras droit
de M Boileau

Nous sommes 20 élèves
sur cette photo faite il y a
87 ans!! Je n'ai gardé aucun
souvenir d'aucun de mes camarades
P. B.



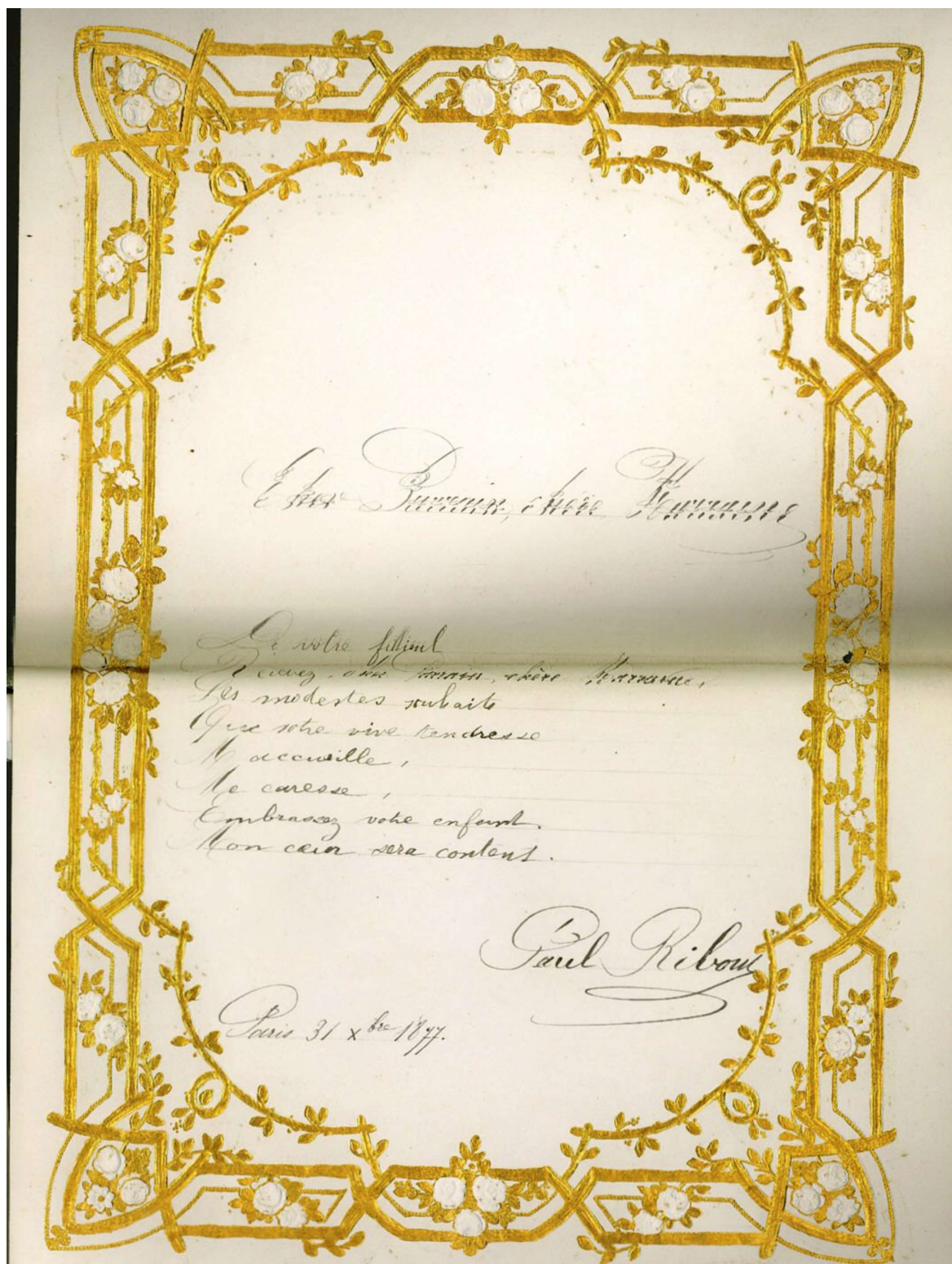
Ribould La rue du
Roi Doré a très
peu changé; on y
voit encore, bien construit
le terrain où était la
pension Boileau (pour extension)



Les Lapins

Jeunes et vieux, ici-bas chacun aime
Se se faire servir : c'est le bonheur suprême !
Nous devons donc envers nos gens,
Bien qu'ils aient des défauts nous montrer indulgents
Puisqu'on ne peut tout faire soi-même
Monsieur Bonnaud, tout le premier,
Assurément pense de même,
En dépit du tour qu'hier lui fit son cuisinier.
En riant de la chasse, il va dans sa cuisine :
« Eh ! Jean ! Monsieur ? Tu vois dans mon carnier
Ces bons lapins : prends-les ; mets les dans un panier
Chez mon ami Chaipin, porte-les ; j'imagine
Que ce cadeau peut lui faire plaisir
Il aime le gibier et j'ai su le choisir
Comme tu vois, ils ont fait bonne mine
Dispose-toi sur-le-champ à partir...
Ah !... je te charge aussi de lui remettre,

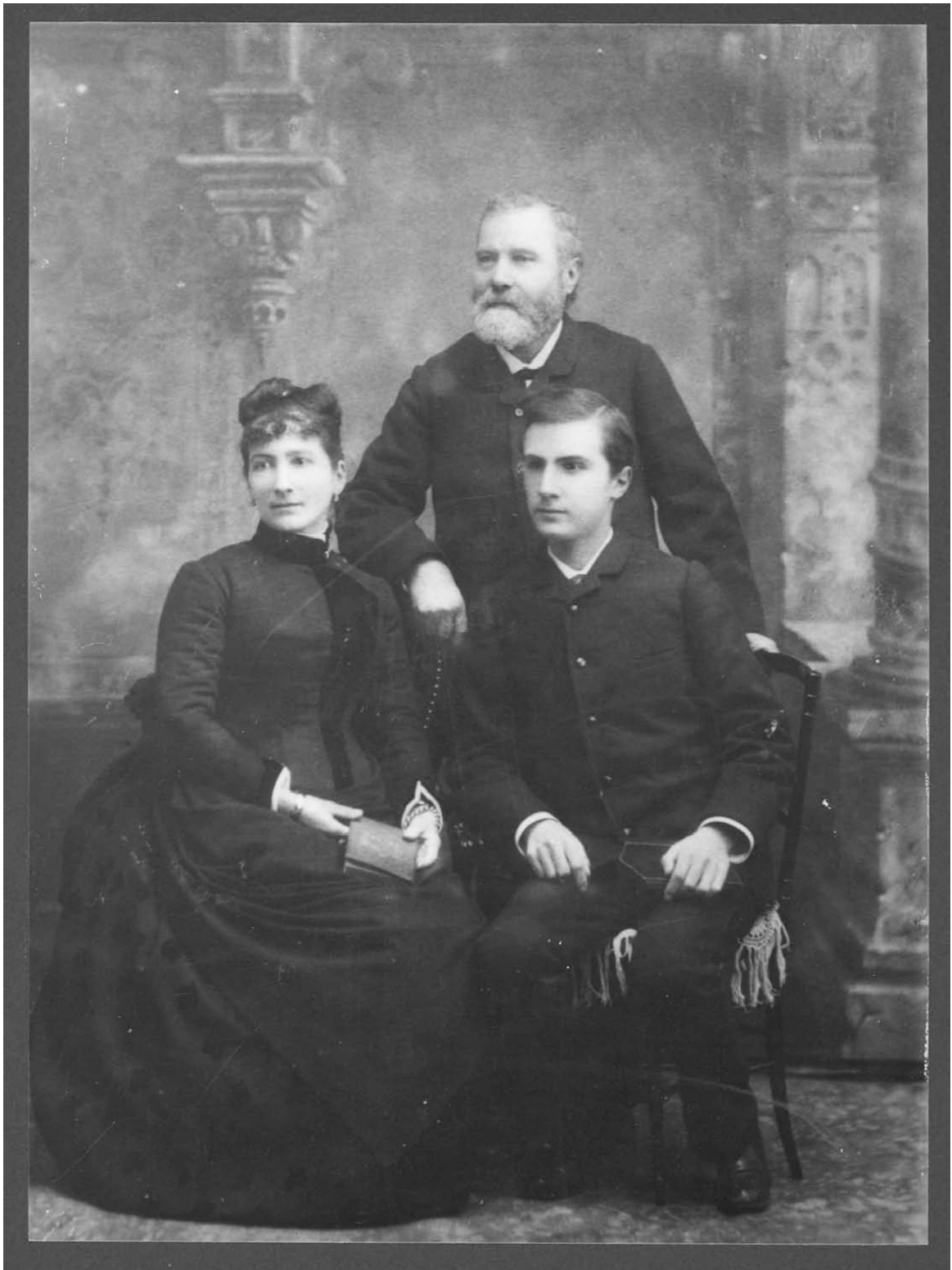
Paul Riboud 1877











J'étais au même, car nous n'avions
 ni lui ni moi le talent de parler
 pour ne rien dire, et talent si
 répandu chez les politiciens, et si
 précieux chez les diplomates qui ont
 le talent de faire parler les autres.
 Et que de réunions auxquelles
 j'ai pris part dans cette belle
 maison de la rue d'Amsterdam
 devant laquelle, depuis je ne suis
 jamais passé sans émotion. Je
 me vois encore une fois
 franchir la porte cochée tenant
 mon chapeau, ou mon képi,
 à la chère vieille nourrice, que
 tous les enfants tutoyaient, qui
 les avait tous élevés -
 la nourrice, j'étais de votre
 oude Albert qui devrait être ici
 et aller à la place sans les
 méfaits du col baillé.

L'élève, peu chère, comme si
 me ditait encore quelque nouvel
 exploit - les deux frères qui s'adonnaient
 qui portaient avec tant de simplicité
 accueillant un nom glorieux
 une autre fois c'était quelque
 savant d'illustre et mon mée
 le tout récent et encore très jeune
 découvreur du fluor.
 S'assit à table n'était pas d'ailleurs
 composé tous jours que de grands
 hommes : je me souviens - nous
 certes que j'ai jamais été capable de
 les reproduire - des amusants tours
 de carte que nous avait faits à
 l'écart dans le petit salon le fils -
 ou le neveu peut être d'un autre
 membre de l'institut.
 S'y cédait, modeste, sans doute un
 peu gauche, j'en avais jamais même
 le premier jour, la gêne qui aurait
 dû me valoir mon peu d'expérience du

monde, tant l'accueil savait être (5)
cordial! — Et je jouissais pleinement
de cette atmosphère de choix, s'écoulant
avec déférence la voix choquée et
grave de votre grand père qui donnait
à ma jeune ignorance quelques
conseils plus faciles à recevoir qu'à
suivre — des conseils que j'e n'ai
jamais suivis du tout, il le confesse,
car il s'agissait de ne pas négliger
les communications à faire... à
l'Académie des Sciences.

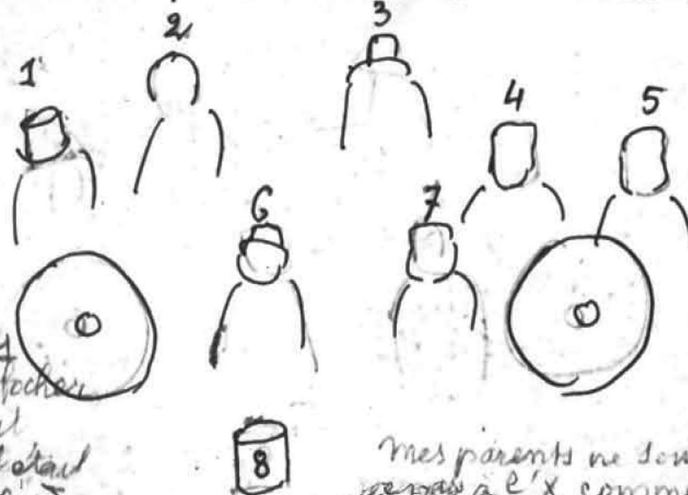
D'autres souvenirs plus émouvants
se sont pressés au bout de mon
stylet haublé que — me sachant
plus que jamais incapable de rien
improviser et de rien apprendre
par cœur — j'écrivais de papier
rien sûr : la nouvelle un matin
dans la cour du vieux lycée de
la naissance de votre oncle fleuri

un peu plus tard la coupe de
des fraises encore plus que
secrètes de votre père - un peu
plus tard encore notre randonnée
dans sa voiture à travers la
Normandie



a l'X en première année

Salle 34 en 1891



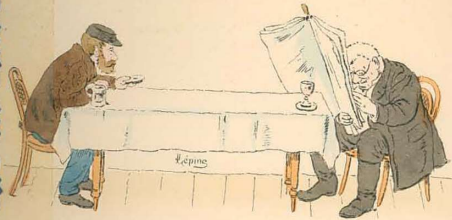
1. Boffeher †1954
2. Crochepierre †1943
3. Lédie †1925
4. Ribou
5. Pourcel †1931
6. Breuleux (Crotale) †1933
7. Boissarie †1913
8. Niverth †1891 avant son entrée à l'école

J'ai eu l'occasion de voir il y a quelques années le "jeune et beau" focher comme on s'amuse à le dire; parce qu'il était exceptionnellement laid

Mes parents ne sont jamais venus à l'X comme ils auraient pu le faire - d'autres l'ont fait - lorsque une entorse m'a fait passer 15 jours à l'infirmerie.

* Rose P. et sa mère





École Militaire de Versailles

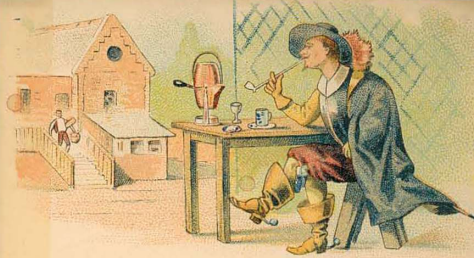


Table des Lieutenants de Camp

Dîner offert le 23 mai 1894, aux capitaines
de la promotion de Mai 1894.

Menu.

Potage croûte au pot.
Doré sauce capres.
Filets sautés chasseur.
Asperges en branche.
Veau rôti au cresson.
Rompste Ravachol.
Desserts variés.



Menu

Potage Velours
Saumon sauce crevettes
Pois de Veau en surtout
Salmis de Canards sauvages
Volailles de Bresse truffées
Asperges sauce mousseline
Crispés de foie gras
Salade
Fromage glacé
Desserts

VINS :

Grave 1892 - Château Corbin 1890
Château Figeac Lamarzelle 1888 - Château Sauzet 1865
Champagne.

29 Mars 1900.

Privas Imp. Volle.

Grand Hôtel Terminus

DINER OFFERT

par

M. le Général CORRENSON

MENU

POTAGES

Consommé Doria

Crème Joinville

Hors-d'Œuvre variés

RELEVÉS

Soles à la Waleska

Friands à la Montglas

ENTRÉES

Filet de Bœuf Comtesse

Côtelettes d'Agneau Financière

Sorbet au Porto

ROT

Dindonneaux truffés

Salade

Aspic de Faisans en Bellevue

ENTREMETS

Petits Pois Bonne-Femme — Haricots verts au beurre

Timbale de Fruits Terminus

Bombe Nelusko — Gâteau Moka

Desserts Asortis

VINS

Madère vieux

Saint-Émilion

Graves supérieur

Pomard

Bordeaux en carafes

Champagne frappé

Café & Liqueurs

25 Août 1894





12 décembre 1899

Riboud - Paris.

Me et chers amis,

Parvenus à l'âge des rêves, vous vous êtes rencontrés, et obéissant à l'inspiration de vos cœurs, vous vous êtes tendu le regard et puis la main - irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, l'un par le charme touchant d'une beauté qui s'ignoroit encore, l'autre par la séduction d'un esprit aussi distingué que modeste, tous deux par l'intuition, tous ces dehors séduisants, d'une très grande bonté.

Aussi vos parents et vos amis, spectateurs attendris de votre idylle, n'avaient-ils qu'à remercier la Providence qui semblait vous prendre par la main pour vous amener ensemble sur le chemin de la vie.

Qu'au début de ce voyage, qu'on ne fait bien qu'à deux, vous vous êtes, ce matin, donnés l'un à l'autre tout entiers, et, à l'étreinte de vos mains, à ce solennel échange de vos serments et de vos âmes, vous avez eu, n'est-ce pas ? comme la vision d'un nouveau paradis terrestre.

Oh! Puissions-nous fermer sur vous à double tour la porte de ce paradis conjugal, et, plus prévoyants que l'ange de l'écriture, vous empêcher d'en sortir, au lieu de vous empêcher d'y rentrer.

Pour cela que faut-il? Rester toujours, comme aujourd'hui, la main dans la main.

Alors, vous ne redouterez pas les orages qui ne manqueront pas de vous assaillir sur le chemin. Epreuves inévitables mais précieuses, où l'amour se fortifie et s'épure, où l'on sent mieux tout le prix d'un cœur qui vous soutient par sa tendresse, et où la douleur, amoureusement partagée, laisse après elle la joie plus vive d'une intimité plus étroite.

Alors vous ne craindrez pas davantage les nuages, légers mais si nombreux, de la vie quotidienne, la prose envahissante des soins matériels étendant son voile gris sur la poésie discrète et timide des sentiments. Vous saurez voir, dans le plus petit service rendu, le cœur qui a dirigé la main, et chacun de vous, dans ses petits chagrins, dans ses moments de

mauvaise humeur même, qui en est exempt, trouvera dans le regard de son compagnon, non pas un reproche, un découragement, ou seulement un regret, mais une tranquille confiance, une affection persistante et comme l'ébauche secourable d'un sourire.

Par là, l'orage ou le nuage passé, vous vous retrouverez dans ce paradis aujourd'hui entrevu, mais devenu plus lumineux et plus riant de toute la transparence et de toute la fraîcheur laissées par le brouillard évanoui.

Mais prenez bien soin, mes amis, de votre talisman.

L'amour, ce froment des cœurs, est, comme le blé, une plante qui croît partout, mais qui ne croît pas à l'état sauvage. Il prospère ou il dépérit suivant qu'on le cultive bien ou mal. Il y faut de l'esprit, autant que du cœur, beaucoup de générosité avec un peu de malice, toujours un ferme vouloir et parfois un brin de philosophie. Il y faut surtout la foi conjugale, je ne veux pas dire la fidélité élémentaire à ses devoirs, mais

l'inébranlable foi de chacun dans l'iné-
branlable affection de l'autre, en un mot
l'amour sans réflexion, comme sans mesure.

Pardonnez à ma sollicitude paternelle,
mais nullement inquiète, ces conseils que
vos qualités d'esprit & de cœur rendent
assurément superflus.

Je sais trop combien vos cœurs sont
disposés à les suivre, et c'est avec une
absolue confiance que je félicite vos
bons parents d'une union qui réalisera
leurs vœux les plus ardemments, et que,
hélas! de vos serments, je fais à leur
persistant souvenir, et à votre santé
comme à votre bonheur.

—
Eros

DÉPARTEMENT
DE L'ARDÈCHE

BUREAU
DE
L'INGÉNIEUR & AGENT VOYER
EN CHEF.

Numéro d'ordre }
du Registre }

PRIVAS, le 17 décembre 1899.

Monsieur

J'ai l'honneur de vous adresser
le toast que j'ai porté à la
santé de votre fils le jour de son
mariage, et que vous avez eu la
bonté de me demander.

M^r Paris nous a donné,
de vos enfants, les meilleures nouvelles,
et je souhaite bien vivement, porteur
à Monsieur votre fils le plus vif
intérêt et le plus sincère attachement,
que son enchantement d'aujourd'hui
dure toujours.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de mes meilleurs sentiments,
et présenter à M^e Ritoud, avec mes
hommages respectueux, le meilleur
souvenir de M^r Gros & de M^r Laulagnier.

M. Ritoud

Gros

Mon cher L. M. C. P.

En qualité de Doyen, après vous, de
cette sympathique réunion de famille, c'est
avec joie que pour respecter la tradition
j'aure la série des compliments d'anniversaire.
Je me vois obligé de remonter une première
à notre existence commune, car vous avez
eu une influence prépondérante sur ma
destinée. Vous avez certainement présidé
à la mémoire, M. C. L. les 5 années où
nous réamies à Québec de une grande
intimité qui fut interrompue par le
changement de résidence de vos parents;
nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns
des autres pendant une dizaine d'années
quant à un certain Bal de l'X je fus
très fréquemment stoppé, en craignant une re-
virement pour femme que j'eus l'instinct
curieux de connaître sans pouvoir
donner un nom à ce charmant visage.
Un ami commun de Québec Louis Joly
que je rencontrai et qui, ^{par hasard} me dit
de la rencontre que je venais de faire, m'indica
mon cher L. à vous identifier mon visage qu'il

difficili, car nous avions guetté une fille
pas encore jeune fille et nous retrouvons
une jeune femme en plein épanouissement.
C'est à ce bal que je fis votre connaissance
Mme P. et quelques années plus tard une
finte que je vous fis à vos vœux fut décisive
car quelque temps après j'épousai
votre belle-sœur. Si nous ne nous
étions pas rencontrés à ce bal, ma vie
eut été certainement toute différente
et je l'en suis très probablement regretté.

Vous avez été, sœur, dès votre jeune
âge une seconde maman pour vos sœurs
et l'habitude était si ancrée, que main-
tenant encore, vous commencez vos lettres
à votre sœur par machine petite. Quant à
vous Paul, vous fûtes par votre mariage le
1^{er} homme de la famille et depuis une 1/2 siècle
votre mariage a toujours été dans cette période
la plus troublée de toute l'histoire de France
un appui moral et matériel pour vos jeunes
sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez vu l'un et l'autre au cours de
ces années où simplement subites était

Jeusent très des, non seulement vous
maintenant, mais je disais même rappe-
rir, car je vous voyais cet été, Or votre
parade de Chindricas, ^{ma chère} vous vous en au-
milieu de vos légumes et de vos fruits
produits vous avec une aide et vous
non eh Paul, déployer une activité
juvénile et efficace, notamment quand
vous changez le ponton de votre ponton
et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans
votre belle sœur Nini prétendait que vous
étiez incapable de planter un clou droit
et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en
cet anniversaire déjà impressionnant
du 1/2 siècle, de continuer à rayonner au
milieu de cette pléiade de petits-enfants

si attachés et sympathiques pour
nous prisonniers, si nous sommes en
là, nous renouveler nos vœux à
vous de diamant.

René
Lecourt
S. Lecourt
S. Lecourt

Chrono
discours de
Mme Nini (Marguerite Lescent)

12 DECEMBRE 1949

(56^{ème} anniversaire de mariage)
de Paul Ribaut
et Louise Lore

60 ans - PRIVAS - l'Ardèche - 1899 la fin du siècle. - Une date pour entreprendre l'avenir et l'avenir le voilà mon cher Paul et ma chère Louise. - Que désirer de plus que cette magnifique couronne d'enfants sains et bien portants qui garderont le souvenir de votre accueillante et souriante vieillesse. - 60 ans - Je reviens à ce jour du 12 Décembre - toi mon cher Paul, faut-il le dire, beau comme un jeune Dieu et toi Louise une mariée ravissante, modeste et pleine de charme, enviable par la jeunesse dorée de Privas, convoitée par les mères de famille, même dont l'une, t'ayant aperçue au balcon un matin de printemps un plumet à la main, en avait conclu qu'en plus de tes qualités physiques, tu devais être une parfaite ménagère. - Tout un programme ce plumet à notre époque d'aspirateurs!

La veille de ce 12 Décembre, Monsieur le Maire, dans un discours de choix, félicitait l'heureux marié sur la façon dont il avait canalisé les égouts de la ville ! Il ne pouvait, après cela, arriver qu'un long bonheur que faisaient prévoir ces fiançailles ordonnées comme un roman. -ère rencontre de cette jeune fille dans l'escalier de ton ingénieur en chef. - Elle ne se retournait pas pour le regarder ! Tennis organisé, ou, malgré une fâcheuse entorse tu employais ton génie à accélérer les travaux pour la revoir souvent. Mission à Privas, tous les amis édifiés sur ton assiduité à la suivre derrière un pilier de l'église "bien dans l'axe" pour mieux admirer son pur profil.

Et enfin l'aboutissement normal, les fiançailles et le mariage le matin, la messe à l'heure exacte, n'oublions pas que tu sortais de l'X.

Faut-il m'étendre sur les fibres souffertes par la tante Nini un coiffeur venu la veille m'ayant entortillé les cheveux de mille cadennettes qui, défaits au matin, donnaient un résultat si déplorable que, désespérée, je m'aspergeais d'eau pour atténuer le volume de cette perruque inattendue ! Vêtue d'une robe en satin rose semée de fleurettes d'argent, un satin magnifique et raide, tout droit venu de Lyon, je représentais assez bien Mademoiselle FENOUILLEARD dans le cortège, suivant tante Celou dont les 13 ans rayonnaient de grâce et d'élégance. - Le dos et la poitrine des 3 demoiselles Paris étaient recouverts des faits les plus divers, tous les journaux des jours précédents ayant servi à capitonner leur corsage. - Il ne faisait pas chaud à Privas ce 12 Décembre. - Bon-Papa magnifique et droit, très fier de conduire sa fille à l'autel. - Bonne-Maman, d'un oeil à la fois tendre et inquiet contemplait ses trois filles. - Quant à moi je ne cessais de trembler de froid ? d'émotion ? pendant la messe, la quête au bras d'un cavalier ! j'étais surtout très émue à l'idée du vide qu'allait faire le départ de cette grande sœur dont la bonté m'avait cessé de s'occuper intelligemment de la maison de ses sœurs, si tendrement toujours !

Dirai-je l'affolement de la famille, la vieille bonne Maria ayant déclaré avec son accent inimitable, que "Monsieur l'ingénieur ne prenait jamais de viande à ses repas du soir" Comment allait donc vivre cette petite Il fallut que votre arrière-grand-père tombât assez malade pour qu'un jeune docteur arrivant frais émoulé de Paris nous fit comprendre que la viande le soir, le petit verre de cognac, les taxines etc... enfin le tombeau à bric à brac !

Et ce fût Soissons - Soissons qui fût pour ma jeunesse le rayon de soleil deux fois par an sortant de la monotonie des Andelys.- J'allais vivre entre vous deux dans la joie, la gaieté les chansons, les fous-rires et parfois les soirées pendant lesquelles Paul, tu nous lisais des vers d'une voix chaude.

Mout cela est bien loin, mais les chansons de l'X, les mots faciles, je n'ai rien oublié au grand bonheur de mes petits-fils.

Et bientôt vous deveniez les entremetteurs si j'ose dire, de notre mariage.- Les premiers ou dans un pique nique aux environs de Soissons. Tante Angèle faisait la conquête de Marcel, et pour moi quelques mois après, un des beaux jours de ma vie, je recevais longuement écrite par toi, Paul, une lettre ou tu m'annonçais avec toute ta verve heureuse et pleine d'ironie, une demande en règle de René qui, après m'avoir bousculée à l'âge de cinq ans dans une partie de cache-cache, avait eu l'air de s'intéresser à moi en revenant du bal de l'X.

Et puis ce fût la naissance d'Yvonne, le couronnement de votre bonheur.- Je te vois encore accourant tout ému pour annoncer la joyeuse nouvelle dans le fond du jardin ou j'attendais l'événement en compagnie d'Hélène de Vaureix.

Je passerai sur la suite qui ne fût faite semble-t-il que d'heureux événements.- Enfants qui naissent sans histoire, vacances en Bretagne, nos trois ménages réunis, parties de bride, bains froids, promenades, fous-rires, la pain qu'on s'envoyait à table "par la voie des airs" - Et vous héritiez de Chindrieux! les neveux ne sont pas là pour dire tout leurs souvenirs les meilleurs et les plus heureux de leur enfance entre tous les cousins.- Yvonne fait son "balan" et joue au ménage lécourt avec Loulou.- J'ai eu plaisir cette année à constater que Chindrieux restait toujours immuable et sympathique.

Et puis un certain soir à Troyes, Janvier 1910, je me trouvais encore auprès de vous.- Tu tenais bourgeoisement mon cher Paul, sur tes deux bras tendus un écheveau de laine que nous dévidions ensemble.- On vint te prévenir que les ponts flanchaient sous une inondation jamais connue! A partir de ce moment là, tu devins l'homme sérieux nommé à Paris atteignant les hauteurs et le plus haut grade, celui qu'on aime citer dans la famille, comme quelqu'un d'arrivé.

Et je termine ici de peur de m'attendrir sur trois présences si chères que notre pensée rejoint sans cesse pour remercier malgré tout la providence devant cette belle jeunesse qui compte 43 petits-enfants.- La sève qui monte pour nourrir les bourgeons naissants.- Et ce sera le printemps qui revient....

Ma Chère Louise, mon Cher Paul,

oué René

En qualité de doyen, après vous, de cette sympathique réunion de famille, c'est avec joie que pour respecter la tradition j'ouvre la série des compliments d'anniversaire.

Je me vois obligé de remonter un peu loin dans notre existence commune, car vous avez eu une influence prépondérante sur ma destinée. Vous avez certainement présent à la mémoire, ma Chère Louise, les 5 années où nous vécûmes à Guéret dans une grande intimité qui fut interrompue par le changement de résidence de vos parents; nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns des autres pendant une dizaine d'années quant à un certain bal de l'X je fus brusquement stoppé, en croisant une ravissante jeune femme que j'eus l'intime conviction de connaître sans pouvoir donner un nom à ce charmant visage. Un ami commun de Guéret Louis Joly que je rencontrai et que je mis au courant de la rencontre que je venais de faire, m'aida, ma Chère Louise à vous identifier non sans quelques difficultés, car nous avions quitté une fillette pas encore jeune fille et nous retrouvions une jeune femme en plein épanouissement. C'est à ce bal que je fis votre connaissance mon Cher Paul et quelques années plus tard une visite que je vous fis à Soissons fut décisive car quelques temps après j'épousai votre belle-soeur. Si nous ne nous étions pas rencontrés à ce bal, ma vie eut été certainement toute différente et je l'eus très probablement regretté.

Vous avez été, Louise, dès votre jeune âge une seconde maman pour vos sœurs et l'habitude étant si ancrée que maintenant encore, vous commencez vos lettres à votre sœur par ma Chère petite. Quant à vous Paul, vous fûtes par votre mariage le premier homme de la famille et depuis un demi siècle votre ménage a toujours été dans cette période la plus troublée de toute l'histoire de France un appui moral et matériel pour vos jeunes sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez su l'un et l'autre au cours de ces années où simplement subsister était souvent très dur, non seulement vous maintenir, mais je dirais même rajeunir, car je vous voyais cet été, dans votre paradis de Chindrieux ma Chère Louise au milieu de vos légumes et de vos fruits produits sans aucune aide et vous mon cher Paul, déployer une activité juvénile et efficace, notamment quand vous changiez les poutres de votre ponton et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans votre belle-soeur prétendait que vous étiez incapable de planter un clou droit et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en cet anniversaire déjà impressionnant du 1/2 siècle, de continuer à rajeunir au milieu de cette pléiade de petits enfants si attachants et sympathiques pour que nous puissions, si nous sommes encore là, vous renouveler nos vœux à vos noces de diamant.

Le 12 Décembre était, il y a cinquante ans, un mardi et non pas un jeudi comme nous avions cru l'un et l'autre nous le rappeler tout d'abord tant il est vrai que la mémoire est souvent bien infidèle. Le 12 Décembre aurait pu tomber aussi un mardi cette année, car nous avions assez bien choisi notre date, bien que ce ne fut pas un jour de vacance. Mais Louis qui connaît son histoire nous expliquera que c'est le pape Grégoire XIII qui ne l'a pas voulu. En signe de protestation nous nous réunissons un jour qui n'est ni le mardi, ni le 12. Quelques heures d'anticipation que nous franchirons, j'espère sans dommage, ne pourront pas nous empêcher de réveiller pendant un instant quelque chose de ce passé lointain et de donner un souvenir à ceux qui étaient là.

Nos parents d'abord, ceux que nous avions par droit de naissance et ceux qui nous étaient venus le matin même. Enfant unique depuis vingt ans par la mort d'un frère, je me réjouissais de ne plus l'être désormais, et je m'en réjouis toujours, vous pourrez dire cela demain à tous les neveux et à toutes les nièces, à leurs descendants qui étaient ce jour là en puissance, sans que nous y prenions garde.

A côté de nos parents tout le "gratin" des fonctionnaires d'une petite préfecture d'autrefois. Le Préfet en personne très radical, très franc-maçon sans doute, mais pas sectaire et brave homme au fond (nous avons ensuite dansé quelquefois chez lui sans contrainte) - le Directeur de l'enregistrement, mon voisin d'en face, très bienveillant mais aussi très pénétré de hiérarchie et qui entendait bien honorer son subordonné le Conservateur des hypothèques en assistant - sans plus - au mariage de sa fille. Je le revois, célibataire parfumé, galant avec les dames, rehaussant sa petite taille de toute la hauteur de ses hauts talons - L'Ingénieur en chef des ponts et chaussées que j'aurais dû nommer avant tous les autres, tant il était et est resté jusqu'à sa fin, cher à mon cœur - Le Directeur de la Banque de France, homme magnifique et sa femme, plus magnifique encore, notre cousine - par Marie Stuart - qui portait admirablement comme Notre grand'mère, un prénom d'impératrice, que votre grand'mère a laissé mutiler bien à tort - Le Juge d'instruction un peu effacé, beaucoup même, tandis que sa pétulante femme souriait, intérieurement, de la sollicitude malicieuse qu'elle avait montrée envers certain joueur débutant de tennis qui n'a pas fait beaucoup de progrès depuis - Mes deux témoins, mes camarades : mon conscript de Tournon, mon petit conscript d'Aubenas.

D'autres ombres encore se projettent pour nous sur cet écran du souvenir : la chère vieille dame qui habitait Cours du Temple, si compatissante pour tous les éprouvés, si affectueuse, si tendre même sous sa réserve de veuve qui l'empêchait d'assister à aucune réunion, - et les absents, absents par la distance de Paris, d'Algérie, de Bordeaux de la Haute Saône.

De tous ceux là auxquels vont nos pensées, il ne resterait plus aujourd'hui pour nous faire cortège que mes deux témoins - je leur ai fait signe ils se sont l'un et l'autre récusés - et la très très jeune fille dont vous verrez le portrait tout à l'heure : vous n'aurez aucune peine à la reconnaître et le cher oncle René non plus.

Tous les autres nous ont quittés, plusieurs il y a longtemps déjà - songez que je devrais attendre 3 ans encore pour atteindre l'âge qu'avait mon père ce jour là - et la plupart, après avoir rempli leur tâche : la chère tante Gelou, suivant de près l'oncle Marcel a, elle, devancé l'heure.

Les rétrospectives sont toujours un peu mélancoliques, mais la mélancolie se dissipe devant vos deux générations, vos présences nous font trouver moins lourd le fardeau que nous portons depuis sept ans, et, grâce à vous, par vous, cinquante années de vie familiale n'ont pas épuisé nos sources de joie.

Cinquante années ! Le montaigne que notre propédeutique m'a fait relire sommairement ces derniers jours se considérait comme engagé à 40 ans, sur les avenues de la vieillesse (cette phrase un peu solennelle est de lui) que dirions-nous, nous qui, à nous deux totalisons, ce mois-ci un siècle et demi ! Le cher capitaine - que vous verrez demain, bien fatigué hélas, mais l'âme toujours aussi haute - le cher capitaine pourrait vous dire, avec des chiffres, quelle chance nous avons le 12 Décembre 1899, d'être ensemble ici ce soir; mais d'y être ensemble bien droits, assez vivants pour monter l'un après l'autre (Mireille dixit à l'échelle, et surtout, y être ensemble entourés comme nous le sommes : c'est une chance tout autre que nulle statistique ne saurait prévoir. Que la Providence en soit donc remerciée, avec ferveur, et que soient remerciés par surcroît tous ces "hasards" que nous ont si bien servis : le hasard d'un mariage qui nous a donné celui que vous savez avec tous les siens devenus tous de suite aussi les nôtres & le hasard d'une traversée (sur le Lafayette il me semble?), qui nous a donné celle que nous avons le bonheur de pouvoir mêler à notre vie quotidienne - peut-être grâce à la RFPA - la géographie qui a placé la Bourgogne sur le chemin de la Savoie, - la philosophie qu'on ne peut déceimment apprendre qu'à Paris, et dans l'atmosphère nocturne du quartier latin.

Nous avons, il y a cinquante ans, pris ensemble le départ, du même pas, du même coeur, nous avons ensemble suivi la même route, toute simple, toute droite, celle que vous suivez vous aussi, celle que suivent tous ceux qui nous touchent de près, la seule qui mérite qu'on la suive; nous avons aimé les mêmes choses - sauf peut-être les mathématiques - nous avons goûté les mêmes joies dont les plus grandes, celles qui touchent à toutes nos fibres, sont nées d'une volonté tenace - nous avons éprouvé les mêmes angoisses à travers deux guerres qui nous ont laissés indemnes, - nous avons subi avec la même résignation, sans révolte, la plus cruelle des épreuves. Nous voici parvenus au terme de la plus longue étape : le sommet de la colline est depuis longtemps dépassé. Chargés de tous nos souvenirs nous sommes prêts, si Dieu le veut, à faire ensemble quelques pas de plus sur la pente au ralenti, comme il sied à ceux de notre âge, afin d'entendre encore ces cris joyeux d'enfants, qui loin de nous effarent, nous ravissent - pourvu qu'il ne s'y mêle pas trop de bruits de vaisselle cassée, - afin de pouvoir compter, les ayant abrités tour à tour, quelques philosophes de plus, afin d'entrevoir même dans un lointain que nous ne prétendons pas atteindre, quelque vocation scientifique - afin que passent devant nos yeux avant qu'ils se ferment, quelques robes de satin blanc, quelques habits noirs (s'il s'en porte encore) et - pourquoi pas ? - quelques douillettes de baptême.



12 décembre 1899

Riboud - Paris.

Mes chers amis,

Parvenus à l'âge des rêves, vous vous êtes rencontrés, et obéissant à l'inspiration de vos cœurs, vous vous êtes tendu le regard et puis la main - irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, l'un par le charme touchant d'une beauté qui s'ignoroit encore, l'autre par la séduction d'un esprit aussi distingué que modeste, tous deux par l'intuition, sous ces dehors séduisants, d'une très grande bonté.

Aussi vos parents et vos amis, spectateurs attendris de votre idylle, n'avaient-ils qu'à remercier la Providence qui semblait vous prendre par la main pour vous amener ensemble sur le chemin de la vie.

Où début de ce voyage, qu'on ne fait bien qu'à deux, vous vous êtes, ce matin, donnés l'un à l'autre tout entiers, et, à l'étreinte de vos mains, à ce solennel échange de vos serments et de vos âmes, vous avez eu, n'est-ce pas ? comme la vision d'un nouveau paradis terrestre.

Où ! Pouvons-nous fermer sur vous
à double tour la porte de ce paradis
conjugal, et, plus prévoyants que l'ange
de l'écriture, vous empêcher d'en sortir,
au lieu de vous empêcher d'y rentrer.

Pour cela que faut-il ? Rester toujours,
comme aujourd'hui, la main dans la main.

Alors, vous ne redouterez pas les orages
qui ne manqueront pas de vous assaillir
sur le chemin. Épreuves inévitables mais
précieuses, où l'amour se fortifie et
s'épure, où l'on sent mieux tout le prix
d'un cœur qui vous soutient par sa
tendresse, et où la douleur, amoureusement
partagée, laisse après elle la joie plus
vive d'une intimité plus étroite.

Alors vous ne craindrez pas davantage
les nuages, légers mais si nombreux, de
la vie quotidienne, la prose envahissante
des soins matériels étendant son voile
gris sur la poésie discrète et tinside des
sentiments. Vous saurez voir, dans le plus
petit service rendu, le cœur qui a dirigé
la main, et chacun de vous, dans ses
petits chagrins, dans ses moments de

mauvais-humeur même, qui en est exempt?
trouvera dans le regard de son compagnon,
non pas un reproche, un découragement,
ou seulement un regret, mais une tranquille
confiance, une affection persistante et
comme l'ébauche secourable d'un sourire.

Par là, l'orage ou le nuage passé, vous
vous retrouverez dans ce paradis aujourd'hui
entrevois, mais devenu plus lumineux
et plus riant de toute la transparence
et de toute la fraîcheur laissées par le
brouillard évanoui.

Mais prenez bien soin, mes amis,
de votre talisman.

L'amour, ce froment des cœurs, est,
comme le blé, une plante qui croît
partout, mais qui ne croît pas à l'état
sauvage. Il prospère ou il dépérit suivant
qu'on le cultive bien ou mal. Il y faut
de l'esprit, autant que du cœur, beaucoup
de générosité avec un peu de malice,
toujours un ferme vouloir et parfois un
brin de philosophie. Il y faut surtout
la foi conjugale, je ne veux pas dire la
fidélité élémentaire à ses devoirs, mais

l'inébranlable foi de chacun dans l'iné-
branlable affection de l'autre, en un mot
l'amour sans réflexion, comme sans mesure.

Pardonnez à ma sollicitude paternelle,
mais nullement inquiète, ces conseils que
vos qualités d'esprit & de cœur rendent
assurément superflus.

Je sais trop combien vos cœurs sont
disposés à les suivre, et c'est avec une
absolue confiance que je félicite vos
bons parents d'une union qui réalisera
leurs rêves les plus exaltants, et que,
fidèle à vos serments, je bais à leur
persistant souvenir, et à votre santé
comme à votre bonheur.

—
Eros

DÉPARTEMENT
DE L'ARDECHE

BUREAU
DE
L'INGÉNIEUR & AGENT VOYER
EN CHEF.

Numéro d'ordre }
du Registre }

PRIVAS, le 17 Décembre 1899.

Monsieur

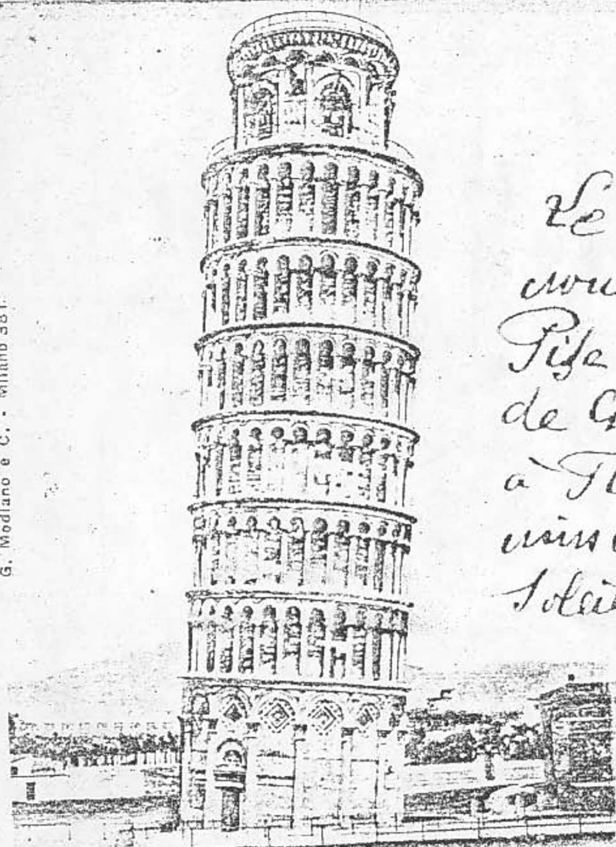
J'ai l'honneur de vous adresser
le toast que j'ai porté à la
santé de votre fils le jour de son
mariage, et que vous avez eu la
bonté de me demander.

M^r Paris nous a donné,
de vos enfants, les meilleures nouvelles,
et je souhaite bien vivement, porteur
à Monsieur votre fils le plus vif
intérêt et le plus sincère attachement,
que son enchantement d'aujourd'hui
dure toujours.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de mes meilleurs sentiments,
et présenter à M^e Ritaud, avec mes
hommages respectueux, le meilleur
souvenir de M^r Gros & de M^r Laulogues.

M^r Ritaud

Gros



Benvenuti

IL CAMPANILE.

Pisa le 24th déc. 1899

Mes chers parents,

Le beau temps nous a tenté et
nous avons poussé jusqu'à
Pise qui n'est pas bien loin
de Gènes; nous serons ce soir
à Florence qui est à quelques
minutes de Pise. Il fut un
soleil splendide. Écrivez-moi
poste restante à Florence
ou vous serons jus qu'à
mercredi soir, ou à Gènes
où nous serons jeudi
nous vous embrasserons bien très
P. Riboud



livron 9h¹/₄ Dimanche 1300 33

Je viens de dire adieu à ce pauvre pays
qui renferme tant de souvenirs pour nous.

M^{me} Pauline net. m'a soigné comme un
enfant, et je n'ai pas pu m'empêcher de
songer que si je mourais jamais dans ce
pays, ce serait pour aller saluer la
tombe de cette excellente femme qui hier
soir m'apportait si maternellement
un bol de tisane chaude

En allant voir M. Esquié ce matin j'ai de
nouveau vu votre maison. Elle est
sans doute maintenant, les volets
sont clos; les papiers de nous vieux
perdent leurs feuilles qui sont toutes rouges.
Pourtant une fleur est en fleur.

On jure encore au terroir mais ailleurs,
par là, près de la capitale avec des
officiers. Le nôtre, celui que nous avons
fait, est abandonné. La tante (que de
souvenirs aussi!) commence à
pousser sous la pluie; elle est encore
debout cependant.

Adieu Chronique. Si l'acier Brest
les routes que j'ai parcourues à bicyclette
celle d'ouest où nous nous sommes
promenés quelques soirs s'il y a 3 ans

Un chemin qui contourne les Mines
et s'en va au dessus des colons à travers
les pins. Le chemin nous l'avons pris une
dimanche avec M. Esquié pour aller le
rejoindre au terroir.

Mélancolie des choses qui passent comme
dit Loti: de tout cela la nature ne
l'oublie guère. Les montagnes sont
toujours aussi pâles; les rivières aussi
arides. La verdure aussi ratoupe sur
les pentes ... Et les jours passent
de plus en plus le pays. Le baron
est une vraie colonne, paraît-il.

Le petit Guy est grand comme ça!
un homme avec une culotte; il va au
cours secondaire. Le père mortel aussi
étant un peu plus haut d'outre que naguère
la maison lui est devenue davantage; les
papiers du petit salon se tâchent:
brûlent on ne sera plus que la double lune: et
il faut de la peine à payer leur terroir.
Sauf une, elle, qui m'a à sauver les
apparences avec la gaieté son entrain.
Néanmoins bien mis: il faut le voir.
Sérieux du reste, m'a-t-on dit, beaucoup

Embrasse les petites

plus que la mère
Le papa espère que je suis allé
voir au lit (il n'était pas encore levé)
est toujours la même. Je ne sais encore
au juste lequel l'emporte de son
affection dévouée ou de son égoïsme.
"Vous auriez dû dîner avec moi..."
allons aller à la gare je suis
si hâté pour vous accompagner...
quelle différence avec les vrais amis!
Cécile B. écrit à son mari car on n'y a
quelques mois. Je ne suis pas allé les
voir. Le père B. écrit et bien attend
parait-il. - Daday fait des affaires
- il est dans les eaux de la Préfecture -
Encore un franc mariage pour plus
tard
Dixant moi sur le quai le teneur
de cruchon. J'espère qu'il ne le vaut pas
Il fait beau ce matin. Je voudrais
m'arrêter à Aigues, et même à
Orange. La chose est possible.
Ma bonne chérie je t'aime et t'embrasse
de tout mon cœur. - Il me semble que
j'ai quitté depuis 15 jours Paul



Yempouma 6 février 1901
Mon cher Paul,

Je te félicite d'avoir
enfin pu obtenir cette
nomination qui a dû
présenter de grosses diffi-
cultés pour être bien au
point. Tout est bien qui
finit bien.

J'aurais cru que ton duma
vous aurait servis. C'est
une déception pour moi de
te voir vous préférer Prissas.

Vous aurez du mal à
trouver le semblable pour
son peu d'exigence, sa
sobriété et sa grande

M. Riboud, ingénieur des Ponts et Chaussées, Prissas, Ardeche, m'a écrit qu'il te l'aurait servi. C'est une déception pour moi de te voir vous préférer Prissas.

honnêteté, jointes à son ²⁹
modeste gage.

Pendant quelque temps, jusqu'à
votre installation définitive, vous
allez avoir le gros embarras
du déménagement, et le
souci de trouver l'oiseau
rare qu'est une bonne
domestique.

Ce n'est pas sous quelque
mélancolie que je te vois t'en
aller au loin. Mon désir
de me rapprocher de toi est
sincère, mais tu ne pourrais
pas devoir t'éterniser à Soissons.

Lorsque je planterai ma tente,
elle sera définitive, et jusqu'à là,
je devrai me contenter de
te faire quelques visites
forcément plus espacées que

celles de Brisas.

Les journées sont ici, magnifiques, mais je suis incommode de transitions qui sont trop brusques.

Marc — ceci entre nous — s'achemine à la vente de Genzoumes, qu'il trouve trop lourd et trop coûteux.

Une autre raison qu'il me dit pas pourrait bien être, le connaissant comme je le connais, la terreur que lui inspire la visite de ses neveux et nièces qui l'écrasent de leur luxe, et de leur fortune et de leurs exigences. Il a conscience qu'il ne peut être à hauteur et son amour-propre en

souffre énormément.

Si tu sens du vin, tu le confirmeras, à 27 f. l'hecto logé gare Petit. Il est bon.

Je ne peux te renseigner sur la majoration du transport de Paris à Soissons. Le blanc est également bon.

Je suis avisé que mon débiteur hypothécaire est au bout de son rouleau et va mettre

en avril sa propriété en vente.

Serai-je couvert? Je suis satisfait de cette prochaine liquidation qui m'achèvera.

Il me restera la ferme d'Oued Zemati.

Mille aimables compliments à Louise, que je félicite aussi de son changement.

Je t'embrasse
Amitié de nos deux cousins. H. Ponceau

Ch. Perrault

Soissons, le 25 Janvier 1901

HOTEL DE LA CROIX D'OR

25 & 27, RUE ST-CHRISTOPHE

SOISSONS

J'ai passé, à mon corps défendant du reste, toute l'après-midi à laon. Tu le Prefet, la Prefete les 3 chefs de direction le Secrétaire général. La Prefete est une femme superbe intelligente a d'ailleurs été aimable. L'Hotel de la Prefecture est splendide autrement plus luxueux que celui de Paris. aujourd'hui je ferai mes 4 visites de Soissons. J'ai peur pour la plantes : peut-être a priori je les considère comme perdues (elle ne sont pas encore réballées). Bien pour la pluie de la salle : mais elle ne s'aggrave du "style" de la chambre même que je m'en f... moi, totalement ?

Les poêles ont été installés hier en mon absence sur la haute direction d'une et du contremaître. On sent que nous aurons ce matin notre coûteux séjour à l'Hotel : je vais avoir à payer sans doute une note de 120^{fr} et tu n'y es pas ! Une trait ce si nous aurons 4 enfants avec nous !

Monsieur humanité est décidément très aimable d'être simple quoique peu barbare. Je vais avoir à m'occuper de l'humanité en dehors du service d'une distribution d'eau à Soissons ce rappellera qq fois mais ça me beaucoup de travail

Impossible de mettre une lettre à la porte hier soir après dîner : j'ai eu peur du froid et de Tinette la chienne du père Théophile avec qui par précaution je viens de

faire plus ample connaissance. Pour achever l'abard ma
narration de faits, j'ai vu hier les 4 personnes que j'espérais
voir 1^o le Sous-Préfet gros bonhomme rougeaud qui jurait tout en
me parlant de ses penchés sur son fauteuil et fumait un cigare
convenable et n'a pas paru particulièrement distingué. 2^o Le
Maire de Soursou Becker qui m'a reçu sans m'être attendu et
m'a dit : très aimable bonne impression de premier abord
il a bien entendu fait aucune allusion à la candidature Hubert.
3^o M. Desolaine Vice-président du conseil général président de la
commission du chemin de fer d'intérêt local ; militaire pâle
(rallié) très aimable très accueillant ; j'ai fait à sa lui un
"baptême linguistique" qui me tracasse encore (originale au lieu de
original) 4^o M. Debout agent voyer d'arrondissement mon futur...
spécialiste au service des routes. J'ai été aimable très
aimable...

Mais... nouvelle ; j'ai reçu la réponse du colonel L de
Yverdon. Il n'a-t-il pas compris ou ne veut-il pas comprendre ?
Il m'a répondu au mois d'août sans paraître s'être douté que je
demandais une réponse complète de 28 jours. Je parlerai à
Lamaré : ça ne fait pas du tout mon compte.

Les poêles chauffent maintenant et tiennent très bien la
température tout d'ailleurs radoucie et il fait bon dans l'apparte-
ment. Le père Théophile travaille aujourd'hui d'un anneau à son
bureau des Bas : ce n'est pas un bon homme. Tant lui je ne sais
quand nous aurons été installés. Je compte quand même
un mois pour la pendaison de la crèche.

Il m'a été impossible de voir le papeter mon ami la maison
étant close. J'en ai aujourd'hui pour demande de chantillons
en expliquant notre cas.

J'ai débarrassé déjà quelques cartons indispensables sans
la scierelle. Un seul accident la glorieuse lune de feuille de la
glace à 3 faces est cassée. La suspension le cartel la

GRAND HOTEL TERMINUS

TROYES, le 13 août 1914

TROYES

LÉON PETER
Propriétaire

Téléphone 5-37

Ma chérie, j'ai reçu à l'heure habituelle ma correspondance par la "valise diplomatique", qui ne viole aucun secret et va plus vite que la poste. Nous ne sommes pas d'accord sur l'opportunité de l'occupation de Mulhouse suivie presque inévitablement de son abandon. Mais tu as beau crier vive la France cela ne me convainc pas. Les nouvelles "officielles" des journaux me choquent également; elles manquent dans leur style de hauteur de vues et de noblesse d'impression; on y relève avec soin tous les menus méfaits des allemands et toutes les merveilles prouesses des nôtres. "Déjà dit l'un des commentateurs, les allemands ne s'arrêtent pas à l'arme blanche", j'aimerais mieux quoi que tu en dises un peu plus de sobriété: des faits sans les commentaires. As-tu peur que cela s'adresse à la masse? C'est possible après tout, mais nous sommes loin des bulletins du premier Empire!

Pour tromper mon inaction - car j'ai mis ici à attendre que des événements se produisent qu'il vaut mieux ne pas voir arriver - j'ai fait un tour de ville ce matin. L'air est couvert de troupes: sur la place qui est près de l'église... en face de la rue Voltaire sont installés des boulangers de campagne. Des boulangers aussi sur le maré depuis la cathédrale jusqu'au canal. La place du air que est couverte de camions automobiles qui attendent une réquisition. Et on ne voit que des uniformes; que de gens déguisés en militaires et qui n'y étaient guère préparés! La charité explique un laurier aller dans la tenue contre lequel personne ne cherche à réagir: cela sent la garde nationale, et ce n'est pour le moment guère autre chose.

5

Heu! d'Orléans où j'étais on a amené un lieutenant de uhlan
fait prisonnier à la suite d'une chute de cheval. J'ai résisté; par
respect pour le vaincu du moment, à la tentation de demander
à voir sa tête. Il était m'a-t-on dit très aimé de ses troupes; mais
tandis que les autres pouvaient en core se battre. Les sentiments sont
les mêmes des deux côtés de la frontière, si les mobiles sont différents.

Puis qu'il n'y a rien d'air chez Boirel, j'en tiens de nouveaux pour
chirurgiens dans ma grange quand sera coulé le flot des
infectants qui envahissent en ce moment les journaux, le gaz de
Lyon. Mais auparavant il faudra bien faire vacciner tous,
puis qu'on le recommande, Maria et Labeille compris. Je
demanderai cela à mon retour au médecin de la Compagnie:
c'est une précaution sage et facile.

Henry m'a dit ce matin que je partirais sans doute ici, je suis à
lundi 17 pour laisser passer le gros courant de transports. Je n'y
verrais pas, d'un coup d'oeil si j'ai quelque chose à faire. Enfin
réfléchissons-nous à aller dire ou le bat paraît il m'emmène
à Belfort. Nous allons voir passer des convois de blessés même-
ment. Et l'humain de l'abbé Foulais ne sera pas hélas! inutile;
mais n'insiste pas trop auprès de M^r Leberty qui peut préférer une
bonne pluie laïque.

Recommandation importante: écrire par carte postale quand
on veut que la correspondance ne subisse aucun retard; les lettres
sont systématiquement retenues pendant 2 jours au moins.

M. Laurens, vient d'arriver un de ses fils Henri à la maison par un
état d'obus. M. des Landes est décoré, Brisepronu officier (ce
sont des nouvelles de la semaine passée dont j'ai ouïes de te faire part)
se fait chaud, très chaud. Les enfants n'en souffrent ils pas
trop tout de même? d'ailleurs de petits Bouché Leclercq est plus
comme un cœur; elle dîne à table à l'air!

Envie de baisers à tous

Paul

PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AISNE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISNE & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

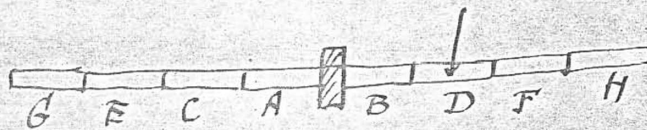
Soissons, le *juillet* 1901

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma bonne chérie aimée,
j'espère avoir dans un instant une
lettre de toi. D'ici là et a aut, mon
départ pour Compiègne, je vais te
donner quelques nouvelles.

J'ai reçu ce matin de M Goulley
des unicot autographe (sans
intérêt du reste) une carte pour
la rene de Béthemy Tribune D
la seconde à droite de la tribune
d'honneur



tu vois par ce croquis que je ne serai pas
trop mal placé. Mieux prétend

qui il faudra partir au premier train
à 4 heures. J'ai plutôt envie d'aller coucher
à Laon et de ne partir qu'à 5h 50: ce
serait infiniment préférable.

À la fin de la tournée, M. Oerome
m'a invité à déjeuner pour aujourd'hui
j'ai tout d'abord accepté. Puis en retirant
la perspective de rester une journée entière
dehors (la rumeur en est que pour 6 ou 7 heures
m'a inquiété et j'ai téléphoné que j'avais
un empêchement. Ce qui ne m'empêche
pas d'aller dans 5 minutes à la gare.

Il fait gris mais il ne pleut pas.

Je t'embrasse bien tendrement, ma
bonne chérie. Tu auras un compte rendu
complet demain. Si je vis
quelque chose.

Paul

DÉPARTEMENTS
DE L'AISE & DE L'OISENAVIGATION
DE L'AISE & DE L'OISEÉtudes et Contrôle
de Chemins de FerM. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Voilà chère petite, une autre idée m'est venue
qui te permettrait de rester un jour de plus aux
Andelys. Ce serait que tu ne partes que mardi
matin que tu te fasses valiser ta dent à 1^h 1/4
(après avoir pris un Rollin pour plus de certitude)
et que tu ailles dîner et coucher chez mes parents
ou, si tu préfères ne pas avoir à rester trop
longtemps chez eux, à l'hôtel. Tu aurais à disposition
d'une après-midi dont peut-être tu trouverais
l'emploi (Thérèse - M^{me} Arnold après 4 heures -
le Musée Guimet s'il est ouvert etc...)

Réfléchis, prends une détermination rapide
mais si nous devons nous retrouver lundi j'aurai
besoin d'être présent dès demain, à cause d'une
liste que j'avais annoncée à M^{me} Montaron pour ce
jour et que je serais obligé de remettre.
Je t'en embrasse bien bien tendrement

de tout mon petit cœur — Paul

Je ne sais absolument que dire au Président, mais
absolument pas — pas la plus petite parcelle
d'imagination ?

PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AISNE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISNE & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le 7 Septembre 1901

28

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma chère petite, tes lettres
m'arrivent avec la régularité des mûres
et me consolent de mon abandon.
Moi-même ! comme tu dis, j'ai été en-
train de faire aujourd'hui une fameuse
promenade : des auberges en voiture rien
que cela ! on voit bien qu'il n'y en a plus
que deux à la maison ! — Ce doit être
d'ailleurs plus économe que le chemin
de fer et, combien plus agréable aussi.
J'attends une relation enthousiaste comme
tu sais les faire et qui double la lettre que
je n'aurai sans doute pas demain. Le
temps est ici superbe : qu'il en soit de même
en Normandie : pourvu que tu aies pris
ton manteau. La bière sera fraîche le long
de ces bords fleuris

J'entends Anna de la voir sur un banc
raconter des histoires à Triquette : Dieu

me pardonne, elle est même en train de chanter
(oui de chanter) quelque complainte sans doute
dont je ne distingue pas les paroles. Tout
cela doit vous assurer qu'elle n'a plus trop envie
de partir. Il faut reconnaître du reste que la
saison est bien engageante ici.

Les toutis ou plutôt le touti m'ont recommencé
à chanter. Triquette leur a dit toujours ce
matin : Anna troue - d'aise, conversations
avec la chienne - que les oiseaux sont plus gentils
qu'elle. On ne sait plus comment faire pour
la rassasier.

Après un imprudence d'aller tirer voir
ma mère & Berthe j'y suis resté à dîner en
compagnie de Mme Delaby - chez qui je dois
dîner demain. Je ne suis donc pas à plaindre,
dit-elle : j'aurai mieux moi-même copieux-
ment ~~me~~ nourrir mon corps et à avoir
assez de moi. Mais c'est maintenant au tour
de ton papa de te marier et de ta
grande sœur - en attendant la petite.

Le projet Peronne s'achève au milieu de la
fièvre de docteurs coups de tire-bijou et de
pinces. Tout mon monde est attaché et
moi aussi : je me promets du bon dimanche
à revoir le hasard de ces gaillards.

Rien ne t'empêche de prendre de louchet
en compagnie de Rugole : tu me diras si elle
a t'en dit rien.

Surtout, qu'elle songe au parent.
Faites la de grande fleurmarde si elle ne veut
pas l'écouter.

Un turnis de 24 heures pour cause d'inspections
me fera terminer ma période samedi prochain
comme je le supposais. autant que possible
je lâcherai derrière à Paris pour prendre au
moins le train de 7 heures qui arrive aux
audelets à 10 (c'est pas trop tard encore).

Je t'aime beaucoup mense'ment et
pour 12 millions (je crois que c'est 6 que
vous en donnez) et je t'embrasse. autant,
plus fois. Seris moi surtout et beaucoup.
Je t'embrasse encore tout plein

Paul

Une bonne claque à angelou

Soissons, le 8 septembre 1905

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma chère petite, comme
je n'y attendais point de lettre ce
matin pour cause de promenade
à Reims : j'aurais cru cependant
trouver dans la boîte au moins une
carte postale : il est vrai que tu fais mon
peu d'enthousiasme pour ce genre de
sport, mais les nouvelles même
brèves de votre voyage m'auraient
fait plaisir. Je fais quo ça pour
démontrer — et alors, bien évidemment,
rien d'intéressant ici. J'ai fini
à l'heure d'annoncer le dîner
personne que je passerai demain
matin à Compiègne.
Je ne prépare à aller dîner chez
me Delaby et me lui fait taillé
la table pour la circonstance ! Ça
m'ennuie du reste passablement...
Développe hier sur 10 photos.

Il y en a 4 de couvenables dont le chalet,
autrement dit, ça ne va pas très bien ; mais
ils sont tout faibles et mes ciels un peu gris
pourquoi ? oui, pourquoi ? la série d'incorpo-
ra s'est épuisée (encore 6) et nous n'aurons pas
grand chose de bon — que le ruisseau.
Les deux nœuds du lac avec la bruno dans le fond
n'ont bel et bien donné du tout — si, de la
bruno mais à tel point qu'on ne voit plus
le contour des montagnes.

Triquette m'a déchiré mon pantalon noir
no 2 à la jambe tout à l'heure : un accroc
grand comme ça
flanqué une bonne
à l'air encore tout
qui elle n'y reviendra
mange toujours bien et devient plus propre
sans ton respect !

Un fillet de l'argent, annonce que le
Préfet a déjà distribué toute la carte dont il
disposait pour la revue ! Ma voisine donc bien
rasé de ce côté là. De désespoir je veux
envoyer un mot à Jadart pour tâcher
d'entrer à la cathédrale de Reims : toujours
badand quoi !

Bonne nuit, il fait une chaleur

19
etrouffante dans le petit coin qui est
derant mon bureau et derant la veranda.
Je prendrai mon parapluie ce soir.

J'ai voulu goûter les raisins de la subdite :
ils ne valent rien du tout : les guêpes
pourront les manger à leur aise j'en les
devourerai pas. Les prunelles par contre
sont délicieuses. Anna se prépare à en
faire des confitures.

Vale bien à peu près tout. à dans huit
jours ma bonne petite chérie je t'embrasse
bien tendrement.

Pard

Embrasse Angèle de ma part, amities
à ton papa et à ta maman et bonnes
promenades pendant qu'il fait beau
encore. As-tu écrit ou va-tu bientôt
écrire dans la M. L. à Mme. J'attends qu'au
moi d'avoir développé mes plagues.

PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AISNE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISNE & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le 20 sept 1901.

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Oh bien petite c'est comme cela
que tu m'écrit tous les jours ? Ma-
hais quelle confiance + sans doute
paru excessive et tu as voulu la
secouer que je n'ai pas de lettre
aujourd'hui. Un dimanche, un jour
où l'ennui à plus de pris que les autres
avec le silence des rues et le son
lamentable des cloches. - Je te fâche
comme tu vois, mais ne t'en veut pas
grand même.

Après la longue tartine d'hier, il me
restait peu à raconter spontanément les
détails me venant petit à petit
quand tu seras rentrée.

J'ai bien raison dans mes pronostics
toutes mes photos d'hier tout bouffées
sauf une la première qui manœuvre
d'ailleurs d'intérêt. Sans cela elles

- 81 -

auraient été très bonnes et grandes bien
précieuses. Je compte un peu sur celle de
Hutier ; mais il est cocarde de se plaindre et
le mauvais temps l'a peut-être empêché d'en
prendre.

Bran pour le canotage : les amputés sen-
tent l'accompagnement fatal surtout au
début et pour une peur aussi fine
Nous canoteront ensemble.

Par réponse de Sartiaux, j'ai
téléphoné demain en lui demandant
jeudi.

Comme tu ne m'as pas écrit, tu seras prise
par une seule page - et puis voit-tu j'ai
beaucoup beaucoup à faire. Je t'embrasse
Bon 7 ponts pour mon chemin de fer.
Bon 7 à la fois c'est assez bien.

Donne je t'embrasse moi aussi les lèvres
... bien tendrement passionnément.

Faurel

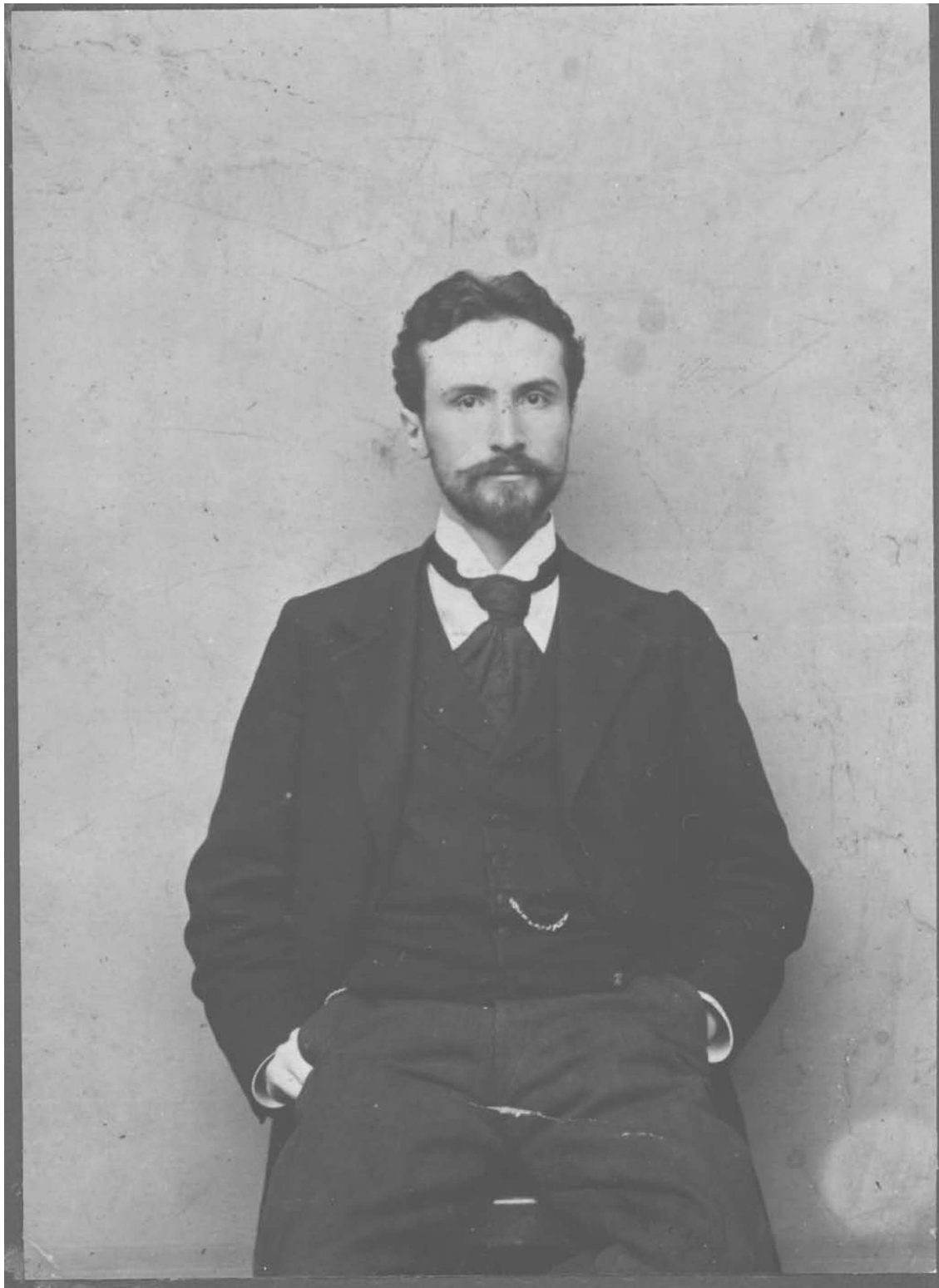
11
j'ai déjà écrit. S'il me laisse le choix, ce
sera entendu pour Jeudi. Si tu n'as pas
de commissions trop nombreuses, à faire,
mon programme sera de te laisser arriver seule
à Paris (j'irai à cette heure là en conférence
des Sartiaux) et autant que possible de
repartir par l'est à moins que Sartiaux
ne me paraisse assez aimable pour qu'il
lui demande un aller et retour et un retour
simple. Nous verrons ça.

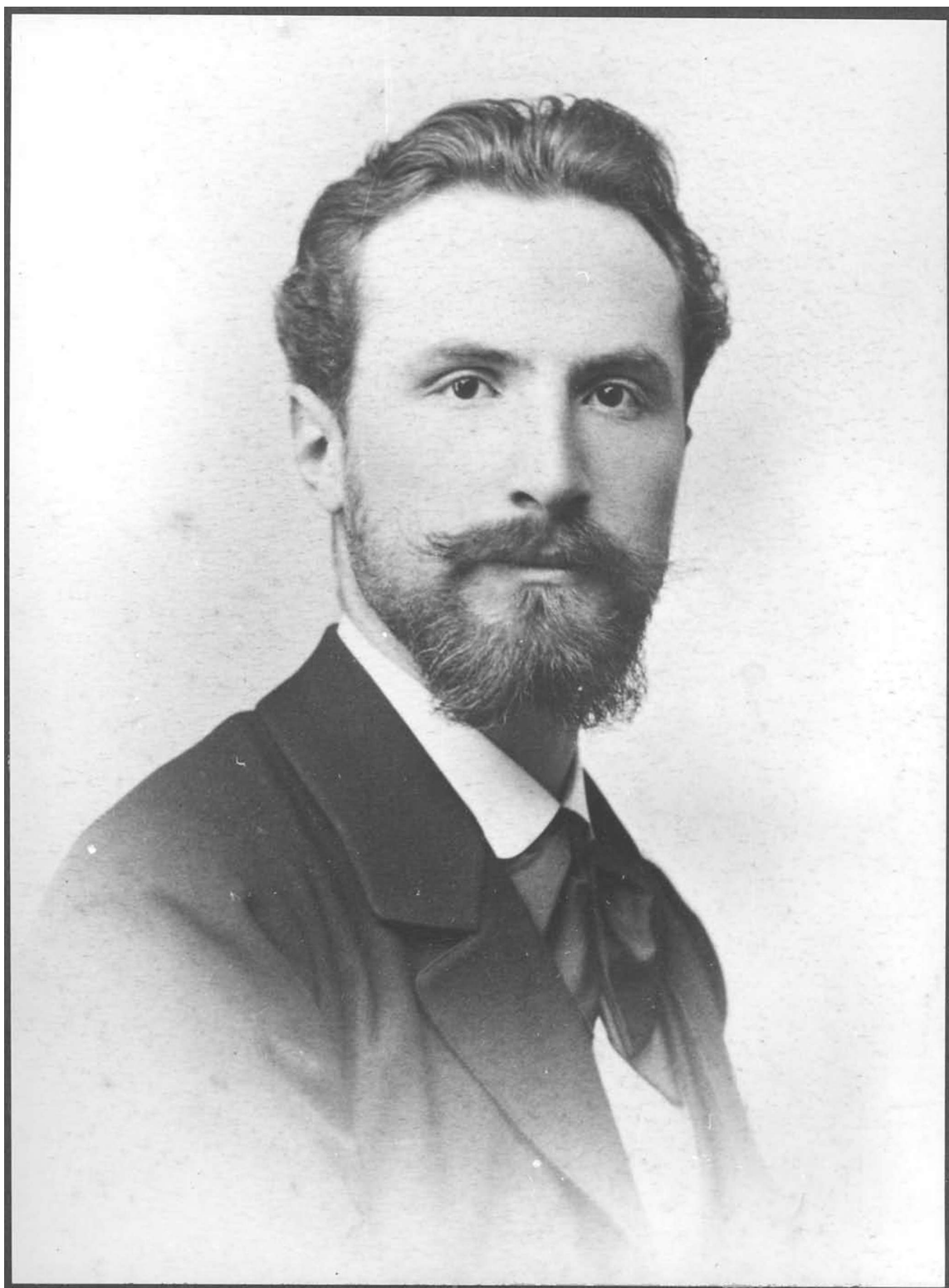
Les photos tout à peine séchées je n'ose
te les envoyer aujourd'hui, ce sera pour
demain.

J'ai reçu un numéro de L'Est (partie
historique et rétrospective) Et vous ? non
sans doute. Ce sera le suivant, qu'on
aura. Nous aurons probablement
dûn anche ou lundi.

rien de plus neuf, j'ai travaillé bien
gentiment aujourd'hui tout en tirant et
virant les photos, ce qui n'est pas une
petite besogne. Ce soir coucher à 8 heures !

Je t'embrasse tout plein ma bonne chérie
tout cela en imagination : à bientôt la
réalité. Paul





PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AISNE & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AISNE & DE L'OISE

Études et Contrôle
de Chemins de Fer

M. RIBOUD, Ingénieur
27, Avenue de la Gare

Soissons, le 10 mai 1902

1

L'Ingénieur des Ponts et Chaussées

à Monsieur

Ma chère petite, je suis bien ennuyé d'abord
de ton incident et aussi que tu sois réduite
à passer d'aussi longues et aussi bêtes
vacances. C'est décidément moi qui ai
raison : il faudra que tu te résignes une
bonne fois à t'abstenir d'aller aux audelys
pendant un an (aux audelys ou ailleurs)
Si tu ne veux pas te détruire complètement
et vivre éternellement.

Quelle épouvantable catastrophe ! quelle
recherche la nature prend sur l'homme
d'un seul coup ! La famille que ma mère
connaît et qui habitait St Pierre a dû
certainement périr. Voilà des pays dont il
vaudrait mieux ne jamais approcher parce que
tout compte fait la ruine et le cafo' qui en
en tire chaque année ne représentent pas

l'intérêt à un taux convenable des 40000
indivus qui ont péri.

Quelle extraordinaire histoire que celle de
Ordurford! Pas un liard dans le fameux
coffre: c'est fantastique. Le Comte en
conclut à un autre Panama et à la
poursuite totale du régime. Elle est
très drôle! mais que de faux bonshommes
parmi les hommes, les mieux titrés. Qui
croire que croire qui trompe + ou... dans
ce monde!?

On est visitée chez Mme Limallet pour
faire au terminus à la prochaine occasion.

J'ai vu Voisin son bébé va mieux mais
pas brillante encore; tu pourrais écrire un
petit mot à la maman.

Le pont pousse tout doucement.

Il fait assez beau le soleil paraît par
chappée et alors çaillarde. Nous aurons
des fruits malgré le gel.

La besogne du bureau ne va pas fort on
regarde plus qu'on ne travaille; j'envoie mon
fais en telle. Plus tard l'envie de se
journer au pont. Mes projets n'ont aucun
pas. Je voudrais pouvoir me multiplier par
4 et flâner tout ce monde à la porte.

Embrasse très tendrement de tout mon
cœur qui t'embrasse. Pamé

EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1900

Groupe V. - ÉLECTRICITÉ
CHAMP DE MARS

Classe

Paris 26 1903

1

J'attends Landrin dans son bureau; j'ai fait tant de choses ce matin qu'il lui est devenu impossible d'arriver à l'heure au rendez-vous, si bien que j'ai manqué un homme.

Il t'a écrit déjà du Salon d'attente du Ministère des T. P. mes, j'ai eu la maladresse de lasser ma lettre dans une poche; il faut donc que se reconnaisse l'homme toi que la même s'est fourré dans la tête d'abord que ses fonds disponibles étaient insuffisants pour doter Angèle et moi, et qu'il fallait au plus tôt la faire fructifier.

Elle a donc été agréé sans doute pendant les heures inactives d'acheter un fonds d'établissement de bains !!! et de le faire gérer par... Madame Brusque. Naturellement le homme d'affaire lui en veut aux cœurs tous les jours.

deux douzaine toute plus rémunérée que la même que les autres celle la laquelle elle a été son de plus est un établi rapportant net 17 à 18 000 x pour 60 000 de capital dont 25 à payer comptant. Bien entendu tout le monde aux Andelys est opposé à ce projet bien qu'Angèle seule m'en ait parlé et il est probable qu'il est à cela que ton père a fait allusion en me disant: « Venez voir personnellement cela au chalet un peu que d'écouter les sonnettes de votre belle-mère » qu'il en fait elle m'a chargé de me renseigner à Paris de voir les livres !!! et de lui répondre. Je ne sais si j'aurai le temps et le courage de l'affaire de faire de nouvelles affaires. Dans tous les cas mon siège est fait: que rente elle que j'apprends dans le huis d'une maison de commerce, en supposant qu'elle ne vient pas bragner pour la

Le Directeur du Personnel l'homme
aimable entre tous, m'a très
aimablement reçu et engagé à
adresser une demande au ministre.
Ce n'est pas très positif comme
résultat. Mais je fais une demande
en attendant après avoir vu M. Guo
à qui bien entendu tu peux en
parler dès maintenant.

Je t'en remercie très bien ma
bonne petite chérie que j'aime. La lettre
me dit très précieusement chaque jour et
tu m'écrites plus malgré ta voix
monotone que mes billets trop
courts ne s'en apprennent.

Paul

Non non j'est toujours entendu
pour ~~demain~~ dans au moins quatre
9 h 1/4.

7 mai 1904.

Mon père m'a raconté mercredi que, quand il était wagonnier sur la ligne de St Etienne à Rive de Gier, les wagons chargés étaient formés en train à la descente sans machine et lancés sur la voie par la gravité. Un train comprenait parfois une soixantaine de wagons. Des freins à lortier manœuvrés par les wagonniers étaient répartis dans la longueur. Et on allait ainsi à une vitesse relativement considérable. quelquefois quand le frottement sur les rails était trop fort, on était obligé de verser du pétrole goutte à goutte au moyen d'un récipient convenue pour aider au glissement. D'autrefois les wagonniers poussaient le train pour faciliter le démarrage et reprenaient leur place à la courbe.

On franchissait par ce procédé le tunnel de l'erre Noire qui était à voie unique.

Comme le télégraphe électrique n'existait pas, on annonçait le départ d'un train au moyen d'un couteirois et d'une transmission par fil.

Un jour, en passant sous le tunnel mon père lâcha son levier qui fut bloqué sous les roues de wagons avec un grand bruit; il crut que le train allait dérailler; mais il n'en fut rien. Mon père alla sans rien dire chercher un levier de échange au magasin de Rive de Gier pour le remonter sur son wagon.

Mon père m'a raconté il y a quatre jours que, quand il était jeune homme son ambition était de devenir assez riche pour pouvoir se placer lui-même au collège.

PONTS & CHAUSSÉES

DÉPARTEMENTS
DE L'AINES & DE L'OISE

NAVIGATION
DE L'AINES & DE L'OISE

Contrôle, Etudes et Construction
de Chemins de Fer d'intérêt local

P. RIBOUD,
Ingénieur des Ponts et Chaussées
27, Avenue de la Gare

(TÉLÉPHONE)

Soissons, le 28 mai 1905

Mon cher papa,

Je n'ai pas eu de nouvelles de ta main aujourd'hui, comme je te l'avais demandé; mais je reconnais que, lors qu'on n'est déjà pas bien solide, il est doublement difficile d'écrire dans son lit. Jeespère cependant avoir un mot de toi demain matin. Et lundi j'irai m'assurer par moi-même que tu vas mieux et que tu suis fidèlement les prescriptions du médecin.

Il faudra te résigner à ne plus manger que de bonnes choses et des choses légères, ce qui, je le sais, ne te sera pas bien facile: tu as depuis si longtemps pris l'habitude de faire autrement.

Notre fille continue à prospérer; elle boit et dort très bien et sa figure s'arrange presque d'un jour à l'autre: c'est toujours quand même une grosse pouparde, ce dont personne ne peut se plaindre. Sa maman pourrait s'abîmer en même temps qu'elle presque un autre nourrisson. C'est dire qu'elle ne manquera pas de lait.

J'ai écrit hier à Auguste pour lui proposer le 18 Juin, le 11 à la rigueur si cela lui convient mieux; Je pense qu'il me répondra bientôt. Je lui donnerai probablement de tes

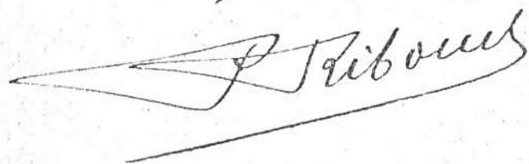
M

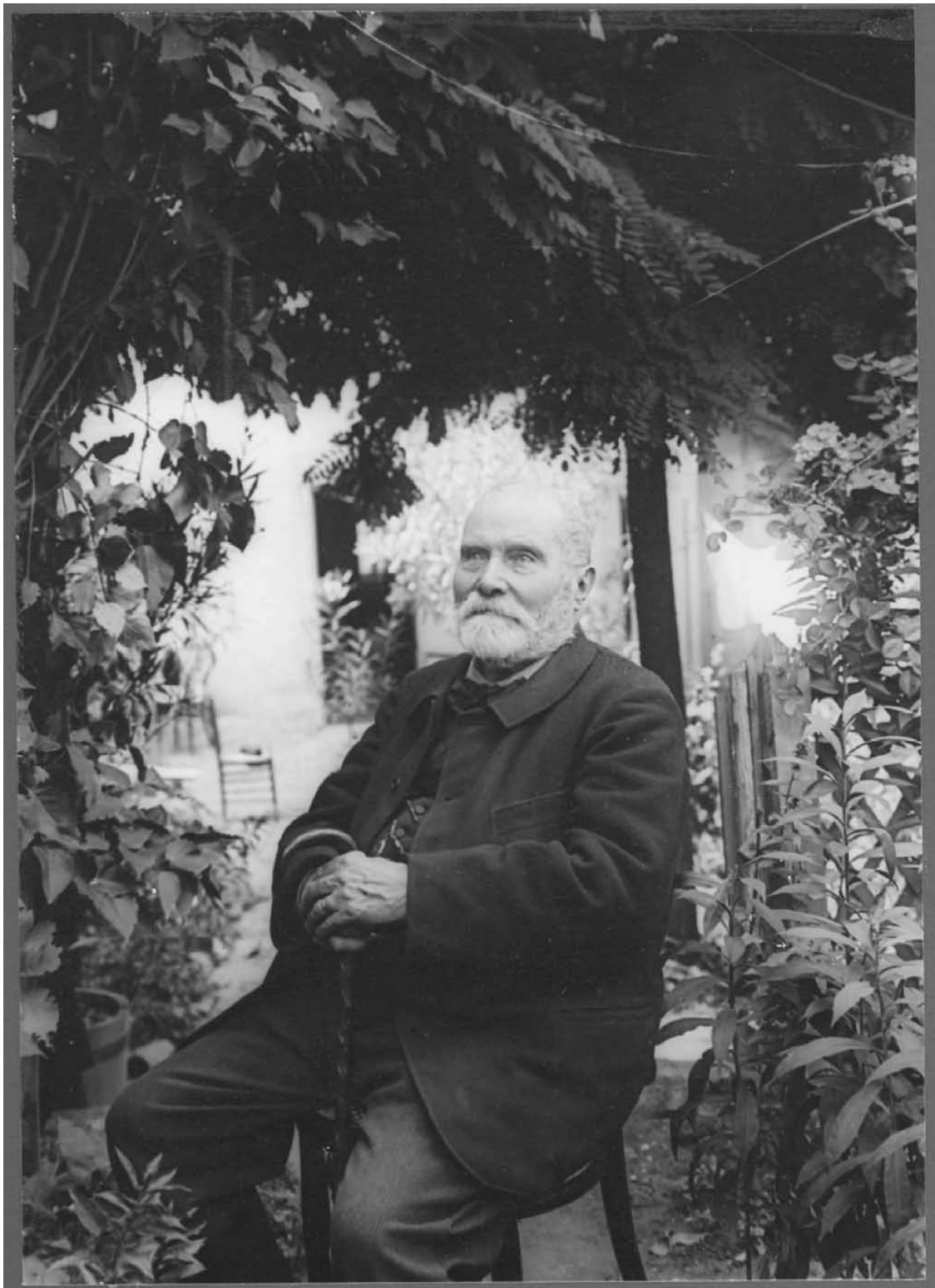
nouvelles ce soir.

Louise aurait voulu t'écrire quelques
mots qui aillent d'un lit à l'autre :
mais je ne sais pas si elle le pourra
aujourd'hui, étant encore presque
entièrement étendue : on ne lui
permettra que dans cinq ou six jours
de se mettre sur son séant.

à lundi donc mon cher papa,
tâche de ne pas trouver le temps par
trop long dans ton lit, et sois assez
bon malade pour que je te retrouve
presque remis

Nous t'embrassons bien
tendrement,

J. Triboulet





Caluire 2 juin 1905.

Mon bien cher Oncle,
Enfin! après une longue
attente, nous voilà en vue
de ce baptême si désiré.

Tu trouveras donc bien
naturel que je te paye
mon vieille dette, de la
visite que je devais tous
faire au jour de l'an.

Me voilà libéré de toutes
les occupations qui me
retenaient ici à mon
retour de Lourdes, et j'ai
hâte, maintenant, d'aller
vous embrasser tous les

deux. Ce sera pour demain
ou après-demain soir.

Nous aurons tout loisir
pour faire nos petits
préparatifs du baptême.

Faut me dire que tu
trouves lents les progrès de
la convalescence. Il faut
s'armer de la patience
si nécessaire à tous les malades.

J'en pourrai porter
les cerises, mais Anna
n'oubliera pas de les
envoyer lorsque elles seront
mûres, ainsi que des fraises.

A bientôt tout mon
bien chez Oncle, la
continuation de mon

deux. Ce sera pour demain
ou après-demain soir.

Nous aurons tout loisir
pour faire nos petits
préparatifs du baptême.

Faut me dire que tu
trouvés lent les progrès de
ta convalescence. Il faut
t'armer de la patience
si nécessaire à tous les malades.

Je ne pourrai porter
les cerises, mais Anna
n'oubliera pas de les
envoyer lorsque elles seront
mûres, ainsi que des fraises.

A bientôt donc mon
bien cher Oncle, la
continuation de mon

1905

Mon cher père

Je ne m'attends pas à
devenir cette jeune personne
n'étant qu'adolescente et
mûrissant insensiblement
plus qu'il y a deux
ans. Es-tu en deuil, oui, ou
non, si oui tu dois
l'absoudre de tout péché

Si tu es guéri de tout
tu es de ton droit.

En fils respectueux de ta
volonté de tout regretter
pour, par expérience, pour
les serapules, et les années
de ta mère, tu devrais
rester chez toi, ou pour
comme tout d'autre fois
me rien dire.

Je constate que tu m'
écris souvent de moi,
sachant que je suis assis

grande, et que je n'ai pas
besoin d'assistance pour me
gouverner, et constater une
fois de plus, que tu manques
à tous tes devoirs.

A mon tour, et à l'occasion
je raconterai ta conduite
deus toute la famille
nous aurons combien
il y en aura de ton ami
si je suis ridicule, je
m'inclinerais.

J. C. L.

Baptême de J.R.

16 avril 1908

Mon cher ami,

C'est accepté et convenu =
pour le dimanche 10 mai,
et j'en prends bonne note.

Le jour ne pouvait être
plus ingénieusement fixé qu'à
ce lendemain d'une multiple
convocation des IPCM à Paris.

Il est plus que probable
cependant, ayant renoué
au monde et à ses pompes,
que je me contenterai de
répondre à la convocation
du dimanche, de beaucoup
la plus agréable des deux.

Sauf avis contraire
(ici - ou hôtel du Verjard rue
de Grammont) je me rendrai
à Soissons par le train
habituel du matin.

Il est peu probable qu'Antoinette
puisse m'accompagner, les projets
de ces dames n'étant pas encore
arrêtés.

Et bientôt le plaisir devons
voir et d'embrasser mon
gros Jacques, qui pour l'Eglise,
sera presque un Jacques Gros.

Chargez vous des amitiés de
Ma femme pour Madame
Ribaud et ajoutez y mes
hommages respectueux.

Votre bien dévoué



Marseille 17 février 1914

Mon cher ami,

Eugène, qui vient de nous
amener sa femme, m'apprend
que vous avez été nommé Ingénieur
en chef adjoint au Service de la Voie.
La nouvelle de ce bel avancement
nous a fait le plus grand plaisir et
je m'empresse de vous en adresser
mes plus cordiales félicitations.

Connaissant vos mérites, je n'ai
pas été surpris de ce rapide avan-
cement. Je n'en suis que plus
heureux d'apprendre que mon estime,
— j'allais dire : mon estimation ^(poids de l'or) —
avait été aussi celle de la Compagnie.

Vous voilà en bonne voie,
et vous ne pouvez plus vous arrêter

ou si le chemin.

Heureusement que mon gros Jacques ne connaît pas encore — qui sait, et les stalkers de la hiérarchie ! Je craindrais que, déjà aux dépens j'en aurais fait du volume, il en aurait trop écrit.

Mais sa maman comprend pour lui, son parrain aussi, et ils entrevoient la réalisation de leurs rêves. C'est pour quoi ma femme se joint à moi pour vous envoyer ainsi qu'à madame Ribard ses félicitations à mère.

Eugène est de suite reparté pour la Roche de Rame. Il en reviendra dimanche pour s'installer. Calendement à Paris, nous faisant sa femme — horrens referens. — pour un bon mois j'espère. Notre beau soleil l'aidant, je n'en doute pas, et de remettre de l'hiver froid à l'humidité qu'ils ont de passer à Paris. Vous saluez de la

santé de sa femme, Eugène voudrait bien trouver une situation dans le midi. Mais cela est bien difficile Combien je regrette qu'il ne soit pas autre, quand il le pourrait facilement, dans une de ces grandes Compagnies ou le travail et la vérité sont si exactement joints et récompensés.

Charles & Madeleine sont très avec moi aimablement accompagnés par les prières à l'autel nous donnez deux excellentes nouvelles. Le travail de Charles lui plaît le plus en plus ; mais c'est s'insérer pour sa femme, et c'est l'essentiel.

Quant à Antoinette, hélas, nous n'avons aucun espoir d'arrangement et nous n'y pensons que pour en souffrir. Fais volubilis tua.

Habillez vous bien, vous aussi, à l'ère à notre très commun ces paroles, maintenant que tout est trop autour de nous. Je vous embrasse en détail avec

1883

ASSERTIONS

MALVEILLANTES

POLEMQUES

MALVEILLANTES

Vous avez dit que
une des tentatives de
seront dans le département

jour, ce n'est pas
qu'il ne faut pas
et que nous devons

On nous dit que
se, car il faut
plupart des

L'Etat n'a pas

Chemins de fer départementaux

Coupures de Journoux
etc.

Dossier qui on aura
peut-être un jour quelque curiosité, ai
à parcourir. Les attaques dont j'ai
été l'objet - et qui n'ont d'ailleurs surtout
M. Guille Devolaine - ont été en fait de compte
dans la cause de mon entrée à la C^{ie} de l'est
en 1908. Si hostilité imbécile d'un député de
l'arrondissement (Magnière) m'a ainsi rendu
un service dont j'étais bien loin à cette époque
de soupçonner l'importance

ERTIONS MALVEILLANTES

is avons dit, dans un article
os lecteurs du dimanche trou-
t dans le supplément de ce
qu'il y avait des légendes
ne fallait pas laisser s'établir,
e nous défendrions la vérité.
nous tenons, de bonne sour-
me M. Débruyère aurait, dans
eurs des communes du canton
elchy qu'il a visitées, prétendu

POLEMQUES MALVEILLANTES

Depuis quelques semaines la
presse blocardée de l'Aisne rem-
plit ses colonnes de polémiques
malveillantes qui visent la ma-
jorité du Conseil général, et
surtout un des membres les
plus éminents de cette majo-
rité : M. Emile Deviolaine, vice-
président de notre Assemblée
départementale, maire de Sois-
sons et conseiller général du
canton d'Oulchy-le-Château.

Il est aussi facile de voir que
cette campagne de mauvaise foi
est motivée par les prochaines
élections cantonales que de
deviner quel en est le véritable
inspirateur.

Le moment nous semble venu
de rétablir la vérité en résumant
aujourd'hui en quelques lignes
ce que fit le Conseil général de
l'Aisne en matière de chemins
de fer depuis 1871.

Pour quiconque parcourt avec
impartialité les comptes rendus
officiels des séances de notre
Assemblée départementale il est
évident que le Conseil général
a accompli une œuvre de pre-
mière utilité et qui restera à son
actif quoi qu'on fasse et quoi
qu'on dise.

En effet, tant que le Conseil
général a pu, par ses travaux et
ses démarches, obtenir de l'Etat
des lignes d'intérêt général, à
voie normale, pour le départe-
ment, c'est de ce côté qu'il a
porté tous ses efforts.

Le Conseil général a pris lar-
gement sa part dans ce réseau
complémentaire d'intérêt gé-
néral dit réseau Freycinet.

Il est même bon de rappeler
ici que, dans une audience que
les délégués de notre Assem-
blée départementale ont obte-
nue, il y a une dizaine d'années,
du ministre des travaux pu-
blics d'alors, ce dernier leur a
adressé de vives félicitations
pour les résultats acquis de la
sorte dans le département de
l'Aisne.

En effet, le Conseil général
avait fait gagner ainsi à notre
département environ 400 kilo-
mètres de lignes nouvelles de-
puis longtemps en exploita-
tion :

Canton d'Oulchy-le-Château

	Inscrits	Votants	M. DEVIOLAINÉ	M. Débruyère
Oulchy-le-Château	188	159	89	64
Ambrief	20	19	7	12
Arcy-Sainte-Restitue	137	121	56	65
Beugneux	63	53	25	28
Billy-sur-Ourcq	88	63	50	13
Branges	37	29	11	18
Breny	80	68	38	29
Buzancy	47	36	20	16
Chacrise	101	79	23	55
Chaudun	65	51	18	34
Cramaille	60	47	18	29
Cugny-les-Crouttes	27	18	12	6
Cuiry-Housse	61	52	19	32
Droizy	37	33	28	5
Hartennes-et-Taux	81	69	43	26
Launoy	42	34	27	7
Loupeigne	52	45	12	33
Maast-et-Violaine	77	67	11	56
Montgru-Saint-Hilaire	»	»	9	9
Muret-et-Crouttes	63	55	21	34
Nampteuil-sous-Muret	32	25	16	9
Oulchy-la-Ville	52	»	33	11
Parcy-Tigny	79	66	32	34
Le Plessier-Huleu	48	45	24	21
Saint-Remy-Blanzly	88	68	38	30
Rozières	64	51	32	18
Rozoy-le-Grand	96	73	50	23
Vierzy	140	104	55	47
Villemontoire	92	71	44	27

Totaux.....

861

789

M. Deviolaine est élu.

" Démocrate du 11 Août 07

LES CHEMINS DE FER DÉPARTEMENTAUX

Du Bloc :

Parmi ceux des abus qu'on relève à la charge de M. Riboud dans toutes les affaires auxquelles il fut mêlé par ses fonctions, il faut citer particulièrement de la part de cet ingénieur ordinaire, le plus parfait mépris des lois et règlements en usage.

C'est ainsi que pour ce protégé de M. Deviolaine la loi sur les expropriations est lettre morte absolue. Et nous le voyons, notamment à Ecuirhy, à Chacrise, à Muret, etc. s'emparer, sans daigner même prévenir les propriétaires, de nombreux terrains dont il avait besoin pour les « travaux imprévus. »

Et Dieu sait, s'il sont nombreux les travaux imprévus, dans les projets de M. Riboud. Un peu plus on pourrait dire que l'imprévu est la règle de ses projets, tant il modifie, transforme et démolit, au cours des travaux.

Mais voici que les propriétaires dont on a pris illégalement les terrains se rebiffent et demandent qu'on les paie...

A Noyant, par exemple, la ligne est si mal tracée, que les raccordements de chemins d'accès sont inabornables. A chaque instant, il se produit des accidents.

Rien qu'à cet endroit on peut compter sur cinq à six mille francs de dépenses supplémentaires.

Sans compter qu'on travaille toujours au remblai balladeur, qu'on ne parvient pas à arrêter.

Qui paiera tous ces frais « imprévus? »

Evidemment ce ne sera pas M. Riboud, soutenu par la majorité de M. Séblin. Vous verrez que ce sont les propriétaires qui auront eu tort de se laisser prendre leur terrain ; vous verrez que, seuls, les chemins seront coupables d'avoir de mauvaises courbes.

La camaraderie des Pipos, unie à la faveur des Augures du Conseil, sauveront M. Riboud : Ne faut-il pas que la sacro sainte administration triomphe sur toute la ligne... Le contribuable, bon à écorcher, criera s'il veut. Les ingénieurs, responsables, s'en tireront par une pirouette.

Et voilà comme quoi, ne voyant jamais de sanctions à ces abus criants,

à ces malversations, dont l'administration pullule, abus et malversations se perpétuent et ne font même croître et embellir.

Aussitôt qu'un ingénieur est en jeu, toutes les responsabilités s'évanouissent, mais les complicités se meuvent.

N'avons-nous pas vu un personnage officiel profiter d'une minute de pouvoir intérimaire, pour succomber dans les filets de M. l'ingénieur en chef, qui lui présentait une pièce importante à la signature...

Depuis de longs mois, nous avons démontré, sans que personne ait osé venir nous donner un semblant de démenti, que des abus criants, des dénis de justice, des violations des lois et règlements avaient permis à l'administration des chemins vicinaux et celle des chemins de fer départementaux de surcharger de dépenses supplémentaires les centimes additionnels déjà si lourds que nous payons.

Nous avons désigné nommément les auteurs de ces faits graves qui coûtent si cher, et aucune sanction n'est intervenue. Les coupables continuent leur influence au sein d'une administration pourrie.

Bien plus, le départ de M. Schrameck, nous assure-t-on, a permis aux complices de laisser croire qu'ils sont complètement sauvés et l'on s'en réjouit fort derrière les cartons verts...

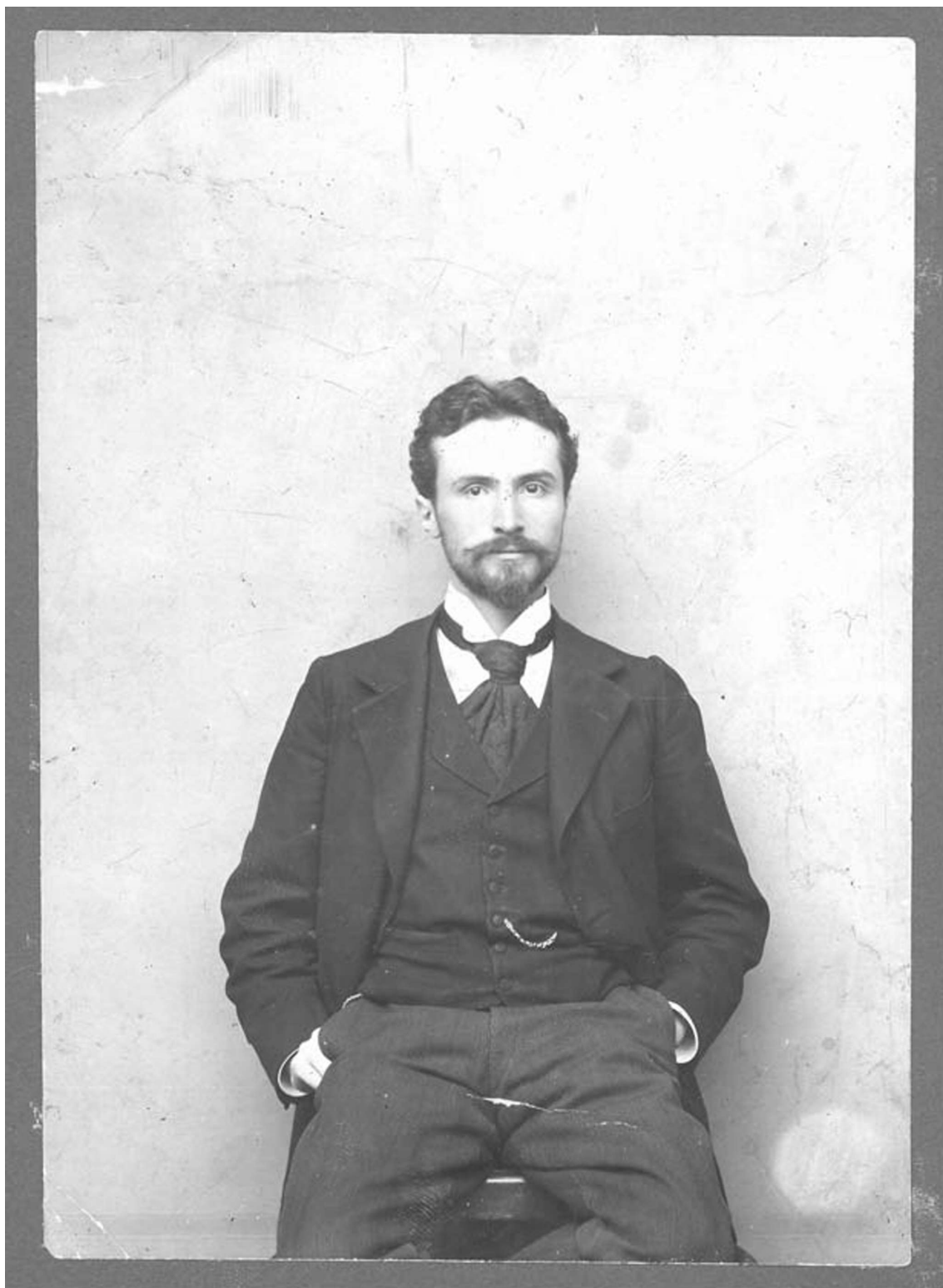
Ne riez pas si vite...

Nous irons jusqu'au bout, et si l'on nous oppose l'inertie, nous mettrons au bon endroit et au bon moment la pointe de feu qui réveillera ceux qui ne veulent point entendre. Et nous les ferons sortir de ce sommeil symbolique ces fonctionnaires qui se croient le droit de jongler avec les finances départementales, et dont la quiétude est faite de la croyance que tout est si bien caché qu'il ne peut y avoir de danger.

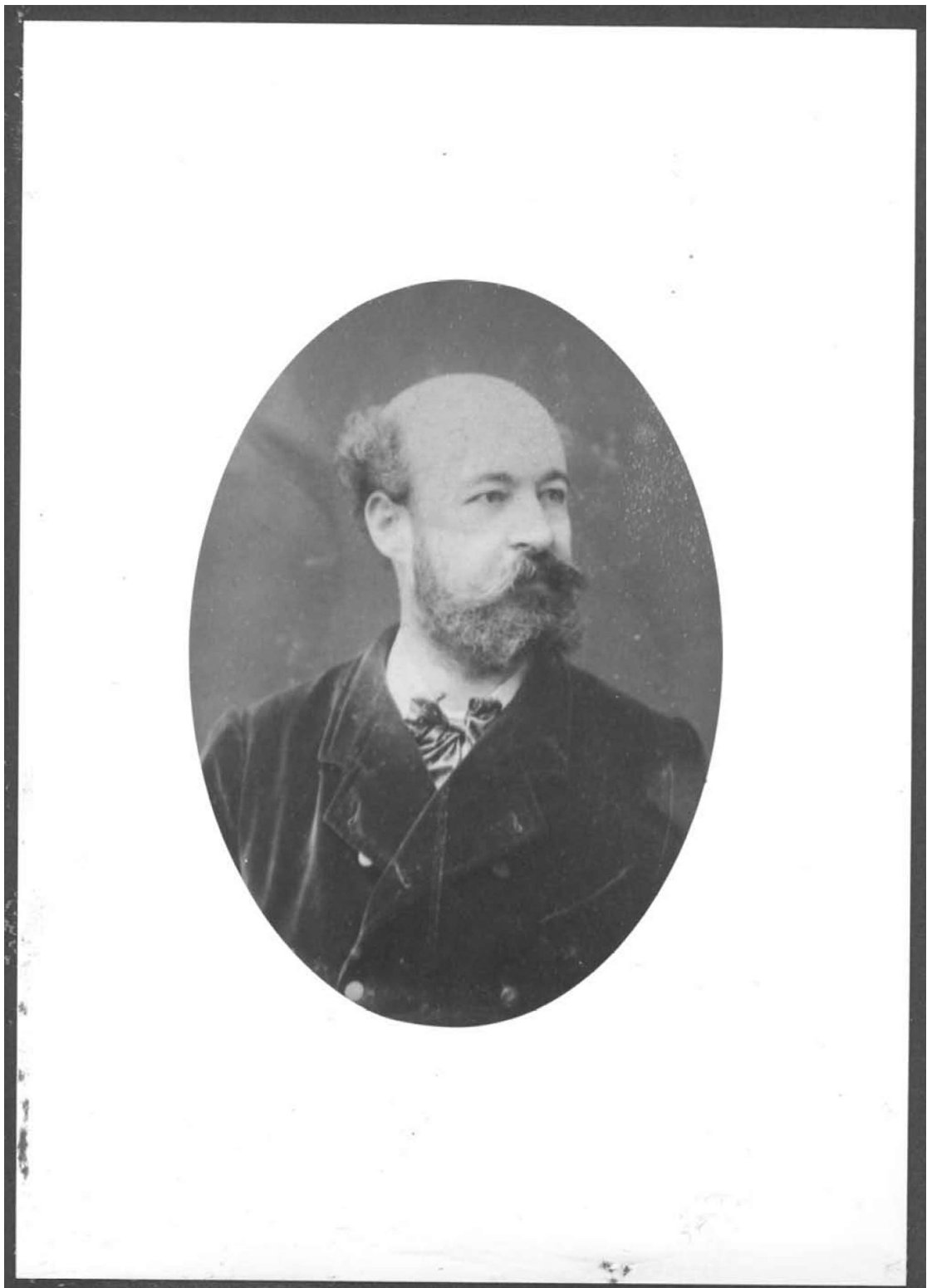
Attendons.

Dans quelques jours les accusés auront la parole au Conseil général.

M. Legry, président, qui, vivant, voit son successeur se dresser devant lui, donnera la parole à M. Deviolaine, qui a senti le vent du boulet, et sait qu'il sera remplacé par un républicain ; il donnera la parole à ceux qui oseront la demander ; et nous entendons alors le plaidoyer de M. Séblin, essayant de passer l'éponge sur toutes ces scories et laissant ces macrobes parler dans le désert, nous continuerons à dire, sans haine et sans crainte, ce qui est la vérité, ce qui doit être dit, ce qui doit être dé-









Chimborazo 7 June 1944

Mon cher Paul

Le jeune Auguste continue
à aller doucement. Hier il était
meilleur hier que la veille.
Hier soir, il a un peu trop
mangé à ce qu'il croit.
Ce matin, il n'a rien voulu
prendre. Je reçois la lettre
de Louise je lui remercie
bien. Si tu trouves les combinaisons
sans doute je te parle à ton
goût il faudra me dire ce
que je dois pour les enfants
en plus de la Bibliothèque
Je t'envoie un chèque de
montant. Je suis dans la salle
à manger près de ce jeune

Auguste qui va et vient de
temps en temps, mais il a
l'air si vieux que je n'ose
presque pas le regarder. Il
m'a dit de cinq minutes
il vient dans son appartement
accablé, il fait semblant de
dormir, pour ne pas être
obligé de parler. Il continue
à faire disparaître toute sa
vieille correspondance, et il y
en a!

Je vais te lui lire la lettre
de Louise ce qui concerne la
maison. Cela lui paraît in-
différent. Je suis tout de même
entraîné, mais cela n'est
égal de rester 15 jours de
plus ou de moins, peut-être
que cela changera d'ici vers
la fin du mois. en même

Je t'ai écrite, mais j'ai douté
il ne parviendrait plus d'aller à
Leyres, Mère. lui conseille
la prudence et la résignation.
il le pleure bien de tout son
cœur.

Auguste me charge de te
dire qu'il compte sur toi
Dimanche. J'appris ce que
je puis de lui dire de la
lettre de Louise.

J'ai reçu aussi une dépêche
d'Escalotin, j'y ai répondu.
Conte la famille & est acquiescé
de ses vœux, mais moi j'ai
eu assez à répondre, mais
je suis si fatigué si je rentre
chez moi le dimanche prochain
je n'aurai pas le temps d'en occuper

J'ai bien de la peine Auguste
prétend qu'il vient de prendre
froid. il est gelé.
En ce moment ils sont en train
de se chauffer avec Anna
pour le blanchissage de Jeanbon
et le raccommodage, Jeanbon,
et il bien dans sa chambre.
Quel dommage il fait, mais il
va à la Mère tout le dimanche.
Cela suffira ce pauvre malade
maintenant. Plus bientôt
il pourra du courrier je pourrais
quitter en vous embrassant
de tout cœur, tes petits
et grands. Ta mère
M. C.

Je récite que je suis toute
disposée à rester ici tout le
temps que je serai capable
à ce pauvre malade, si le
ciel toujours avec des vœux
meurt que cela vienne de toi.

Dépense									
Date	Nature de la dépense	Dép. comm.		L	P	Y	J	Bureau	
		F. g.	acq.					Voussées	Div.
14	Journal	1,55							
	Dépêches	5,00							
	Cartes	2,00							
	Journée Chaussy							7,50	
15	Voyage Paris	1,00						1,20	
	Cigarettes				0,60				
	Livres	5,00							
18	Journée Chacrit							2,00	
20	Journée Courcy							33,00	
	Prin'v'ou télé'phone								20,20
21	Journée Laon							10,10	
	Livres faire party						8,00		
	Journée auto								
	Note Brimoty	3,65							
26	Journée Laon							0,25	
27	Journée Courcy							2,00	
27	Journée Muret								
28	Journée Chaussy							3,10	
	Véture (Du Fayel rep.)						17,50		
	Cotisation Ingénieurs				10,00				
	Voyage Paris				2,25				
	Congrès des Routes								20,00
	Loyer	250,00							100,00
	Journal	1,45							
	Bottines				54,00				
	Gants				4,90				
	Cravates				1,90				
	Journée Melun							18,50	
	Journée Paris				0,50			4,10	
	Part. janvier	13,95							
	Pharmacie			6,35					
	Canotchaux soches					5,75			
	Domestiques Janvier	95,00							
		379,10		6,35	74,15	5,25	25,50	81,25	140

Récapitulation									
(1) années	(2) Encaisse au 1 ^{er} janvier	(3) Recettes	(4) Vente de titres (marchés)	(5) Retraits Caisse d'épargne	(6) Totaux (2)+(3)+(4) +(5)	(7) Dépenses	(8) achats de titres	(9) Versements Caisse d'épargne ou banque	(10) Assurance
1900	990,05	8.959,50	394,30	"	10.343,85	8.628,25	"	"	"
1901	1715,60	10.284,40	101,15	"	12.101,15	9.426,20		1.400,00	"
1902	1274,95	11.799,00	"	"	13.073,95	9.764,85	1.519,10	800,00	"
1903	{ 940,00 50,00	12.199,80	"	"	13189,80	9.412,50	{ 1.468,85 1.500,00	"	"
1904	{ 743,45 69,00	13.166,55	1460,45	200,00	15.570,45	9443,95	{ 1.384,10 4.000,00	"	"
1905	{ 742,40 65,00	13.652,75	"	"	14.460,15	{ 9995,55 200,00	2.784,55	200,00	652,1
1906	{ 562,95 65,00	16.222,65 60,66	2862,50	600,00	20.373,76	9.595,20 33,75	8.549,35	360,66	997,6
1907	{ 772,15 65,00	16.153,20	"	1400,00	18.390,35	11.482,05	5.253,05	40,00	1330,2
1908	{ 220,10 65,00	24.338,35	491,30	"	25.114,75	14.088,85	8.436,85	"	1.330,2
1909	{ 1193,85 66,00	18.053,50	2077,20	"	21.389,55	{ 10.736,75 1.000,00	7.656,45	"	1,330,
1910	{ 601,15 65,00	20.206,50 20.840,60	"	"	20.906,65 21.506,75	{ 15.031,10 1.050,00	1.770,45	"	1,330,
1911	{ 2.180,00 65,00	20.244,70	500,00 (65-1.00)	"	22.989,70	{ 14.652,05 850,00	3.986,40	"	1.330,2
1912	{ 2.039,75 65,00	24.983,35 36,60	6.312,20	"	33.460,30 36,60	{ 16.888,30 850,00	10.532,05	240,00	1.330,
1913	{ 3.528,15 65,00	23.123,30 23.123,30	440,00 (Réserve préalable) Spéciale	200,00	33.280,30 27.716,45	{ 18.669,50 850,00	"	10.400,00 1.700,00	1.330,
1914	{ 5.259,35 65,00	29.528,70 29.528,70	150,00 Réserve spéc dout (245-65-150)	1440,00	46.748,95	{ 20.105,05 1.250,00	4.761,95 4.289,88	402,00 (C-1) 1245,95 (Chiffre final)	997,
4140,00						193.885	57.138	5.689	11.955

générale

(11)	(12)	(13)	(14)	(15)	(16)	(17)	(18)	(19)	(20)
caisse	total		Economies			Recettes	Depenses	Differences	Observations
au	(71) + (8) + (9)		annuelles	cumulées		exceptionnelles		(18) - (17)	
déembre	(10) + (11)		(5) - (7)	depuis					
			1900						
1.715,60	10.343,85		331,25				632,00	+ 632,00	Bijoux L.
				331,25					
9.74,95	12.101,15		858,20			252,00	85,85	+ 78,30	Mat. Euroc
				1.189,45		242,70	538,15		Occasionag
						95,00	44,00		Exp.
940,00	13.073,95		2.034,15				200,00	+ 1452,40	Voy Tréport
50,00				3.223,60			1202,35		R. de la Sa
							50,05		Exp
743,45	13.189,80		2.787,30			92,25	449,35	+ 638,50	Voy Suisse
65,00				6.010,90			180,00		Voy Aug
							101,40		Exp.
742,40	15.570,45		3.722,60			130,00	405,75	+ 655,90	Voy. Yport
65,00				9.733,50			14,50		Exp
							201,90		Cadeau A
562,95	14.460,15		3.457,20			478,60	437,25	+ 289,90	Notice
65,00				13.190,70			131,25		Exp.
							200,00		Cadeau N
772,15	20.373,76		6.654,36			670,00	670,00	- 450,95	Cadeau M
65,00				19.845,06		785,45	334,50		annués
						(Exp)	(Bague)		Exp. 617
220,10	18.390,38		4.671,15			1.716,40	444,05	- 243,30	Exp. 167
65,00				24.516,21		(Exp.)	195,00		vidos
							245,50		(dépenses)
1193,85	25.114,75		10.249,50			5.962,00	297,50	- 4.742,00	Suspension
65,00				34.765,71		(Exp.)	266,25		Voyage Exp
						(Cadeau)	560,00		Importation
601,15	21.389,55		6.316,75				666,25		Bijoux, Cade
65,00				41.082,46					Donneries
									Salle de bain
2180,00	21.506,75		4.679,50			2.100,00	172,40	- 1.254,30	Ch. à dorm
65,00				45.761,96		(Export.)	431,00		Importation
							242,30		Plantes et
2.099,75	22.980,70		4.736,65					+ 136,85	Donneries
65,00				50.498,61			136,85		Importation
									Salle de bain
3.528,15	33.426,70		7.208,45						Installation
65,00				57.707,06					
+ 48,50									
5.959,25	27.416,45		3.863,80			489,00	390,00	+ 226,85	lapis ch
65,00				61.570,86		(Export.)	160,85		Baptême
							115,00		Rep. appa
115,00 (p. 16)	40.742,95		13.473,65			733,50			
13.450,35				75.044,51					
125,00									

117
 J'ai reçu ce matin ta lettre et allé de nuit,
 ma chérie, et j'y réponds sur le pouce, en
 attendant une auto qui doit m'emmener en
 promenade sur les bords d'un des
 si remarquables accidents de ces derniers jours.
 J'ai dîné hier chez Boucho' Calerey avec
 Huet, capitaine de réserve du 2^e et un
 fils choriste son beau frère. J'ai aussi fait
 dans l'après midi une longue randonnée
 en auto à travers la Champagne pourvue
 pour aller réparer un dérangement.

En somme je m'agite beaucoup plus qu'au
 terrain central, et j'en suis un peu plus utile.
 Il fait chaud, très chaud, de cette chaleur
 fatigante que nous avons connue tous les
 été à Troyes. J'ai néanmoins admirablement
 dormi dans cette nuit dans un lit
 excellent, au 2^e étage qui est près de
 la gare. Et j'ai encore un peu d'appétit.

Je suis ravi de savoir René dans les
 chemins de fer de campagne, mais je ne
 comprends pas du tout. Il n'y a pas
 d'artillerie dans ces formations où on n'en

aurait que faire, elles ne sont du reste 2
 pas mobilisées si on ne le voudrait pas.
 René a dû caqueter les tonnes; peut-être
 René est-il attaché à une commission
 régulatrice de chemins de fer, ce qui n'est
 pas du tout la même chose, dans tous les
 cas il n'est pas sur le front et c'est ce qui
 nous intéresse le plus.

Les nouvelles de la guerre que je vous de-
 bre dous le temps d'hier soir envoyées par
 Henry sont flatteuses, avec à mon
 avis, à son lit attendrissant le
 communiqué officiel, la préparation d'un
 recul de nos troupes à Mulhouse. Nous
 avons de un peu vite, et la proclamation
 du général Joffre n'était pas de mon
 goût: c'est un peu de la fanfaronnade.
 Et cette pointe en Alsace, si tentante
 qu'elle pût être pour notre amour propre,
 risquer de le retourner contre nous et
 de nous coûter beaucoup de monde.

Croix a paru hier, pourvu qu'on ne
 soit pas obligé d'enlever les drapeaux
 demain!

En ne me dis pas si tu as reçu quelque chose
de Noël, et des 4 courriers à qui j'ai écrit il y a
juste 8 jours. Complètes tu peu à peu ta
provision de toutes choses ? - de toute chose
utiles et qui se conserveront bien entières ?

Si l'état se rève de ci de là, n'est-ce pas ce que
je n'ose même croire, j'aurai bien envie de
vous renvoyer tous à huis clos dans une
quinzaine, quand les gros transports auront
passé. Vous y auriez une fraîcheur relative,
et vous aideriez à faire la ventilation. Vous
en repartirez carpe peut-être à Paris à
la fin de la semaine sauf avis prévus.

Attends la nouvelle d'Angèle de Cornette et
de Boirel ?

Bonne nuit à tous les quatre.

Paul

6
Thyres le 13 août 1914

Ma chérie

Je vois aucun inconvénient à ce que Maria aille à Mussy pendant quelques jours. Il faudra qu'elle parte à 20^h56 (8^h56 du soir) pour s'arriver à Mussy qu'à 8 heures 1/2 le lendemain sauf retard toujours possible. Retour dans les mêmes conditions. Ce n'est donc pas particulièrement rapide, mais il n'y a aucune difficulté.

M. Deutscher est parti ce matin vers 10 heures pour son fils malgré des retards énormément parallèles de son train et du train militaire. J'étais très préoccupé hier soir à ce sujet et je me suis levé à 3 heures moins 1/4 ce matin pour faire le trajet à la gare, ce qui m'a plutôt alourdi la tête. J'ai d'ailleurs très peu de choses à faire, et, si j'ai le avantage de prendre contact avec certaines réalités, c'est insuffisant pour motiver mon maintien ici. Il est donc convenu avec Henry que je rentrerai lundi soir, sauf imprevu naturellement. Je prendrai ici 12h 08 qu'il est censé arriver à Paris à 18h 56. J'admets que je serai rendue vers 9 ou 10h du soir; tu pourras m'attendre jusqu'à la

Les officiers avec lesquels je prends un repas au restaurant sont très agréables et très intéressés. Il y a un artillerier qui regrette bien de ne pouvoir tirer le canon. On a confiance dans l'issue de la lutte même sans l'appui des Russes; je n'ai pas la même optimisme, et me borne à désirer que nous puissions tenir sur nos positions pendant les 6 semaines qu'il faudra aux Russes pour rétablir les communications coupées, sans doute, sur leur frontière, et pour pénétrer en Allemagne. Tout le monde est d'accord pour penser que la guerre sera farouche, ce sera une guerre de vie ou de mort pour chacun des adversaires.

7

Ce soir dîner chez M Babouret qui est venu me relancer
ici tout à l'heure. Avec mon arrière de sommeil j'aurais bien
préféré rester tranquillement à l'hôtel.

J'ai été à la grand messe à la cathédrale après avoir
entendu une allocution qui n'a pas été prononcée, ou qui l'a
été avant mon arrivée. Je me rappelle d'ailleurs que les
cylindres de roya manquaient d'orateurs.

Il a plu légèrement ce matin, assez pour rendre la
température très acceptable; mais l'orage est toujours dans
l'air.

L'attitude de 3 cousins qui n'ont pas encore répondu
me surprend, celle de deux d'entre eux tout au moins. Si elle
persiste je n'aurai aucune gêne à cesser de fréquenter
toute correspondance avec eux. Et nous nous en fichons la.

tu ne m'as pas dit si tu as rencontré Luchino en tenue de
sapeur de 2^e ligne. C'est bien lui qui l'aura voulu pour
s'opérer quelques périodes. Est-ce des nouvelles des
de Vorges? Et de Solms? Hâte-toi de m'écrire dans les journaux.

J'achève ma lettre à Bismarck (souvenir napoléonien)
où je suis en panne faute de traits et dans l'attente d'une
auto qui me ramènera bien tard chez M^{me} Babouret.

Dimanche tu pourras à tout hasard ne dîner qu'à 7^h pour
le cas fat improbable où mon train trait à l'heure. Et tu me
garderas une bonne soupe de légumes que je ferai
rechauffer en arrivant. Dis à ma mère de venir dîner
mardi matin à 11^h 1/2.

Cendres à tous le quatre

Paul

35

Paris le 14 juillet 1917

ma chérie

Il m'a semblé hier matin à 6 h 1/4
que vous deviez arriver à Culor par
très beau temps, et que vous n'auriez
pas de peine à atteindre Châtillon
sans prendre froid. aujourd'hui pour
la journée de drapeaux le ciel est
maussade et la pluie menaçante.

Je prends quand même mon
appareil afin d'avoir un souvenir de
ce troisième 14 juillet de guerre
que j'aurais posé sur le balcon de
Henry.

ma mère que j'ai vu hier après
déjeuner continue à aller un peu tout
en travaillant beaucoup encore.

3 (..... Je reviens du défilé qui n'a pris fin qu'à
11h^{1/4} chez les Henry et que j'ai vu admirablement.
regrettant bien de ne pas vous avoir gardés 3
jours de plus pour le voir vous-mêmes. L'armée
française était représentée par ce qu'elle a de
plus héroïque. Que de chevrons sur les bras droits
que j'avais seuls! Et que de drapeaux déchirés
dont beaucoup auxquels il manquait un bon beau
s'étoffe! La foule très compacte - à peu près
comme à l'enterrement de Carnot - a acclamé
énergiquement fantassins et chasseurs. On
a eu trop peu de musique; les chasseurs
avaient heureusement leurs fanfares. Etudiant
un arrêt ceux qui défilent devant nous ont
formé les faisceaux et de toutes les fenêtres
on les copieusement arrosés de cigares de
cigarettes, de chocolat. En vain gamin ils
se disaient les projectiles. Des fleurs au
canon de chaque fusil, de gros bouquets à la
ceinture des officiers. La gaieté un peu
partout répandue, comme s'il ne s'agissait que
d'une parade du temps de paix.

Vu Berthe et André tout à l'heure
Boudreau Paul

Paris le 13/9/1917

Ma chérie,

J'ai lu l'heureux succès de ta lettre hier,
et comme je n'ai pas de secrétaire qui
à l'égal de Jacques, puisse me remplacer
tu n'en as pas eu du tout ..

Toute mon autorité ne sera sans doute
pas superflue pour persuader à ton
fil que 1 hectolitre vaut 100 litres
et non 100 kilo litres (qu'est ce que
c'est que cette bête là?) c'est à dire
100.000 litres. N'hésite pas à le lui
affirmer très énergiquement.

Comme nous l'avons dit ensemble
le pauvre M Fernand de qui j'ai dit
encore il y a à peine un mois chez
la Delaby avait une maladie de
cœur très grave, qui pouvait d'un

moment où l'autre l'écrasait, or ...
il s'est tout simplement pendu ... vous
vous perdez en conjectures ; lui qui
était très religieux --

Je voulais raconter hier un potin
politique de Couron qui aurait
d'ailleurs été sans ; mais il n'y a plus
aucun tel aujourd'hui, puisque les
journaux l'ont imprimé. Il agit du
cas Curmel et député le gendre de
Côté du nord qui aurait rendu aux
Boches le procès verbal du Comité
secret pour la modique somme de
25.000^{fr}. Si c'est sur cette faune
la nouvelle me paraît stupide ; mais
le défunt du dit Curmel est de plus
médiocre ; encore un qui faisait
beaucoup trop de mythe en Suisse
En attendant le ministère Samler
est d'aplomb socialiste ; ce que

je n'aurais pu, ou possible, surtout après
le rôle d'alterschnur, et avec Barthou
qui est leu bête noire, et Ribot dont il
ne voulaient pas. Souhaitons longue vie
à celui là, s'il veut agir.

J'en suis sûr pour Korniloff
contre Kerensky, barard eloquent et
brave mais non assez dêt achi' de
vis flumes entrémes. Reste à savoir si
Korniloff l'emportera.

Un peu de cuisine maintenant
1 J'ai préparé la boîte de sucre (4^k) et
t'en ferai l'envoi demain dans les
premiers d'usage par grande vitesse;
cela arrivera au droit lieu à
Chindriev. Il te restera largement le
temps de fabriquer un peu de geleï de
sucre et de sucrer ton raisiné. Ça va
que le raisiné soit assez sucré pour
en utiliser très peu car ça va être

qu'il deviendra rare : dans le quartier
de Relaby il n'ont pas pu encore obtenir
toute leur provision.

2. Le baromètre du beurre que je
consulte fréquemment me donne
actuellement $3^{\text{h}} 60$, ^{mais} à aut-hier $3^{\text{h}} 70$ et
aujourd'hui $3^{\text{h}} 80$; il ne faut donc
compter que sur celui que les approvisionneront.
à ta place j'en aurais d'~~en~~ "deux sales",
2 ou 3 kilos pour voir si le reste
est stable à table assez longtemps.

3. Fais les riches de poivre ? C'est le
moment (il pleut & nous en dis-les)
Cueille les faire une caisse des meilleurs
et de poivre aussi à combiner ?

4. J'ai approuvé d'envoyer Maria
à l'aune ; je ne suis pas fâché qu'elle
mette de l'ordre et de la propreté à l'aune
pour es-ils de prolonger aussi une
la période de transition qui suit notre

retour. J'ai demandé le ticket en
cette quence.

5. Si on doit sacrifier une ou deux branches
d'arbustes, on va s'en débarrasser le
mieux après le avoir bien soigné de
goudron ou d'un corps gras analogue pour
qu'il n'y paraisse pas et qu'on ne
puisse être tenté de recommencer.

6. Intais qu'il faut le dernier jour
faire à l'égard de toi le rétro et le
fourneau de la cuisine.

Que Nicole s'amuse en ce temps de dire
je m'en f... - sort ; mais ce mouvement
est-il bien propre ? Je me moque tout
de même par qu'elle nous rappelle
quelque souvenir quelque chose pour l'entrée de
l'automne.

J'ai dit hier soir cher m^{me} Berny
dans le fil lui disant toujours autant de
satisfaction. Quel message édifiant !

Ni une mère que nous aurons du vin de
1917 et que j'attendrai nos deux tours avec
des bouretours.

C'est d'ailleurs chez le Peloby.

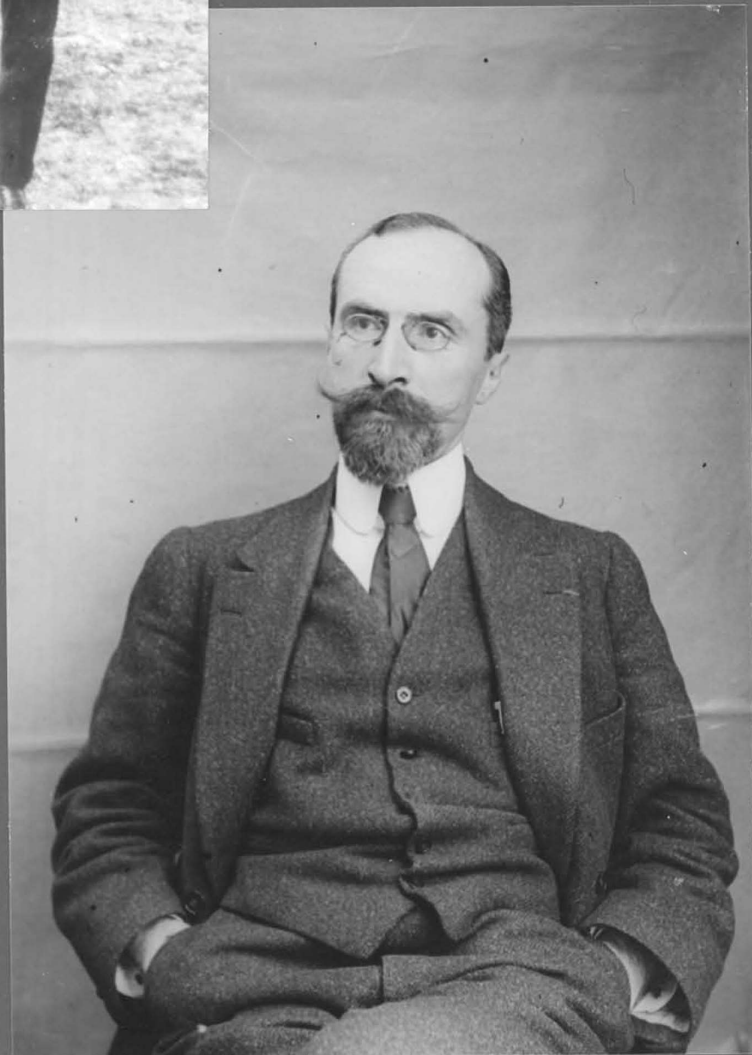
Mille tendres

(Paul)

Je ne veux plus que tu m'écrives sans
timbre : c'est une économie que rien ne
permet







Paris le 5/8/07

ma chérie,

Comme tu le sais, puisque m^{me} Louis te l'a écrit
Louis Deschamps a fait demander en même temps
que Georges un congé de 3 mois tant au lieu de
marier de l'effie qu'en qualité d'industriel.
On vient de lui refuser ce congé en y
ajoutant un blâme pour avoir demandé
à quitter le front (5^e Division) au profit de
l'arrière (Soissons bombardé presque chaque
jour) - Et Georges a obtenu le sien dont il
compte user parait-il pour aller de
temps en temps à la Verrerie. Ce pauvre
Louis n'a décidément pas de chance, lui
qui aurait fort bien pu rester tranquillement
avec sa femme au lieu de reprendre du
service. - Où est la justice ? Et dans quel
état d'exaspération et de dépression il
doit être ! Je voudrais au lieu de lui écrire

Tâche de le joindre au jour à St. Denis,
chose malheureusement assez difficile.

"Une personne que je ne nommerai pas
- c'est Delaby qui parle - mais qui est tout
à fait digne de foi et qui déplace le
gâchis dans lequel on voit tout ce que
touchent les militaires, a ajouté, retour
des pays envahis, que c'est exactement
pareil chez les Boches : là aussi on
reute des récoltes moulées, là aussi on
laisse pourrir des pommes de terre au lieu
de la distribuer etc - " serait ce donc
l'inévitable cortège d'imperfections que
la guerre entraîne avec elle, ou bien
encore la gêne, la souffrance physique ou
morale qu'éprouvent la plupart d'entre vous
vous rendraient-elle plus irritable et plus
exigeant. - pour les autres ?...

J'ai reçu hier une lettre - que je
te transmettrai demain - de M. C.

Saulteron, qui n'a guère peu
étouffé bien que l'objet en soit attendu :
son mari a pris sa retraite après 41 ans
de service ; ses filles voudraient venir habiter
Paris, leur père n'y consent que s'il trouve
une occupation, une haute relation,
donc lui aider à cela ; elle attend avec
impatience une réponse de moi ; reconnaissance
éternelle etc. . . . Si je n'ai le désir
d'être aimable avec une femme charmante
je lui répondrais à peu près ceci : Souviens-
toi que ton mari a-t-il quitté la Banque ?
L'y a-t-on invité ? Avant, il trop de
travail ? Le mieux est de rester dans sa
profession au lieu d'en chercher une
nouvelle etc. . . Mais je préfère enoyer — je
ne lui pas quoi d'ailleurs, en prenant
conseil de Delaby. M. Joumel dans 88
sa chaudière mobilisée ; il n'a donc plus besoin
de personne ; mais peut-être m'indiquera-t-il

une piste - Je n'en persiste pas moins à
trouver bizarre qu'il ne recoure pas à
son ancienne administration. Ne m'a-t-
il pas dit qu'il avait l'air bien nerveux et
agité... ?

Julié est revenue voir ma mère cette
semaine des Guy non pour elle mais pour
l'invention du moment qu'elle a connue
par une des "lampentes" de la place de
la République : Des boîtes déguisées en
belges ont offert à l'inventeur 1.000.000
Il a "naturellement" refusé et persiste à
vouloir compter sur moi pour aboutir.
Il y a 100.000 à gagner pour Julié qui
partagerait. Entre les bottes, me
fait haïr la chose, malgré
l'histoire de Turpin ; mais comme ma
mère a accepté de recevoir Julié et son
protégé un après déjeuner, j'en me
prépare à écouter l'inventeur et à

l'énormité d'avoir que je puisse en
dire un mot à Cagnot seul capable
d'apprécier l'invention renferme une
idée viable.

Voilà en Russie une nouvelle
considération Kerensky paraît fort
attaqué par les matérialistes - ce qui
n'a rien de très naturel - et par les
cadets c'est-à-dire la bourgeoisie qui a
peut-être tort. En attendant le dernier
communique une déroute avec une
hémorragie méritant le fâcheux état moral
d'une partie de troupes, qui les obligent à
reculer dans les Carpathes. N'attendent
plus rien de ces gens-là.

En ce qui par hasard nous arrivent
encore un été? Il ne pleut plus depuis ce
matin, on voit même par-ci par-là
quelques rayons de soleil et la température
s'est élevée sensiblement. Cela vous permettra

de reprendre les promenades avec
Mimi et René. Tout se n'ait d'ailleurs
aucune nouvelle. D'après l'indicateur
Mimi ne peut arriver à Paris que
mardi matin à 11h 32. Si elle doit
déjeuner à la maison il faudra que la
cousine prépare quelque chose et
achète de légumes etc. mais encore
devrai-je en être prévenu à temps.

Mille tendresses

Paul

P. S. a part la servante épousée dans
la ville et une bouteille de haricots
cassés tout en arrivant. Elle a une
meuble a été achetée de 20 coup francs que
je lui ai donnés, de la pendule que j'ai
tenue en place, et de son mouchoir. Elle
parle de nouveau sans restriction d'aller à
Chis d'ieux en septembre.



Souvenir de la Grande Guerre

Indicateur des Rues de Paris

avec un tableau des
points de chute des obus
allemands pendant la
Grande Guerre 1914-1918
Le plan sur lequel j'avais
marqué ces points d'après
les indications des journaux
n'a pas été retrouvé. A
Chir d'ailleurs est conservé
de cette époque un autre
Souvenir (un fragment
d'obus tombé sur
la voie à la Gare
de l'Est)

Dimanche

21-7-21

ma chérie

J'aurais que tu as été un peu vite en
envoyant 350⁺ à D. au phis : en fait au
bien il a du vouloir te dire : C'est
le prix d'ami que vous connaissez
(c'est 100 ou 200⁺ ?) pour une
appareille qui est en fait non d'ami
de 350⁺. Relis et tu jugeras
C'est évidemment un peu cher
Mais, si mon interprétation est
bonne, il devra non te renvoyer de
l'argent mais t'offrir une compensation
Si non, tant pis, nous admettrons que
c'est le prix un peu majoré de la com-
passion et future

Tendrement

Paul

HÔTEL DES SOURCES

SEULE MAISON SUISSE

VITTEL

(VOSGES).

185 CHAMBRES

CONFORT MODERNE

SITUATION PRIVILÉGIÉE
A L'ENTRÉE DU PARC

MÊMES MAISONS :

HOTEL ASTORIA - NICE

HOTEL EUROPE - LUGANO-PARADISO

CH. H. SCHWARZ (SUISSE)
PROPRIÉTAIRE



Téléphone 17

Régime sur demande

Chère Madame

Je reçois à l'instant votre
petit mot et je suis très
heureux de voir que mon
appartement vous satisfait.
J'ai retrouvé ici ma femme
très remise et les petits
superbes. Mon séjour se
prolongera une dizaine

- 131 -

de jour ici avant d'
partir en Seine et Marne
chez mes parents.

Je vous fais chère
madame me prie d'avis
que vous m'envoyez
mon argent de
trois cent cinquante francs.
vous me le envoyez quand
vous voulez soit ici
soit au Chateau de
Denecourt par Bussien
Seine et Marne.

Travailliez - bien.

Je vous prie d'agréer mes
plus respectueux hommages
Louis Dauphin

Compagnie
des
Chemin de Fer

DE L'EST

Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Chemin de fer de l'Est,
En exécution de la décision du Conseil en date
du 3 Septembre 1905, rendue sur sa proposition,
Commissionne M. Riboud,
Paul, Joseph, Jules,
en qualité d'Ingénieur Principal de la Voie,
au traitement annuel de douze mille francs,
à partir du 16 Septembre 1905.

Le Directeur de la Compagnie,

J. Heist

Le Président du Conseil d'Administration,

M. Dailly

Compagnie
des
Chemin^s de Fer
DE L'EST
Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Chemin^s de fer de l'Est,
En exécution de la décision du Conseil en date
du 15 Octobre 1908, rendue sur sa proposition,
Commissionne M. Riboud,
Paul, Joseph, Jules,
en qualité d'Ingénieur Principal de la
2^e Division,
au traitement annuel de douze mille francs,
à partir du 16 Octobre 1908,

Le Directeur de la Compagnie,

J. Weist

Le Président du Conseil d'Administration,

Maillier

Compagnie
des
Cheminis de Fer

DE L'EST

Direction

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Cheminis de fer de l'Est,

En exécution de la décision du Conseil en date
du 21 juillet 1910, rendue sur sa proposition,
Commissionne M. Riboud,

Paul Joseph, Jules,

en qualité d'Ingénieur Principal de la
1^{re} Division de la Voie.

au traitement annuel de Quatorze mille francs.

à partir du 1^{er} Septembre 1910.

Le Directeur de la Compagnie,

L. Weiss

Le Président du Conseil d'Administration,

Goulet

Compagnie
des
Chemin*s* de Fer

DE L'EST

Direction.

COMMISSION

Le Directeur de la Compagnie des
Chemin*s* de fer de l'Est,

En exécution de la décision du Conseil en date
du 29 Janvier 1911, rendue sur sa proposition,

Commissionne M. Riboud,

Paul Joseph Jules,

en qualité d'Ingénieur en chef adjoint
de la Voie,

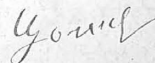
au traitement annuel de Vingt mille francs,

à partir du 16 Février 1911

Le Directeur de la Compagnie,



Le Président du Conseil d'Administration,



Paris, le 191

EXTRAIT du REGISTRE des DELIBERATIONS
du CONSEIL d'ADMINISTRATION.

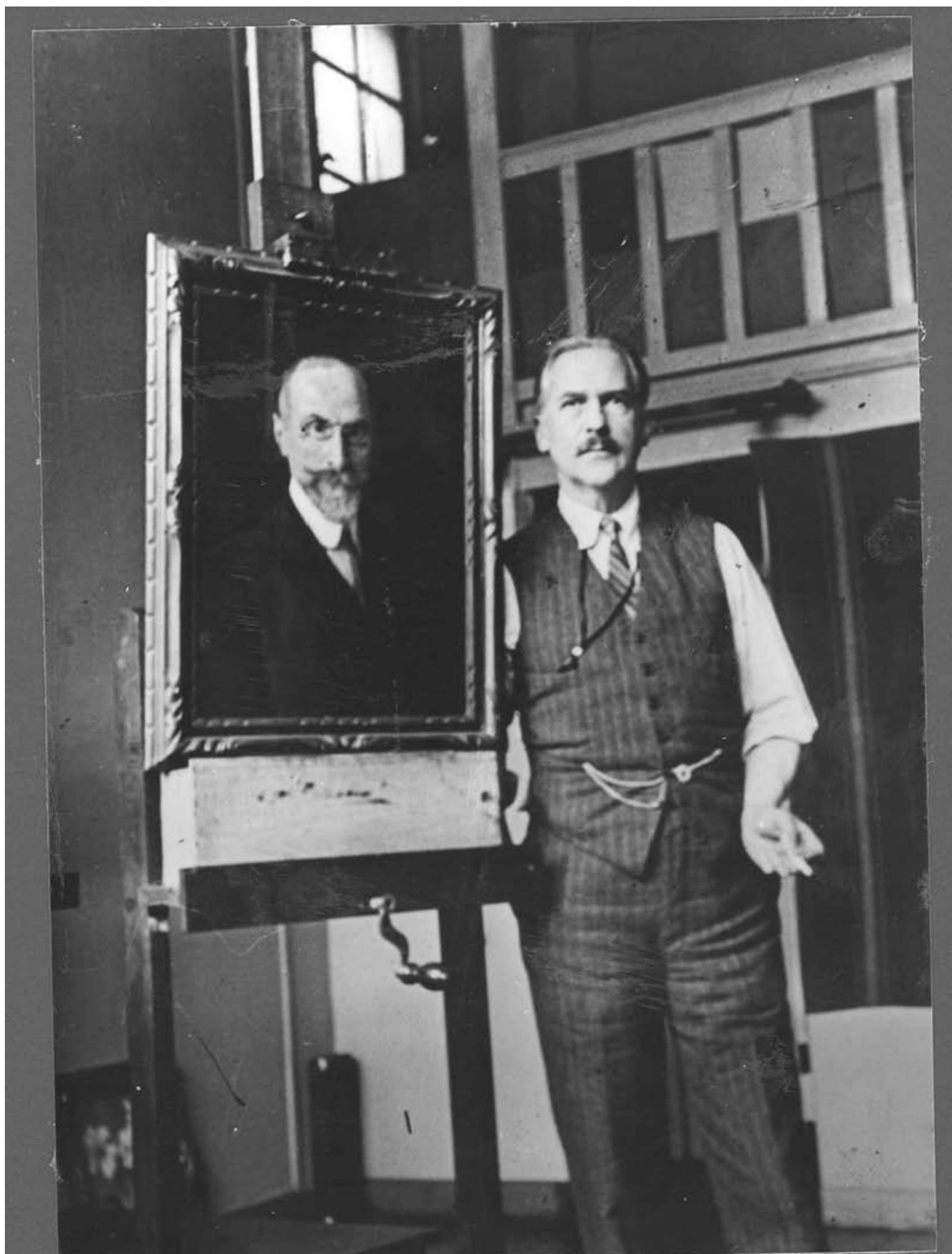
Séance du 18 Août 1921.

Sur la proposition de M. le Président, le
Conseil nomme Directeur de la Compagnie, à partir
du 1^{er} Septembre 1921, en remplacement de M. GERARDIN,
M. Paul RIBOUD, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées,
actuellement Directeur-Adjoint de la Compagnie,
et fixe son traitement à 65.000 francs par an.

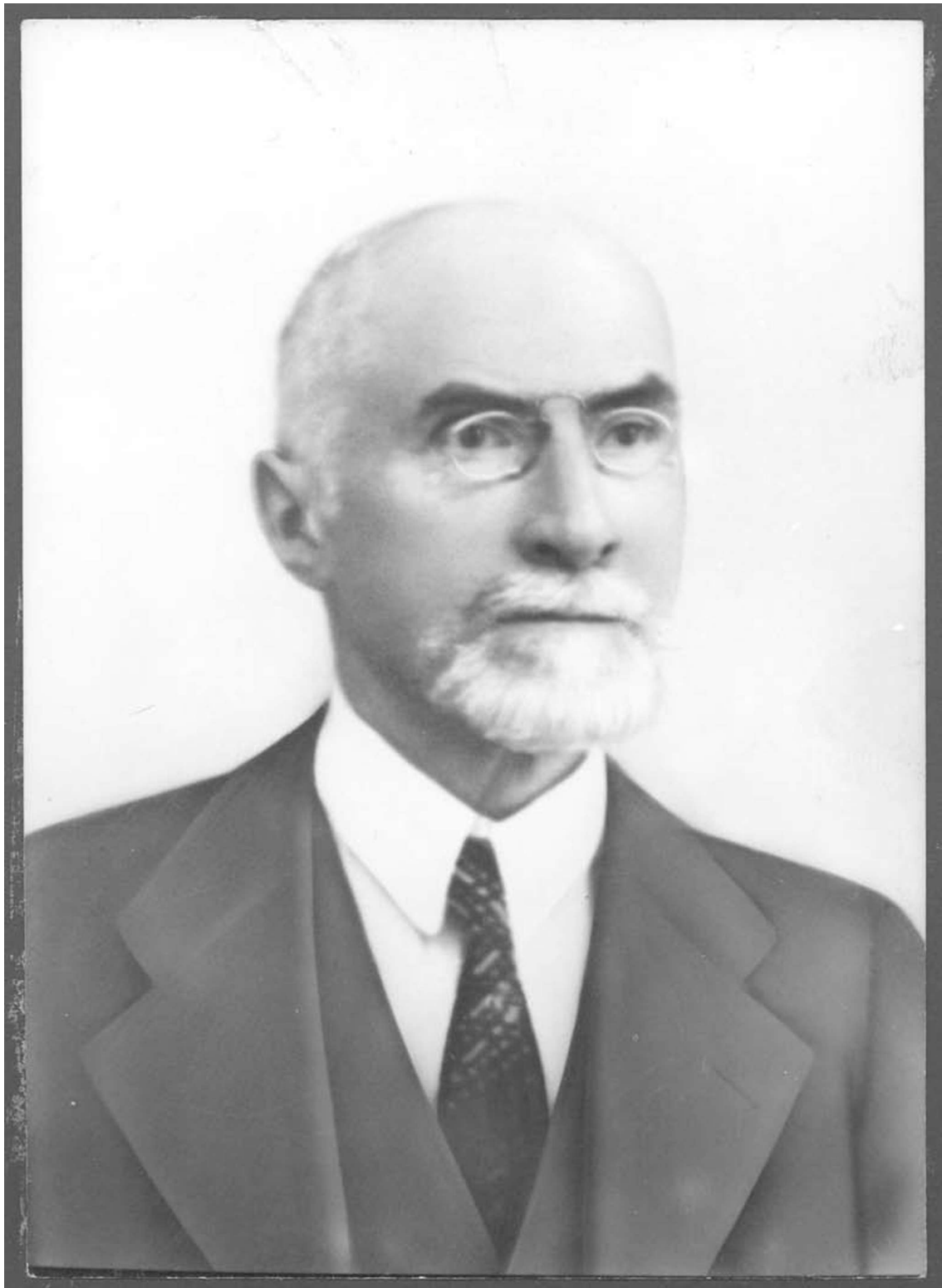
Le Président du Conseil d'Administration,

Guérol









N° 1.

REMISE DE SON ÉPÉE D'ACADÉMICIEN

À M. CAQUOT

Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées,
Membre de l'Institut.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 14 AVRIL 1935,

par M. RIBOUD,

Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées,
Directeur de la Compagnie du Chemin de fer de l'Est.

MON CHER AMI,

Vers la fin de l'année dernière — c'était, je crois, en novembre — m'est parvenu, de quelqu'un que vous connaissez bien, le billet suivant:

« Vous avez été le premier à Troyes à soupçonner ce que CAQUOT deviendrait, ce que vient de reconnaître l'Institut. Ne seriez-vous pas d'avis que ses amis et admirateurs lui offrent, suivant la coutume, une tangente adéquate? »

J'ai, vous n'en doutez pas, accepté avec joie cette « investiture »; et voilà pourquoi, après avoir rempli de mon mieux une mission tout à la fois infiniment agréable par son objet, très facile par l'accueil que j'ai reçu — l'un des assistants me l'a d'ailleurs singulièrement facilitée — et très délicate (que ceux, nombreux, je le crains, qui n'ont pu être atteints me pardonnent!) j'ai aujourd'hui la tâche, dont je m'acquitterai sans doute moins complètement encore —, mais ce

sera surtout cette fois par la faute du sujet qui est trop vaste, — j'ai la tâche de vous adresser la parole au nom de tous.

Vos amis sont ici en grand nombre, vous le voyez; en grand nombre sont venus notamment les représentants d'une promotion qui tout entière a grande fierté de compter parmi ses « cocons » un académicien tel que vous: l'un d'eux vous le dira sans doute et avec autorité tout à l'heure; mais vos amis, présents ou excusés — et certains l'ont fait en des termes qui vous toucheront lorsque je vous en ferai part — vos amis ne sont pas seuls. Vos proches, vos plus proches sont à côté d'eux — lorsque du moins l'âge ne les a pas retenus loin d'ici —: j'aperçois ceux et celles qui vous entourent d'une tendresse attentive et pleine d'admiration légitime, et aussi celui de vos disciples qui a récemment pris place à votre foyer...; ils m'ont demandé, presque en s'excusant, de se joindre à nous; et en cela, ils ont eu tort: car c'est nous qui nous sommes joints à eux — grâce à quoi admiration et affection sont deux mots qui ont le droit de se fondre et de se confondre ici dans un sentiment commun.

Avec les souvenirs lointains ou récents de ceux qui sont inscrits sur la liste que j'ai eue entre les mains, on pourrait aisément faire comme une sorte de synthèse vécue du magnifique développement de votre carrière; on y verrait en effet: ceux qui ont assisté à vos débuts d'ingénieur dans l'assainissement d'une cité champenoise qui en avait certes grand besoin! et à l'autre extrémité du temps ceux qui ont su et voulu comprendre ce que vous avez fait (pour ne pas parler de ce que vous auriez pu faire) dans le poste éminent auquel, ayant été sollicité de l'accepter, vous avez généreusement sacrifié vos intérêts matériels et votre repos — ceux qui, grands constructeurs ou grands apôtres de l'aviation, ont compris et soutenu vos efforts — ceux qui, ingénieurs, metteurs en œuvre sont demeurés vos collaborateurs fidèles (certains sont vos collaborateurs de toujours) et vous ont permis de vous consacrer plus complètement à la chose publique — ceux qui ont été, dans l'art de bâtir, vos émules — et de quelle

qualité! (le plus illustre est ici) sans cesser, chose rare, d'être vos amis, — ceux que la Guerre avait rapprochés de vous et à qui, quels que fussent les grades, la seule force de votre esprit a laissé le vivant souvenir d'un chef, — vos collègues et leurs élèves, vos compatriotes de l'Ardenne, vos camarades de la, déjà lointaine, promotion 99 et vos confrères de l'Institut, — de l'Institut que représente ici avec tant d'éclat l'un de ses membres les plus respectés.

Mais, si toutes les sympathies présentes entendent glorifier une carrière commandée tout entière, non seulement par un cerveau de savant, mais aussi par une conscience, une probité scientifique, une droiture hors de toute atteinte, certaines absences — que j'ai, je le confesse, volontairement provoquées... en ne les sollicitant pas, — sont un symbole elles aussi: votre volonté de mettre de l'ordre dans un désordre qui, nuisible à tous, peut être parfois profitable à quelques-uns, votre indifférence, votre dédain pour les combinaisons de couloirs et les intrigues de palais sont l'honneur de votre caractère; et si nous trouvons auprès de vous tant de plaisir au culte de l'amitié, si certaines hostilités, certains oublis, comme certaines ingrattitudes, nous indignent, il en est qui ne sont pas pour nous déplaire.

L'art a ses exigences, il a ses lenteurs... fécondes: voici des mois déjà que l'Académie des Sciences vous a ouvert ses portes — honorant à la fois: vos travaux scientifiques et votre rôle de grand serviteur désintéressé de l'État. Vos œuvres de constructeur et votre vie tout entière ou tout est lumineux, et très haut — et vous n'avez pas encore pu ceindre cette arme pacifique; mais l'artiste — qui devait se partager entre le très beau bas-relief du paquebot *Normandie* et les délicates figures d'une épée — (j'ai su hier que, de plus, il avait dû conduire à l'Exposition de Bruxelles notre *Fluctuat nec mergitur*) — l'artiste, dis-je, a voulu extraire, des matériaux bien informes que je lui avais remis, quelque chose qui pût être digne à la fois de vous et de lui. Mieux que moi, M. DELAMARRE vous dirait ce qu'il a mis dans ces traits et dans

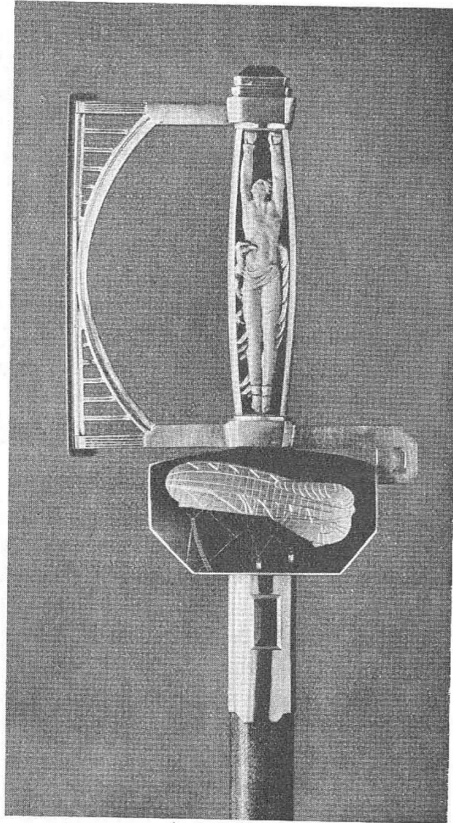
ces lignes. Vous avez « touché » à tant de choses — ce qui toujours, avec vous, signifie les approfondir — vous avez traité tant de sujets, mené à bien tant de travaux — pour la terre... ou pour le ciel — que l'étroite surface d'une garde, d'une fusée, d'un écusson ne saurait les évoquer tous.

Ainsi vous n'y trouverez précisément rien — la représentation en aurait sans doute été difficile! de cet enseignement que vous répandez dans trois de nos plus grandes écoles techniques, celui qui dirigeait hier encore l'une d'elles (laquelle est, pour une large part, votre création même), et ceux qui dirigent avec tant de succès les deux autres sont devant moi — de cet enseignement tout pétri des fortes idées générales qui sont bien la dominante de votre pensée et sans lesquelles il ne se crée rien de fécond — de cet enseignement que ceux de ma génération auraient (s'ils en étaient capables! je parle pour moi seul) tant de plaisir et tant de profit à suivre.

Vous n'y trouverez rien non plus (il fallait bien choisir!) de tout ce que vous avez enfoui d'ingéniosité réfléchie, de hardiesse calculée dans le fond des mers — ni de cette savante étude sur la stabilité des terres, simple commencement d'une longue série où la science pure, avec laquelle vous entretenez des relations familières, est le moyen, beaucoup plus que le but.

Du moins verrez-vous dans cette garde — où le plus moderne des métaux revêt le vieil argent d'une couche inaltérable — la charmante et fidèle image d'un grand arc dont, il y a peu d'années, — c'était, vous vous en souvenez, en Savoie — votre sobre précision m'expliquait la conception et le montage. Vous verrez sur cette fusée la trace d'un autre ouvrage que je m'enorgueillis d'avoir, envers et contre tous — ou presque tous — obtenu l'autorisation de vous laisser entreprendre; il est tout près d'ici (et c'est peut-être ce qui vous explique le choix que j'ai fait de cette salle!) il est tout près d'ici et toujours debout, en dépit des « efforts secondaires » qui devaient le condamner à une ruine prochaine;

M. DELAMARRE en a, par surcroît, jugé l'évocation décorative:
les X qu'on y trouve ne nous permettent pas de le contredire.



Vous verrez encore, sur l'écusson, ce ballon ingénieusement captif, dont le nom vulgaire fut emprunté, j'imagine, à la gastronomie d'outre-Rhin, et qui, profondément transformé par vous, a permis de régler tant de tirs, de surveiller

tant d'opérations, que les Anglais ont eu la sagesse de vous prendre, et qui aurait suffi, sans l'Académie, à faire de vous un « immortel ».

Cette jeune silhouette modelée par l'artiste, c'est le symbole de l'avion, que vous avez voulu toujours plus puissant, plus rapide et plus sûr, — de l'avion dont fut assurée par vos soins dans les derniers temps de la Guerre la construction méthodique en série, et qui s'est, par vous, dégagé peu à peu des liens d'un empirisme devenu trop sommaire, pour s'en remettre au guide d'une expérience scientifiquement conduite dans l'air et au laboratoire. Dans votre souci d'assurer alors une rénovation indispensable et urgente, vous n'avez pas craint, étant libre de tout faux préjugé d'école, de faire appel à toutes les intelligences, ne fussent-elles pas de la « maison », à toutes les initiatives, fussent-elles les moins « académiques »; vous n'avez pas craint non plus, chose méritoire entre toutes, de vous attaquer au formalisme de certains bureaux, aux lenteurs de certaines commissions, derrière lesquelles s'abritent trop souvent — de plus en plus souvent hélas! — les responsabilités qui préfèrent... demeurer irresponsables —; plus encore, vous avez également entrepris de mieux répartir les efforts en les concentrant et de disséminer les risques.

Vous avez ainsi beaucoup semé: vos successeurs moissonneront ce qu'on ne vous a pas laissé moissonner vous-même — les avions que reçoit actuellement l'armée de l'air sont les vôtres, — et le nouvel Icare qui s'apprête à prendre son vol achèvera sans doute un jour prochain de triompher de ses derniers adversaires, la brume et l'ouragan.

A côté d'Icare, sur l'autre face, Prométhée, — génie créateur, nous dit la mythologie, — résume en une seule image toute les variétés de votre esprit. S'il est encore enchaîné, parce que la tradition l'exige, je sens qu'il va briser ses chaînes, et ce sera un Prométhée délivré qui ne redoute plus la colère des Dieux parce que son audace est toute raison (si bien qu'elle ne paraît plus être de l'audace) — un Pro-

méthée qui s'empare, non du feu seul, mais de tous les éléments pour les enfermer... dans la rigueur d'une analyse impitoyable, — un Prométhée qui, se souvenant qu'il est Titan, écarte les deux moitiés d'une voûte pour en asservir la courbe à sa volonté et à ses calculs, — un Prométhée très moderne qui, dans la bataille... des idées, assène à son contradicteur non les coups d'une statistique aveugle, mais la tranquille clairvoyance d'un chiffre précis que tient toujours prêt votre mémoire infallible, — un Prométhée qui serait un peu médecin — Esculape et Prométhée ont bien pu se connaître, — et à qui l'homme en lutte avec la matière, (ou avec d'autres hommes!) s'adresse pour obtenir aide et conseil — (Qui de nous n'a dit au moins une fois : « Il n'y a qu'à demander à CAQUOT... ») — qui sait des remèdes à tous les maux : Villes d'eaux en quête d'urbanisme, fondations défaillantes, industrie mal en point — qui voit très loin dans l'avenir (on vous a, paraît-il, reproché de voir trop loin!) sans doute parce que son ancêtre a plongé jusqu'au fond de la boîte de Pandore pour y saisir... l'Espérance, l'Espérance indispensable au maintien des énergies créatrices — un Prométhée de qui la force est toujours généreuse, équitable et sereine.

Et je lis aussi sur cette même image, bien qu'il ait omis de l'y mettre, la signature de l'artiste qui, avec une délicatesse raffinée, a été tour à tour ou tout à la fois sculpteur, graveur, ciseleur, émailleur, orfèvre, joaillier...

Enfin, et ce sera le dernier mots de ma description, votre cœur, mon Cher Ami, saura reconnaître sous la pile du Pont Lafayette, les armes de votre ville natale.

Chère Madame, permettez à une amitié qui... a vu naître votre fille de dire qu'un homme tel que votre mari méritait une compagne telle que vous. Cette tendresse vigilante dont je parlais tout à l'heure lui a épargné d'inutiles soucis et lui a donné tout le long d'une carrière comme il en est peu, l'oubli des heures difficiles, la paix reposante du foyer. Nous n'aurions pu consentir à ce que vous ne fussiez point com-

prise dans l'hommage que nous lui rendons; mais, grâce à Vouziers, sa ville natale, qui est aussi la vôtre, nos vœux sont satisfaits. C'est à vous et à vos deux familles si solidement attachées au sol sur lequel elles sont nées qu'a pensé M. DELAMARRE en dessinant ces étoiles et cette gerbe et je sais tout ce que sont pour vous les Ardennes: l'avant-guerre..., la Guerre..., l'après-guerre. Vous serez donc — dans les intervalles des séances solennelles de l'Institut — la gardienne naturelle de cette épée où vous avez votre place. Et je suis sûr que vous ne me tiendrez pas rigueur d'avoir un instant mêlé à la joie de notre fête un peu de la mélancolie du souvenir.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. CAQUOT.

Mes Chers Amis,

Mes Chers Compatriotes,

Je suis si ému de recevoir ce magnifique objet d'art, témoignage collectif de sympathies agissantes, que je ne puis vous dire, comme je le voudrais, toute mon infinie reconnaissance.

Permettez-moi de placer notre réunion sous le signe de l'amitié et d'exprimer ma gratitude à tous ceux ici présents qui ont voulu me marquer de la façon la plus délicate leurs sentiments d'attachement, comme à ceux qui m'ont dit leurs regrets de ne pouvoir y assister.

Notre ami RIBOUD, l'organisateur de cette cérémonie, m'a prouvé une fois de plus que sa peine ne comptait pas quand il s'agissait d'exprimer un témoignage d'amitié.

Celle que je lui porte, totale et absolue, date de l'année, déjà lointaine, où nous vivions à Troyes, et où je l'ai vu agir avec une autorité et une clairvoyance qui sont l'apanage d'un très petit nombre d'hommes.

C'était en 1910, lors de la grande crue de la Seine. RIBOUD voit tous les points dangereux. Seul chef à connaître, il ne

sollicite aucun ordre, il agit, rend compte et rétablit la circulation dans un temps qui ne permettrait pas aujourd'hui, par la paralysie générale de nos administrations, l'établissement d'un premier rapport provisoire de contrôle sur les mesures à envisager.

Depuis lors, en toutes circonstances, je l'ai vu prendre, avec le même courage et le même sens de l'intérêt général, les mesures nécessaires, en paix comme en guerre.

En plus d'un travail de chaque jour, devenu pénible et ingrat, il a voulu prendre le temps d'organiser la cérémonie d'aujourd'hui.

J'y trouve un spécial réconfort et il sait toute mon affection reconnaissante.

GIROUSSE est l'interprète de notre promotion. Souvent avec lui, PELLARIN, EPINAY et FREYSSINET, nous parlons de cette empreinte si profonde et encore si vivante que nous avons conservée de nos deux années de vie à l'X, dans ce milieu où la pensée se développe avec rigueur par les libres discussions d'un auditoire très sympathique, mais aussi exempt de toute indulgence.

Je lui exprime, pour lui-même et pour tous mes cocons, ma gratitude d'avoir rappelé tous les liens qui se sont ainsi noués avant le début de nos carrières diverses, et qui ont une telle solidité que, dans toutes les circonstances, nous sentons entre nous, avec je ne sais quelle harmonie, la mutuelle influence qui nous a ainsi profondément modelés dans cette période de notre vie.

C'est par ce contact intime de caractères attachants que je me suis fait le plus de vrais amis, et il m'est particulièrement doux de les voir ici si nombreux.

Mes compatriotes ont voulu m'apporter le salut de la petite patrie.

Je les remercie d'avoir fait surgir d'une jeunesse heureuse ces souvenirs qui nous retiennent si complètement au sol natal.

Je suis particulièrement touché de la présence ici de l'un de mes anciens maîtres, MAURICE D'OCAGNE, notre grand

géomètre, celui à qui nous sommes redevables d'une part de nos loisirs de chaque jours puisqu'il sut nous donner de nouveaux moyens plus sûrs et plus rapides d'effectuer nos calculs.

Avec une bienveillance particulière, il a encouragé mes travaux et je lui dois beaucoup puisque son influence a déterminé ma carrière purement scientifique.

La Guerre m'a valu de connaître et de travailler avec des hommes éminents qui ont tenu à être ici aujourd'hui et que je remercie du fond du cœur.

Je reconnais mes amis BÉNÉZIT, DHÉ, GRARD, GUIGNARD, WOLFF dont vous savez tous le dévouement absolu au pays et les grands services qu'ils continuent à lui rendre.

A eux ont voulu se joindre deux éminents ingénieurs directeurs de grandes écoles, MM. LIÉNARD et SUQUET, dont j'apprécie chaque jour la haute indépendance.

Je voudrais, à chacun de vous, dire mes sentiments de fidèle sympathie, mais vous êtes venus si nombreux que je ne puis que vous exprimer mon émotion et ma reconnaissance.

L'honneur qui m'a été fait par l'Institut est en grande partie vôtre — en raison de l'aide, de la collaboration, du réconfort et des conseils désintéressés que j'ai toujours trouvés auprès de vous.

Permettez-moi d'y associer deux grands savants disparus, les guides du début de ma carrière, JEAN RÉSAL et CONSIDÈRE.

Ils étaient de ces grands fonctionnaires qui honorent leur pays autant par la rigueur de leur caractère que par leur science si profonde.

Et enfin je remercie, avec PELNARD-CONSIDÈRE, mon ami de chaque jour, et VILLEY, mon fidèle collaborateur, tous les miens, enfants, parents et amis qui ont fait un long voyage pour assister à cette cérémonie.

Ils voudront bien transmettre à ma mère retenue par sa santé chancelante le pieux souvenir de son fils.



PAUL RIBOUD

DIRECTEUR

DE LA

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

(1921-1935)



Dans sa séance du 18 Juillet 1935, le Conseil d'Administration de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, faisant droit au désir exprimé par M. PAUL RIBOUD, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Directeur de la Compagnie, d'être déchargé de ses fonctions, l'a admis à la retraite à dater du 1^{er} Août 1935 et l'a nommé Directeur honoraire.

A cette occasion, M. LOUIS MARLIO, Président du Conseil d'Administration, a prononcé les paroles suivantes :

ALLOCUTION...

ALLOCUTION DE M. LE PRÉSIDENT MARLIO

Il y a déjà plusieurs mois que Monsieur le Directeur de la Compagnie nous avait manifesté son désir de quitter ses fonctions à une date prochaine. En vue de cette éventualité, nous avons appelé M. PELLARIN au poste de Sous-Directeur, en espérant que nous pourrions reculer encore pendant quelque temps l'échéance que M. RIBOUD nous avait fait prévoir.

Par la pression très amicale que nous avons exercée sur lui, nous l'avons amené à conserver ses fonctions quelques mois au delà du terme qu'il s'était fixé ; mais je n'ai pas cru pouvoir insister davantage lorsqu'il y a quelques jours il m'a demandé de vouloir bien vous présenter sa demande de mise à la retraite.

Il est facile de retracer la carrière de M. RIBOUD, car elle tient tout entière en quelques mots, mais ces mots ont une très haute signification.

Ingénieur des Ponts et Chaussées, M. RIBOUD entré au réseau de l'Est, il y a vingt-sept ans, au service

de la Voie et des Travaux. Il y fit une carrière brillante. Dix ans après, M. GÉRARDIN l'appela auprès de lui, en qualité d'Ingénieur en chef adjoint au Directeur, puis de Sous-Directeur et de Directeur-adjoint ; le 1^{er} septembre 1921 vous l'appeliez aux fonctions de Directeur de la Compagnie, qu'il exerça pendant 14 ans.

Pour se rendre compte de l'effort accompli par M. RIBOUD pendant ce temps, il faut se rappeler tous les événements d'ordre militaire, technique, financier, administratif, qui, pendant cette période, se sont précipités les uns après les autres presque sans répit.

Préoccupations d'ordre militaire pendant la guerre, lorsqu'aux côtés de M. GÉRARDIN, M. RIBOUD participa aux efforts immenses que l'État-Major de l'Armée demanda à notre réseau et que celui-ci effectua dans des conditions dont nous pouvons être fiers.

Rôle militaire également, lorsque, en qualité de Commandant de la 6^e Section de Chemins de fer de campagne, il eut à exploiter les tronçons des lignes alsaciennes reconquises sur l'Allemagne.

Rôle militaire encore, lorsqu'il participa à la remise en état rapide et complète des lignes du réseau détruites pendant la guerre.

Difficultés d'ordre financier qui nécessitèrent la refonte complète des conventions anciennes et qui lui permirent d'apporter à son prédécesseur un concours

précieux dans l'élaboration de la convention de 1921.

Difficultés financières nouvelles, lorsque, après une période de prospérité économique, la crise que nous traversons substitua aux excédents fugitifs des déficits croissants qui nous obligèrent à passer, en 1933, une nouvelle convention avec l'État.

Difficultés d'ordre commercial résultant de l'intensité de la crise en même temps que de la concurrence de l'automobile, difficultés qui rendirent nécessaires des réformes profondes dans l'organisation du réseau, dans le mode d'exploitation de certaines lignes et dans la tarification.

Appuyé sur la grande expérience et guidé par les précieuses indications de notre cher Président, M. RENAUDIN, M. RIBOUD sut faire face à toutes ces difficultés et faire figure de grand directeur.

Plus laborieux que le plus laborieux de ses collaborateurs, il était à son bureau le matin à des heures où, l'hiver, le jour commence à peine à poindre. Il n'appliquait pas pour lui-même la journée de huit heures, voulait examiner toutes les affaires, connaître tous les dossiers dans tous les détails, avec un souci de précision que nous avons tous admiré. Nous avons même craint, à certain moment, que ce labeur excessif n'ait atteint sa santé lorsqu'une grave maladie de la vue nous fit redouter qu'il ne pût poursuivre la tâche commencée.

On se ferait d'ailleurs une idée très fausse des qualités qu'a déployées en ses fonctions M. RIBOUD, si l'on pensait que le souci du détail l'empêchait de voir loin et de regarder haut. Ce ne fut pas l'une de mes moindres surprises, à mesure que je fus plus à même de le juger à l'œuvre, que de voir au contraire combien il savait concilier le respect de la tradition et de l'expérience avec le désir de rajeunissement qui s'impose aux organismes anciens lorsqu'ils veulent s'adapter aux conditions mouvantes d'un présent tourmenté.

Les solutions les plus hardies ne l'effrayaient pas si elles lui apparaissaient logiques et si elles lui semblaient conformes à l'intérêt général.

Si l'on examine en raccourci l'effort qui a été fait par notre directeur et ses collaborateurs dans la période d'après-guerre, je crois que nous pouvons être fiers de leur œuvre, de l'énergie qu'ils ont déployée pour remettre le réseau à la hauteur d'un trafic croissant pendant les années prospères, ou — mérite plus difficile encore et plus rare — pour restreindre les programmes et comprimer les dépenses pendant la période de crise dans laquelle nous nous débattons.

Si j'avais à montrer l'estime en laquelle est tenue la direction de notre réseau, je pourrais invoquer facilement deux témoignages récents. Le premier, c'est le rapport dans lequel M. Roy, Ministre des Travaux

Publics, passant en revue les résultats financiers de la convention de 1921, classe les réseaux d'après le solde global des excédents et des déficits et donne au réseau de l'Est la première place.

Le second témoignage, qui n'est pas de moindre valeur, se place dans la bouche de M. LAVAL, Président du Conseil, disant, il y a quelques jours, lorsqu'il examinait les réformes à apporter dans l'exploitation des chemins de fer : « Exploitez, dit-il, comme le réseau de l'Est ».

J'ai parlé jusqu'ici des qualités d'intelligence, de dévouement, de labeur et des connaissances professionnelles de M. RIBOUD et je voudrais, en terminant, ajouter qu'elles furent complétées — et je dirai même dominées — par un ensemble de qualités morales, indispensables à ceux qui veulent être de vrais chefs.

Continuant une tradition profondément marquée dans notre réseau par ceux qui siègent à cette table — M. WEISS et M. GÉRARDIN — il a exercé le pouvoir avec une autorité très forte et un souci permanent du maintien de la discipline nécessaire à la marche d'un grand service public.

Mais cette grande autorité n'avait rien de dur parce que M. RIBOUD l'appuyait sur un sens profond de la justice et de l'équité supérieure et que sa porte était ouverte à tous ceux qui venaient lui confier un scrupule.

de grand chef qui sait que l'exercice du pouvoir doit
s'entourer d'humanité profonde lui conquiert le respect
du personnel et la sympathie de ses collègues.

Et c'est pourquoi, M. le Directeur, au moment où
vous quittez des fonctions que vous avez si brillamment
remplies, je tiens à vous exprimer l'expression de la
satisfaction et de la reconnaissance de tout le Conseil
qui me permettra d'y joindre l'expression affectueuse de
ma vieille et amicale camaraderie.

A une époque où les valeurs morales se font de plus
en plus rares, il est réconfortant de pouvoir dire que
M. RIBOUD est de ceux devant la conscience desquels
nous devons nous incliner. Son départ serait pour notre
réseau un bien grand malheur si nous n'étions pas
certains qu'il a préparé l'avenir avec le soin qu'il
apportait à toute chose et que les collaborateurs formés
par lui, s'inspirant de ses exemples et de notre confiance
soutien, continueront son œuvre pour le plus grand
bien de notre réseau et de notre pays.

Messieurs, je vous propose, en signe collectif de
reconnaissance, de conférer à M. RIBOUD le titre de
Directeur honoraire des Chemins de fer de l'Est.



*M. MAXIME RENAUDIN, Président
honoraire de la Compagnie, s'est associé dans les
termes suivants aux paroles de M. le Président
MARLIO :*

ALLOCUTION...

ALLOCUTION

DE M. LE PRÉSIDENT RENAUDIN

Monsieur le Président,

Veillez me permettre à moi qui, il y a quelques
ois encore, avais l'honneur de présider le Conseil de
Compagnie de l'Est, de joindre mes éloges à ceux que
vous venez d'adresser si justement au Directeur qui
vous quitte. Pendant treize ans, aux bons comme aux
mauvais jours, M. RIBOUD a été mon collaborateur de
tous les instants ; je lui avais donné toute ma confiance
comme il m'avait donné la sienne et, mieux que qui-
unque, j'ai pu apprécier les qualités éminentes qui lui
ont fait acquérir ici même une légitime autorité et
auxquelles il s'était d'autre part imposé à la haute
tête des Présidents et de ses collègues des autres
réseaux, en particulier dans les années où il avait été
appelé à présider la conférence des Directeurs. Ces
qualités brillantes et diverses que j'ai eu à maintes

6
reprises l'occasion de louer, je ne les rappellerai pas
après vous et je me bornerai à regretter bien vivement
une détermination que depuis longtemps je savais irré-
vocable, mais qui, à une heure particulièrement grave
pour l'industrie des chemins de fer, prive notre com-
pagnie d'un homme qui toujours l'a servie avec toute
son intelligence, avec toute sa volonté, avec tout son
cœur.



M. PAUL RIBOUD, Directeur de la
Compagnie, a répondu ainsi qu'il suit :

ALLOCUTION...

ALLOCUTION DE M. LE DIRECTEUR

Il y a un an, lorsque je vous ai soumis la nomination de M. PELLARIN comme Sous-Directeur, je vous ai dit quelle préoccupation était la mienne et à quels exemples je désirais me conformer. Quelques mois plus tard, M. le Président RENAUDIN vous disait qu'à des questions nouvelles, il fallait des hommes nouveaux : je m'approprie ses paroles parce que j'ai la même pensée. M. PELLARIN qui connaît à fond tous les services et en a vécu deux par lui-même, sera, si vous le voulez bien, cet homme nouveau.

A des heures comme celle-ci, qui marquent la fin de quelque chose, il est inévitable qu'on soit tenté de jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru : vingt-sept ans passés au service de la Compagnie, dont quatorze à cette place, où la bienveillance de M. GERARDIN m'a fait appeler par le Conseil en des termes dont j'ai gardé la mémoire fidèle. Il est sans doute permis de parler de soi quand il s'agit de remercier : je puis donc dire que, dans cette

ongue course qui s'achève, je n'ai jamais cessé d'être comblé, et comblé de toutes les manières par tous ceux qui ont eu tour à tour à décider de mon sort, et à qui je garde, vivants ou disparus, la reconnaissance du souvenir, car j'ai toujours reçu d'eux plus que ce que j'aurais désiré... si j'avais eu le temps de désirer quelque chose. Et, si l'ombre douloureuse d'une soirée tragique, sorte de sanglante bataille perdue, est passée sur cette carrière, j'ai, dans une circonstance aussi cruelle, trouvé auprès de M. le Président RENAUDIN, auprès de M. le Président MARLIO et auprès de tout le Conseil la haute indépendance d'un appui que je n'oublierai pas.

Parler de bienveillance n'est pas selon moi assez dire. M. RENAUDIN, M. MARLIO, M. FABRY ont, il y a quelques mois, parlé eux, pour eux-mêmes, de communion d'idées, d'unanimité de sentiments; c'est de cette communion d'idées, de cette unanimité de sentiments entre les membres du Conseil que j'ai pu pendant quatorze années recueillir, moi, tout le bénéfice : non que j'aie la présomption d'avoir toujours traduit et bien traduit votre pensée, mais lorsque, par hasard — j'espère que cela a été rare — je n'ai pas été tout à fait ce que vous souhaitiez que je fusse, votre courtoisie m'a empêché de le sentir.

Et pour achever ma confession publique, que M. le Président RENAUDIN me permette de rompre une fois

avec le protocole en m'adressant directement à lui : treize années de cette collaboration dont il a parlé il y a quelques mois en des termes qu'il sait m'être infiniment précieux m'y autorisent peut-être. La confiance qu'il m'a témoignée dans les moments difficiles comme au cours de notre vie quotidienne, m'a permis de goûter chaque jour pendant ce long espace de temps, avec la clarté sobre et sûre d'un jugement impeccable, toute la délicatesse de ces questions à peine nuancées de doute par lesquelles il savait marquer, lorsqu'il le fallait, l'utilité de quelque retouche : c'est pour cela, et pour beaucoup d'autres choses plus personnelles, que j'ai voulu lui redire devant vous à cette avant-dernière minute de ma vie administrative toute ma déférente affection.

Ayant reçu de vos mains et des mains de mon prédécesseur, qui l'avait dirigé pendant toute la guerre, un réseau mutilé mais plein d'espoir, je pouvais espérer le remettre prospère à mon successeur. Les événements ne l'ont pas permis. De ces événements, il ne me semble pas que nous soyons en rien responsables. Quand le besoin existait, nous avons créé l'organe, car nous n'avions pas le droit de nous dérober à l'obligation de faire face au besoin. Et ceux qui pourraient être tentés de nous accuser d'avoir quelquefois vu trop grand, en ne voyant pas, au delà de la prospérité, la gêne, sont

aussi ceux qui, alors, nous auraient jugés encore trop timides ou trop lents.

Aujourd'hui — et pour ne pas parler des mesures temporaires de salut public qui viennent d'être prises et auxquelles je souscris pour ma part entièrement — une évolution sans doute inévitable tend à restreindre notre liberté. L'Etat a cédé aussi parfois au désir de répondre à certaines suspicions, sinon de satisfaire certaines rancunes. Je souhaite qu'il n'aille pas plus loin dans cette voie, et l'esprit de collaboration affectueuse dont nous trouvons à chaque instant depuis dix-huit mois au ministère des Travaux Publics des preuves manifestes, autorise à penser qu'il a reconnu lui-même l'absence de fondement de critiques formulées au hasard. Je demeure en effet convaincu que si la situation des réseaux concédés est une situation complexe où doivent être sauvegardés à la fois les intérêts particuliers et les intérêts de l'État, ces contradictions apparentes restent parfaitement conciliables, comme elles se sont conciliées jusqu'ici.

Financièrement, notre réseau, après avoir connu des années prospères — dont il a remis tout le profit aux autres réseaux et à l'État sans songer un seul instant à en affecter la moindre part à des dépenses qui ne fussent indispensables — subit aujourd'hui la loi commune, certes pleine de périls ; je pense que, toutefois,

son armature technique et... morale est encore intacte et que mon successeur trouvera dans le dévouement de collaborateurs peu nombreux, mais excellents, les concours qui lui permettront de le maintenir toujours prêt. Le rajeunissement du matériel, le rajeunissement des voies doivent se poursuivre : des cadres jeunes ou rajeunis eux-mêmes y pourvoiront.

Messieurs, M. le Président MARLIO, parmi beaucoup d'autres marques de ses sentiments, — et j'en garde de très précieuses en mémoire — a eu la bonté de vous dire un jour qu'il avait en moi un ami : c'est donc, en me retirant, un ami que je quitte ; mais c'est en même temps, il l'a dit aussi ce jour-là, un ami que je lui laisse.









Madrid le 10 novembre 1942

Ma chère Mounette,
les parents viennent de vous quitter; ils vont pendant
quelques jours revoir ton frère et rentreront ici vers le
28 courant. Leur présence vous a beaucoup aidés à
passer de douloureux jours. Janine avait projeté
quand je l'ai vue la semaine dernière de vous les
rejoindre afin de leur présenter Veronique. Nous avons
été tous d'accord de décourager ce voyage; dans les circons-
tances actuelles la mère de quatre enfants doit rester
auprès d'eux. Elle va d'ailleurs bien et s'arrondit très en-
dormant.

Sauf au double échange de câbles nous n'avons
aucune nouvelle des Jacques qui sont, comme tu le sais,
installés à Noroton (Connecticut); la brièveté de cette
adresse comparée à celle de Mount Washington est bonne
mais elle suffit; l'expérience en a été faite. Nous espérons
une lettre prochaine. Je ne suis pas sûr qu'elle vous
parviendra. Nous voudrions pourtant bien savoir ce
qu'ils vont pouvoir et devoir faire. La rupture des relations
diplomatiques pose en effet une question; je ne suis pas
sûr qu'elle implique nécessairement le départ de tous les
Français, puis que deux France existent pour les américains.

Dans tous les cas j'aurai soin d'arrêter Guenivière qui
avait songé à occuper leur appartement de ne pas y
faire une installation trop complète. D'ailleurs si elle s'y
trouvait lors de leur retour ils auraient toujours le moyen
de s'installer provisoirement eux-mêmes soit ici soit à la
campagne (d'où les parents sont partis hier). Grâce à

notre brave Georanni - qui, soit dit en passant a trouve' que
tes parents parlent très courtoisement l'espagnol - notre
campagne sera pourvue cet hiver de pommes de terre et de
maïs Les Jaques pourraient donc y vivre, après une
escale ici à Madrid, s'ils le désiraient. J'ai songé
également à leur signaler l'appartement que
Maolesine Delaby a 55 Rue de la Servette à côté du
Docteur Fulpius et qui est libre depuis plusieurs
années. Dans cette dernière éventualité leur ancienne
muse pourrait sans doute assez facilement, très facilement
même, les rejoindre. Si elle encore, this possible ce qui j'ignore.

Il n'est pas de te dire que tout cela n'est que pour le cas où
ils devraient tout rentrer en Europe. Nous en aurions
personnellement grande joie mais ne le demandons en
aucune manière; trop d'éléments nous font défaut pour
donner le moindre conseil à distance.

au lieu de leur écrire directement, j'ai préféré t'écrire
à toi-même afin de te tenir au courant de nos faits et
gestes, sachant combien Jean et toi vous y intéressez.
aussi, pour m'éviter une autre lettre composée sur vous
pour répondre aux Jaques tout simplement celle-ci, la
plutôt sera, bien entendu, le meilleur.

Bonne nuit à tous chère Mounette, avec les petits
de tout cœur. Beaucoup d'amitié à Jean qui doit
être heureux d'avoir maintenant sa mère auprès de lui.

✍ Riboud

Si les Jaques te répondent au lieu de me répondre à
moi-même tu n'auras qu'à nous représenter ce qu'ils
auront écrit, d'intéressant pour nous.

Paris, le 12 octobre 1944.

Monsieur le Directeur,

Vous avez sans doute vu M. LAURENT qui vous a mis au courant du bouleversement qui a eu lieu à la SNCF.

Voici actuellement où on est :

M. LE BESNERAIS qui avait eu trois attaques dans l'Humanité (dont une le traitant de "fusilleur de cheminots" a été remplacé par M. GOURSAT. M. LEMAIRE est Directeur Général Adjoint, M. BERTHELOT ayant été arrêté.

M. FILIPPI, Secrétaire Général, a été remplacé par M. VAGOGNE.

M.M. les Directeurs EST, OUEST et SUD-OUEST ont été suspendus et remplacés par M.M. WISDORFF p.i., PONCET et CARDON. M. LEZER a été nommé Directeur au Sud-Est et M. HEBERT au Nord.

A l'Est, en particulier, ont été "visés" M.M. RIDET, DAUCHY, DOUDRICH. A l'Ouest M. MOTREUL. Au Sud-Ouest M. DUPIN.....

M. BARTH a été remplacé comme Directeur du Service Central du Personnel par M. CAMBOURNAC; il est actuellement en congé à Pouvrai pour quelque temps. Il semble s'agir d'une exclusive prononcée contre lui et M. LEFORT par les dirigeants syndicaux nouveaux. M. LEFORT a été nommé Chef du Service de l'Exploitation de l'EST.

Les motifs de tous ces changements sont assez divers mais le Journal des Syndicats Chrétiens écrivait hier "La Délégation Inter-

syndicale remarque et regrette dans l'ensemble que l'esprit de la SNCF n'ait pas changé et que, tant que l'on ne changera pas les hommes, il ne changera pas. Le Ministre ne nie pas le fait mais semble indiquer qu'un esprit vieux de plusieurs années ne peut être changé radicalement en huit jours. En tout cas il va enjoindre à la SNCF d'activer la mise en vigueur de la nouvelle réglementation du travail ". 12/9/44.

"entrevue du 27/9 : malgré les premières mesures imposées par la Commission Ministérielle née dans la Résistance, il persiste à la Direction Générale un regrettable esprit d'incompréhension qui s'est manifesté à différentes reprises depuis la libération et qui doit disparaître dans l'intérêt de la paix sociale ".

La durée du travail a été ramenée à 48 h. pour les services actifs et à 45 h. dans les bureaux *des 1^{er} Canton et de Reims aux.*

~~Nous avons réintégré~~
allons réintégrer tous les révoqués pour motifs politiques, les juifs et les francs-maçons.

Les salaires ont été augmentés de 30 à 15 % : 30 % pour les éch. 1 à 5, 25 % pour 6 à 14, 20 % 15-18, 15 % au-dessus. Il va nous être versé une prime de libération de 1000f (les agents SNCF l'ont touché un peu en retard sur les fonctionnaires). Les auxiliaires toucheront également cette prime et verront leurs salaires relevés de 40 %).

"entrevue du 3/10 : " Le Ministre a pris acte des doléances exprimées par la délégation. Il a reconnu qu'une amélioration sensible du "climat" était souhaitable et a demandé qu'on lui fasse confiance pour la réaliser aussi rapidement que les circonstances le permettront. Il a rappelé qu'actuellement 4 Régions sur 5 étaient sans directeur et que cette situation posait différents problèmes qu'il lui fallait en tout premier lieu résoudre. En fin de compte la

3
la délégation a tenu à faire toutes réserves sur les conséquences du prolongement d'un état de choses préjudiciable à la fois à la reprise de l'activité ferroviaire et au règlement rapide de la délicate question de l'épuration. "

J'ai le regret de vous faire part du décès de M. VAYSSIER, Inspecteur principal (de l'Est) suite à un accident d'automobile survenu à 15 Km de Troyes,

M. BAUER, ancien Directeur A.L. est également décédé (obsèques le 14/10).

HORAIRES : amélioration lente mais il circule des autorails sur :

Le Mans (Rennes et Nantes)
Charleville par Reims-Laon-Hirson
Bar-le-Duc
Bruxelles.

et des trains convenables quoique très chargés sur Toulouse (transit à Orléans)

Limoges
Lyon Marseille
Lyon Grenoble La Roche Evian
Nevers Clermont Ferrand Nîmes
Dijon Lyon
La Roche Foron St-Gervais.

Voici déjà un moment que je me proposais de vous écrire mais le temps m'a beau coup manqué et je vous demande de vouloir bien m'en excuser.

Avec mes hommages pour Madame RIBOUD je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon respectueux attachement.

Redouté



12 XII 49

René Lecourt

50^e anniversaire mariage

Paul Louis Reboul

Ma chère L. M. C. P.

En qualité de Doyen, après vous, de
cette sympathique réunion de famille, c'est
avec joie que pour respecter la tradition,
j'ouvre la soirée des compliments d'anniversaire.

Je me suis obligé de remonter une partie
de notre existence commune, car vous avez
eu une influence prépondérante sur ma
destinée. Vous avez certainement présidé
à la Mémorie, M. C. P. Les 5 années où
nous réamons à Guéret de une grande
intimité qui fut interrompue par le
changement de résidence de vos parents;
nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns
des autres pendant une dizaine d'années
quant à un certain bal de l'X je fus
brusquement stoppé, en craignant une sa-
rissante pour femme que l'on l'ait
convié de connaître vous pourriez
donner un nom à ce charmant vin.
Un ami commun de Guéret Louis Joly
que je rencontrai et qui se ^{sur} ~~trouvait~~
la rencontre que je venais de faire, m'ad-
ressa Ch. L. à vous identifier un vers quelq.

difficili, car nous avions guetté une fille
pas encore jeune fille et nous retrouvons
une jeune femme en plein épanouissement.
C'est à ce bal que je fis votre connaissance
Mme P. et quelques années plus tard une
finte que je vous fis à vos amis fut décisive
car quelque temps après j'épousai
votre belle-sœur. Si nous ne nous
étions pas rencontrés à ce bal, ma vie
eut été certainement toute différente
et je l'en suis très probablement regretté.

Vous avez été, sœur, dès votre jeune
âge une seconde maman pour vos sœurs
et l'habitude était si ancrée, que main-
tenant encore, vous commencez vos lettres
à votre sœur par machine petite. Quant à
vous Paul, vous fûtes par votre mariage le
1^{er} homme de la famille et depuis une 1/2 siècle
votre mariage a toujours été dans cette période
la plus troublée de toute l'histoire de France
un appui moral et matériel pour vos jeunes
sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez vu l'un et l'autre au cours de
ces années où simplement subites était

Jeusent très des, non seulement vous
maintenant, mais je disais même rappe-
rir, car je vous voyais cet été, Or votre
parade de Chindricas, ^{ma chère} vous vous en au-
milieu de vos légumes et de vos fruits
produits vous avec une aide et vous
mon cher Paul, déployer une activité
juvénile et efficace, notamment quand
vous changez le ponton de votre ponton
et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans
votre belle sœur Nini prétendait que vous
étiez incapable de planter un clou droit
et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en
cet anniversaire déjà impressionnant
du 1/2 siècle, de continuer à rayonner au
milieu de cette pléiade de petits-enfants

si attachés et sympathiques pour
nous prisonniers, si nous sommes en
là, nous renouveler nos vœux à
vous de diamant.

René
Vernier
Léonard
S. Léonard
S. Léonard

12 DECEMBRE 1949

(56^{em} anniversaire d'un mariage
de Paul Ribaut
et Louise Paris)

Allocution de
Tante Nini (Marguerite Lescent)

60 ans - PRIVAS - l'Ardèche - 1889 la fin du siècle.- Une date pour entreprendre l'avenir et l'avenir le voilà mon cher Paul et ma chère Louise.- Que désirer de plus que cette magnifique couronne d'enfants sains et bien portants qui garderont le souvenir de votre accueillante et souriante vieillesse - 60 ans - Je reviens à ce jour du 12 Décembre - toi mon cher Paul, faut-il le dire, beau comme un jeune Dieu et toi Louise une mariée ravissante, modeste et pleine de charme, enviée par la jeunesse dorée de Privas, convoitée par les mères de famille, même dont l'une, t'ayant aperçue au balcon un matin de printemps un plumet à la main, en avait conclu qu'en plus de tes qualités physiques, tu devais être une parfaite ménagère.- Tout un programme ce plumet à notre époque d'aspirateurs!

La veille de ce 12 Décembre, Monsieur le Maire, dans un discours de choix, félicitait l'heureux marié sur la façon dont il avait canalisé les égouts de la ville ! Il ne pouvait, après cela, arriver qu'un long bonheur que faisaient prévoir ces fiançailles ordonnées comme un roman.-ère rencontre de cette jeune fille dans l'escalier de ton ingénieur en chef.- Elle ne se retournait pas pour le regarder ! Tennis organisé, ou, malgré une fâcheuse entorse tu employais ton génie à accélérer les travaux pour la revoir souvent. Mission à Privas, tous les amis édifiés sur ton assiduité à la suivre derrière un pilier de l'église "bien dans l'axe" pour mieux admirer son pur profil.

Et enfin l'aboutissement normal, les fiançailles et le mariage le matin, la messe à l'heure exacte, n'oublions pas que tu sortais de l'X.

Faut-il m'étendre sur les âmes soufferts par la tante Nini un coiffeur venu la veille m'ayant entortillé les mille cadettes qui, défaits au matin, donnaient un résultat si déplorable que, désespérée, je m'aspergeais d'eau pour atténuer le volume de cette perruque inattendue ! Vêtue d'une robe en satin rose semé de fleurettes d'argent, un satin magnifique et raide, tout droit venu de Lyon, je représentais assez bien Mademoiselle FENOUILLEARD dans le cortège, suivant tante Gelou dont les 13 ans rayonnaient de grâce et d'élégance.- Le dos et la poitrine des Mademoiselles Paris étaient recouverts des faits les plus divers, tous les journaux des jours précédents ayant servi à capitonner leur corsage.- Il ne faisait pas chaud à Privas ce 12 Décembre.- Bon-Papa magnifique et droit, très fier de conduire sa fille à l'autel.- Bonne-Maman, d'un oeil à la fois tendre et inquiet contemplait ses trois filles.- Quant à moi je ne cessais de trembler de froid ? d'émotion ? pendant la messe, la quête au bras d'un cavalier ! j'étais surtout très émue à l'idée du vide qu'allait faire le départ de cette grande soeur dont la bonté n'avait cessé de s'occuper intelligemment de la maison de ses soeurs, si tendrement toujours !

Dirai-je l'affollement de la famille, la vieille bonne Maria ayant déclaré avec son accent inimitable, que "Monsieur l'Ingénieur ne prenait jamais de viande à ses repas du soir" Comment allait donc vivre cette petite Il fallut que votre arrière grand-père tombât assez malade pour qu'un jeune docteur arrivant frais émoulé de Paris nous fit comprendre que la viande le soir, le petit verre de cognac, les toxines etc...enfin le tombeau à brève délai !

461-

171

Et ce fût Soissons - Soissons qui fût pour ma jeunesse le rayon de soleil deux fois par an sortant de la monotonie des Andelys.- J'allais vivre entre vous deux dans la joie, la gaieté les chansons, les fous-rires et parfois les soirées pendant lesquelles Paul, tu nous lisais des vers d'une voix chaude.

Tout cela est bien loin, mais les chansons de l'X, les mots faciles, je n'ai rien oublié au grand bonheur de mes petits-fils

Et bientôt vous deveniez les entremetteurs si j'ose dire, de notre mariage.- Les premiers ou dans un pique nique aux environs de Soissons. Tante Angèle faisait la conquête de Marcel, et pour moi quelques mois après, un des beaux jours de ma vie, je recevais longuement écrite par toi, Paul, une lettre ou tu m'annonçais avec toute ta verve heureuse et pleine d'ironie, une demande en règle de René qui, après m'avoir bousculée à l'âge de cinq ans dans une partie de cache-cache, avait eu l'air de s'intéresser à moi en revenant du bal de l'X.

Et puis ce fût la naissance d'Yvonne, le couronnement de votre bonheur.- Je te vois encore accourant tout ému pour annoncer la joyeuse nouvelle dans le fond du jardin ou j'attendais l'événement en compagnie d'Hélène de Vaureix.

Je passerais sur la suite qui ne fût faite semble-t-il que d'heureux événements.- Enfants qui naissent sans histoire, vacances en Bretagne, nos trois ménages réunis, parties de bride, bains froids, promenades, fous-rires, le pain qu'on s'envoyait à table "par la voie des airs" - Et vous héritiez de Chindrieux! les neveux ne sont pas là pour dire tout leurs souvenirs les meilleurs et les plus heureux de leur enfance entre tous les cousins.- Yvonne fait son "blanc" et joue au ménage Lecourt avec Loulou.- J'ai eu plaisir cette année à constater que Chindrieux restait toujours immuable et sympathique.

Et puis un certain soir à Troyes, Janvier 1910, je me trouvais encore auprès de vous.- Tu tenais bourgeoisement mon cher Paul, sur tes deux bras tendus un écheveau de laine que nous dévidions ensemble.- On vint te prévenir que les ponts flanchaient sous une inondation jamais connue! A partir de ce moment là, tu devins l'homme sérieux nommé à Paris atteignant les hauteurs et le plus haut grade, celui qu'on aime citer dans la famille, comme quelqu'un d'arrivé.

Et je termine ici de peur de m'attendrir sur trois présences si chères que notre pensée rejoint sans cesse pour remercier malgré tout la providence devant cette belle jeunesse qui compte 43 petits-enfants.- La sève qui monte pour nourrir les bourgeois nains ants.- Et ce sera le printemps qui revient....

Le 12 Décembre était, il y a cinquante ans, un mardi et non pas un jeudi comme nous avions cru l'un et l'autre nous le rappeler tout d'abord tant il est vrai que la mémoire est souvent bien infidèle. Le 12 Décembre aurait pu tomber aussi un mardi cette année, car nous avions assez bien choisi notre date, bien que ce ne fut pas un jour de vacance. Mais Louis qui connaît son histoire nous expliquera que c'est le pape Grégoire XIII qui ne l'a pas voulu. En signe de protestation nous nous réunissons un jour qui n'est ni le mardi, ni le 12. Quelques heures d'anticipation que nous franchirons, j'espère sans dommage, ne pourront pas nous empêcher de réveiller pendant un instant quelque chose de ce passé lointain et de donner un souvenir à ceux qui étaient là.

Nos parents d'abord, ceux que nous avions par droit de naissance et ceux qui nous étaient venus le matin même. Enfant unique depuis vingt ans par la mort d'un frère, je me réjouissais de ne plus l'être désormais, et je m'en réjouis toujours, vous pourrez dire cela demain à tous les neveux et à toutes les nièces, à leurs descendants qui étaient ce jour là en puissance, sans que nous y prenions garde.

A côté de nos parents tout le "gratin" des fonctionnaires d'une petite préfecture d'autrefois. Le Préfet en personne très radical, très franc-maçon sans doute, mais pas sectaire et brave homme au fond (nous avons ensuite dansé quelquefois chez lui sans contrainte) - le Directeur de l'enregistrement, mon voisin d'en face, très bienveillant mais aussi très pénétré de hiérarchie et qui entendait bien honorer son subordonné le Conservateur des hypothèques en assistant - sans plus - au mariage de sa fille. Je le revois, célibataire parfumé, galant avec les dames, rehaussant sa petite taille de toute la hauteur de ses hauts talons - L'Ingénieur en chef des ponts et chaussées que j'aurais dû nommer avant tous les autres, tant il était et est resté jusqu'à sa fin, cher à mon cœur - Le Directeur de la Banque de France, homme magnifique et sa femme, plus magnifique encore, notre cousine - par Marie Stuart - qui portait admirablement comme ~~Motre~~ grand'mère, un prénom d'impératrice, que votre grand'mère a laissé mutiler bien à tort - Le Juge d'instruction un peu effacé, beaucoup même, tandis que sa pétulante femme souriait, intérieurement, de la sollicitude malicieuse qu'elle avait montrée envers certain joueur débutant de tennis qui n'a pas fait beaucoup de progrès depuis - Mes deux témoins, mes camarades : mon conscrit de Tournon, mon petit conscrit d'Aubenas.

D'autres ombres encore se projettent pour nous sur cet écran du souvenir : la chère vieille dame qui habitait Cours du Temple, si compatissante pour tous les éprouvés, si affectueuse, si tendre même sous sa réserve de veuve qui l'empêchait d'assister à aucune réunion, - et les absents, absents par la distance de Paris, d'Algérie, de Bordeaux de la Haute Saône.

De tous ceux là auxquels vont nos pensées, il ne resterait plus aujourd'hui pour nous faire cortège que mes deux témoins - je leur ai fait signe ils se sont l'un et l'autre récusés - et la très très jeune fille dont vous verrez le portrait tout à l'heure : vous n'aurez aucune peine à la reconnaître et le cher oncle René non plus.

Tous les autres nous ont quittés, plusieurs il y a longtemps déjà - songez que je devrais attendre 3 ans encore pour atteindre l'âge qu'avait mon père ce jour là - et la plupart, après avoir rempli leur tâche : la chère tante Gelou, suivant de près l'oncle Marcel a, elle, devancé l'heure.

Les rétrospectives sont toujours un peu mélancoliques, mais la mélancolie se dissipe devant vos deux générations, vos présences nous font trouver moins lourd le fardeau que nous portons depuis sept ans, et, grâce à vous, par vous, cinquante années de vie familiale n'ont pas épuisé nos sources de joie.

Cinquante années ! Le montaigne que notre propédeutique m'a fait relire sommairement ces derniers jours se considérait comme engagé à 40 ans, sur les avenues de la vieillesse (cette phrase un peu solennelle est de lui) que dirions-nous, nous qui, à nous deux totalisons, ce mois-ci un siècle et demi ! Le cher capitaine - que vous verrez demain, bien fatigué hélas, mais l'âme toujours aussi haute - le cher capitaine pourrait vous dire, avec des chiffres, quelle chance nous avons le 12 Décembre 1899, d'être ensemble ici ce soir; mais d'y être ensemble bien droits, assez vivants pour monter l'un après l'autre (Mireille dixit) à l'échelle, et surtout, y être ensemble entourés comme nous le sommes : c'est une chance tout autre que nulle statistique ne saurait prévoir. Que la Providence en soit donc remerciée, avec ferveur, et que soient remerciés par surcroît tous ces "hasards" que nous ont si bien servis : le hasard d'un mariage qui nous a donné celui que vous savez avec tous les siens devenus tous de suite aussi les nôtres - le hasard d'une traversée (sur le Lafayette il me semble?), qui nous a donné celle que nous avons le bonheur de pouvoir mêler à notre vie quotidienne - peut-être grâce à la RFFA - la géographie qui a placé la Bourgogne sur le chemin de la Savoie, - la philosophie qu'on ne peut décentement apprendre qu'à Paris, et dans l'atmosphère nocturne du quartier latin.

Nous avons, il y a cinquante ans, pris ensemble le départ, du même pas, du même cœur, nous avons ensemble suivi la même route, toute simple, toute droite, celle que vous suivez vous aussi, celle que suivent tous ceux qui nous touchent de près, la seule qui mérite qu'on la suive; nous avons aimé les mêmes choses - sauf peut-être les mathématiques - nous avons goûté les mêmes joies dont les plus grandes, celles qui touchent à toutes nos fibres, sont nées d'une volonté tenace - nous avons éprouvé les mêmes angoisses à travers deux guerres qui nous ont laissés indemnes, - nous avons subi avec la même résignation, sans révolte, la plus cruelle des épreuves. Nous voici parvenus au terme de la plus longue étape : le sommet de la colline est depuis longtemps dépassé. Chargés de tous nos souvenirs nous sommes prêts, si Dieu le veut, à faire ensemble quelques pas de plus sur la pente au ralenti, comme il sied à ceux de notre âge, afin d'entendre encore ces cris joyeux d'enfants, qui loin de nous effarent, nous ravissent - pourvu qu'il ne s'y mêle pas trop de bruits de vaisselle cassée, - afin de pouvoir compter, les ayant abrités tout à tour, quelques philosophes de plus, afin d'entrevoir même dans un lointain que nous ne prétendons pas atteindre, quelque vocation scientifique - afin que passent devant nos yeux avant qu'ils se ferment, quelques robes de satin blanc, quelques habits noirs (s'il s'en porte encore) et - pourquoi pas ? - quelques douillettes de baptême.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en cet anniversaire déjà impressionnant du 1/2 siècle, de continuer à rejoindre au milieu de cette pléiade de petits enfants si attachants et spirituels pour que nous puissions, si nous sommes encore là, vous renouveler nos vœux à vos noces de diamant.

Ma Chère Louise, mon Cher Paul,

En qualité de doyen, après vous, de cette sympathique réunion de famille, c'est avec joie que pour respecter la tradition j'ouvre la série des compliments d'anniversaire.

Je me vois obligé de remonter un peu loin dans notre existence commune, car vous avez eu une influence prépondérante sur ma destinée. Vous avez certainement présent à la mémoire, ma Chère Louise, les 5 années où nous vécûmes à Guéret dans une grande intimité qui fut interrompue par le changement de résidence de vos parents; nous restâmes ainsi sans nouvelles les uns des autres pendant une dizaine d'années quant à un certain bal de l'X je fus brusquement stoppé, en croisant une ravissante jeune femme que j'eus l'intime conviction de connaître sans pouvoir donner un nom à ce charmant visage. Un ami commun de Guéret Louis Joly que je rencontrais et que je mis au courant de la rencontre que je venais de faire, m'aïda, ma Chère Louise à vous identifier non sans quelques difficultés, car nous avions quitté une fillette pas encore jeune fille et nous retrouvions une jeune femme en plein épanouissement. C'est à ce bal que je fis votre connaissance mon Cher Paul et quelques années plus tard une visite que je vous fis à Soissons fut décisive car quelques temps après j'épousai votre belle-soeur. Si nous ne nous étions pas rencontrés à ce bal, ma vie eût été certainement toute différente et je l'eus très probablement regretté.

Vous avez été, Louise, dès votre jeune âge une seconde maman pour vos sœurs et l'habitude étant si ancrée que maintenant encore, vous commencez vos lettres à votre sœur par ma Chère petite. Quant à vous Paul, vous fûtes par votre mariage le premier homme de la famille et depuis un demi siècle votre ménage a toujours été dans cette période la plus troublée de toute l'histoire de France un appui moral et matériel pour vos jeunes sœurs et plus tard vos neveux.

Vous avez su l'un et l'autre au cours de ces années où simplement subsister était souvent très dur, non seulement vous maintenir, mais je dirais même rajeunir, car je vous voyais cet été, dans votre paradis de Chindrieux ma Chère Louise au milieu de vos légumes et de vos fruits produits sans aucune aide et vous mon cher Paul, déployer une activité juvénile et efficace, notamment quand vous changiez les poutres de votre ponton et je me rappelais qu'il y a 25 ou 30 ans votre belle-soeur prétendait que vous étiez incapable de planter un clou droit et je crois que c'était vrai.

Je ne puis donc que vous souhaiter, en cet anniversaire déjà impressionnant du 1/2 siècle, de continuer à rajeunir au milieu de cette pléiade de petits enfants si attachants et sympathiques pour que nous puissions, si nous sommes encore là, vous renouveler nos vœux à vos noces de diamant.

Eleven Twenty Lake Shore Drive
Chicago, Illinois

December 5, 1949

Dear M. and Mme. Riboud,

I write you on the occasion of your 50th Wedding Anniversary. It must be wonderful, indeed, to look back on so many such busy and happy years. Such a full period cannot be entirely free from many heartaches and hours of sadness. Some of these times, both of joy and of sorrow, we have had the privilege of sharing with you.

The marriage of Nancy and Jacques first brought us together. In their mutual love and understanding both of our families became very close, in spite of the distance which separates us. The visit of Nico here was a memory of delight to us all. How vivacious she was and how beautiful, and how we enjoyed having her here with us !

The years of the war we spent with you as well as we could--in hours of worry and sadness. Now, in a happier time, it all fits together in a pattern of lights and shadows and makes a picture of your own wonderful contribution to your family and to France. The children and grandchildren--Latours and Ribouds--carry on with the help of your wisdom and advice.

We hope that the coming years will bring you both comfort and good health and many satisfactions and pleasures.

Mr. Bowe joins me in all these good wishes and so do our boys, Richard and Willy. May it be a most happy Anniversary and Christmas Season for you and for all the Ribouds.

Affectionately,

